MÉMOIRE

SUR

LA CONQUÊTE DE LA SYRIE

PAR

M. J. DE GOEJE.

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE
ci-devant
E. J. BRILL
LEIDE. — 1900.

PRÉFACE.

Dans la préface de la deuxième édition de mon Mémoire sur les Carmathes du Bahraïn et l'origine des Fatimides j'ai annoncé une seconde édition du Mémoire sur le Fotouh as-Shâm attribué à Abou Ismaïl al-Baçri et de celui sur la conquête de la Syrie. Depuis j'ai changé d'avis et je me suis borné à donner une nouvelle édition du dernier. L'autre n'avait de valeur que tant qu'il y avait des savants qui maintenaient l'authenticité du Fotouh. Mais l'éditeur lui-même, feu M. Nassau Lees, quoiqu'il lui en coûtât d'abandonner sa thèse d'après laquelle ce livre était »un des restes les plus précieux d'histoire arabe", a fini par m'écrire qu'il se rangeait à mon avis. Or, le résultat auquel mon examen du livre m'avait conduit était que ce Fotouh et le pseudo-Wâkidî, qui est plus jeune, découlent l'un et l'autre du livre sur la conquête de la Syrie d'Abou Hodhaifa al-Bokhâri, lequel, à son tour, semble être une reproduction retouchée et amplifiée du véritable Wâkidi.

Quant au mémoire sur la conquête de la Syrie, j'ai eu une grande satisfaction. Le but principal de mon étude avait été de rétablir l'ordre chronologique des événements et le résultat auquel j'étais arrivé, avait été que le système de Saif doit être rejeté dans son entier, et que ceux de

Wâkidi et d'Ibn Ishâk méritent en général notre confiance. Or, dix ans après, en 1874, ce résultat reçut une confirmation tout à fait inattendue. En cataloguant les manuscrits syriens du Musée brittanique, feu M. Wright trouva sur le premier feuillet d'un ancien manuscrit quelques notes à demi effacées et très difficiles à lire, qu'un examen scrupuleux prouva avoir rapport aux grands événements qui eurent lieu en Syrie en 635 et 636, et avoir été écrites par un contemporain de ces événements[1]. M. Nöldeke étant à Londres en 1874, lui et Wright les réexaminèrent minutieusement et réussirent à en déchiffrer une grande partie. M. Nöldeke, après m'en avoir donné quelques détails, ajouta: »du siehst, deine Annahmen werden im Wesentlichen glänzend bestätigt." Il publia le résultat de son examen dans la Zeitschrift D. M. G. de 1875, tome XXIX, p. 76 et suiv., avec un excellent commentaire. Ces notes n'ont pas seulement confirmé des résultats acquis, mais ont aussi indiqué le moyen de corriger quelques inexactitudes. En outre quelques observations que mes amis M. Nöldeke et feu M. A. Müller m'avaient communiquées par lettre, l'étude de M. Wellhausen dans le sixième volume de ses »Skizzen und Vorarbeiten", et un nouvel examen des sources ont modifié mes vues sur plus d'un point. A cela près, j'ai conservé la forme et une grande partie du contenu de la première édition.

M. le Dr. Salverda de Grave a eu la bonté de corriger mon style.

---

1) V. son catalogue p. 65 et suiv.

LA CONQUÊTE DE LA SYRIE.

La plus importante de toutes les conquêtes des Arabes, à côté de celle de l'Irâk, est sans doute celle de la Syrie. Depuis les temps les plus reculés ce pays avait été occupé par la race sémitique, et quoique le gouvernement siégeât à Constantinople, la population était en grande partie sémitique et même arabe. Il ne s'agissait donc pas de la conquête d'un domaine étranger dont le tribut serait le seul fruit direct, mais du recouvrement d'une portion de la patrie, gémissant sous un joug étranger, l'acquisition d'un nombre considérable de compatriotes et de co-défenseurs de la gloire d'Allah et de son prophète. Vingt-cinq années à peine se sont écoulées depuis l'arrivée des Musulmans en Syrie, lorsque Moâwia, avec le secours des Syriens, s'empare du khalifat dont il établit le siége à Damas, et dès ce temps nous trouvons constamment les Syriens parmi les premiers défenseurs de l'Islam.

On conçoit aisément que ces premières conquêtes formaient un sujet de conversation favori du peuple qui recueillait avidement de la bouche des vieux guerriers et qui aimait à se redire les détails d'un événement si important. Mais tout intéressants que sont ces premiers exploits, il est difficile de se faire une idée exacte de la manière

dont ils se sont accomplis. Les événements les plus importants se succédèrent dans un laps de temps si restreint, qu'un vieux guerrier en les racontant a dû souvent se tromper dans leur ordre, et que les narrateurs qui sont venus après lui ont dû commettre involontairement bien des fautes chronologiques. Ajoutons que ce n'est qu'en 16 qu' Omar a institué le calendrier de l'hégire et qu'il a dû se passer quelque temps avant qu'il fût généralement adopté [1]). Le désir du raconteur de présenter sous un jour favorable ses propres prouesses ou celles de sa tribu, la prévention pour ou contre tel chef ou telle tribu devait faire naître des différences entre les traditions. Et enfin, hélas! il y avait, au grand désespoir de l'historiographe, des gens qui mentaient effrontément et dont les récits se transmettaient comme des vérités, au détriment quelquefois de la vraie tradition. Et voilà comment les savants qui, dès le milieu du deuxième siècle, ont essayé d'écrire l'histoire de ce temps, ont trouvé une masse si énorme de rapports plus ou moins véridiques et souvent contradictoires, qu'en plusieurs cas il leur a été impossible de découvrir la vérité. Selon qu'on s'attachait de préférence à une classe de traditions ou à une autre, on composait des récits qui, du moins en partie, s'excluaient absolument; ce qui n'a pas empêché que les chroniqueurs postérieurs ne les aient mêlés et fondus ensemble. De là vient, qu'en lisant le récit de la conquête chez Caussin de Perceval, chez Weil ou chez Kremer [2]), on est presque forcé d'admettre l'un des trois et de rejeter les deux autres,

1) Comp. Müller, *der Islam*, I, p. 277.
2) *Mittelsyrien und Damascus*, Vienne 1853.

tant il y a de divergences dans leur exposition des faits. Le premier a suivi principalement Saif ibn Omar; Kremer a puisé presqu'exclusivement dans la chronique d'Ibn Kathîr, qui renferme plusieurs récits de valeur diverse confondus; il n'y a que Weil qui ait tâché de faire œuvre de critique en traitant cette matière.

Ce qui, en 1864, m'enhardit principalement à essayer de trouver mon chemin dans ce chaos, afin de rechercher à quel degré de certitude nous pouvons arriver sur les événements de cette conquête et auxquels des divers rapports qui nous ont été transmis nous pouvons ajouter foi, c'était que je me trouvais en possession d'une source où les trois auteurs mentionnés n'avaient point puisé [1]), et qui cependant, à mon avis, égalait sinon surpassait les autres en importance: le livre de »la Conquête des pays" par Belâdhori. Je venais d'en publier la première moitié, l'autre était sous presse. Je pouvais donc espérer de répandre sur certains points un peu plus de lumière qu'il ne leur avait été possible. Maintenant, j'ai devant moi ce que MM. A. Müller et Wellhausen ont écrit sur ce sujet, l'un dans son livre »der Islam im Morgen- und Abendland", l'autre dans ses »Prolegomena zur ältesten Geschichte des Islams" (Skizzen VI). Tous les deux ont mis à profit mon Mémoire. Devant ces écrits, les exposés de Caussin, de Kremer et de Weil ont vieilli et perdu une grande partie de leur importance. C'est pourquoi, en examinant et

---

1) Weil, à la suite du troisième tome de son Histoire des Khalifes, a donné un extrait assez mince de Belâdhori, Caussin le cite quelquefois dans ses notes. Mon édition du texte a été complétée en 1866.

en discutant les résultats de mes prédécesseurs, je m'en tiendrai principalement à ceux de M. Wellhausen.

Dès que la fermeté d'Abou Bekr, aidée par l'épée de ses fidèles, eut réprimé la rébellion dangereuse qui avait éclaté en Arabie après la mort du prophète, il résolut, d'après le programme de son grand prédécesseur, d'envoyer des troupes en Irâk et en Syrie, dans le but spécial de propager l'Islam parmi toutes les branches de la souche arabe. Car, sans la soumission de celles-ci, la foi de Mahomet aurait dû renoncer à l'empire du monde, et les sommations que le prophète avait adressées à l'empereur de Constantinople et au Khosroës de la Perse fussent restées lettre morte. Cependant, un autre motif encore poussait le khalife à entamer immédiatement cette grande affaire. De tout temps la gloire militaire et le butin avaient formé l'idéal du fils du désert; ce n'était qu'en lui fournissant amplement l'occasion de suivre ses goûts, qu'on pouvait espérer de le réconcilier avec le nouvel ordre de choses qui jusqu'ici n'avait été fertile qu'en malheurs, et de consolider toutes les conversions forcées. Un ennemi et des dangers communs, voilà les seuls liens qui pussent réunir les vaincus et les vainqueurs, l'unique moyen de flatter l'ambition ou l'avidité des chefs de tribu, et de concilier la prospérité de l'Islam et leur propre intérêt.

Du temps de Mahomet on n'avait entrepris contre la Syrie qu'une seule expédition de quelque importance. Ce fut en l'an 8, peu après la conversion de Khâlid ibn al-Walîd, qu'une armée forte de 3000 hommes[1]) partit pour

1) Tab. I, ١٦١٠, 18.

la Belcâ, conduite par Zaid ibn Hâritha, le fils adoptif du prophète; en prévision du cas où il viendrait à périr, on lui avait adjoint pour successeur Djafar, frère d'Alî, et ensuite Abdallah ibn Rawâha. Le but de cette expédition était, selon Wâkidi[1]), de venger le meurtre d'al-Hârith ibn Omair al-Azdi al-Lihbi, que le prophète avait envoyé avec une lettre pour le prince de Bosra et que Shorahbîl ibn Amr le Ghassanite avait arrêté et tué à Mouta. Il n'est guère improbable qu'en vue de l'attaque prochaine que l'on méditait contre la Mecque, on espérait faire en même temps bonne provision de ces précieux cimeterres, dits *mashrafîya*, que l'on fabriquait à Mouta et ailleurs dans le pays montagneux des Codhâᶜa, anciennement Moab et Ammon, que les Arabes désignent par le nom collectif de *mashârif al-Belcâ* »places hautes de la Belcâ" [2]). Il paraît qu'en Syrie on avait eu vent de ces projets. Théophane[3]) dit qu'un Coraishite[4]) nommé Coutaba (Cotaiba?) avait averti le général romain. Une troupe d'éclaireurs, au nombre de quinze hommes sous la conduite d'Amr ibn Caᶜb al-Ghifâri, fut attaqué à Dhât Atlâh, non loin de Wâdi 'l-Corâ[5]), par un poste avancé de l'armée ennemie fort de 50 Codhâᶜites[6]), dont le chef était Sadous, frère de Shorahbîl[7]), et périt[8]) à l'exception d'un seul

1) *Maghâzî* trad. de Wellhausen p. 309 et Masoudi *Tanbîh* p. ٢٦٥, 9.

2) V. Bekri ٥٦, 1 مشارف الارض من بلاد قضاعة et Yacout i. v.

3) Éd. de Bonn p. 515 (de Boor 335).

4) Κορασηνος. La version latine a ici Saracenus, mais p. 543 l. 22 (Bonn) elle a Corasini, comme le texte grec.

5) V. Yakout sous أطلاح; ce que donne Masoudi *Tanbîh* ٢٦٥ „entre Tabouk et Adriᶜât" semble faux.

6) Wellh. *Magh.* p. 310. 7) Tab. I, ١٦٠١, 10. 8) Tab. I, ١٧٦٢, 1.

homme[1]). L'armée musulmane dispersa cette division, après avoir tué Sadous[2]). Wâkidi dit qu'un second poste destiné à arrêter ou à ralentir la marche de l'armée était sous les ordres de Wabr, autre frère de Shorahbîl. Celui-ci avait gagné du temps pour avertir le commandant romain, Théodore le Vicaire[3]), qui rassembla à la hâte tous les soldats des vedettes du désert. Lorsque l'armée musulmane arriva à Ma^{c}ân (Mo^{c}ân), elle apprit qu'une armée de 100,000 Romains, renforcée par un nombre égal d'Arabes chrétiens[4]) et conduite par Mâlik ibn Râfila[5]), l'attendait à Ma^{c}âb (Moab). Cette nouvelle rendit les Musulmans hésitants. Devaient-ils continuer la marche, ou bien consulter le prophète et demander des renforts? Ce n'est qu'après deux jours de délibération qu'Abdallah ibn Rawâha, rappelant aux soldats le jour de Bedr où, aidé visiblement par Dieu, leur petit nombre avait triomphé des Mecquois, sut les décider à aller à la rencontre des ennemis. Théophane dit qu'ils savaient qu'au lieu où se trouvait le Vicaire, on allait célébrer une fête de sacrifices (*εἰδωλοθυσία*) et qu'ils espéraient surprendre l'ennemi ce jour-là. Il appelle ce lieu *Μουχέων κώμη*. Si ses données sont exactes, ce lieu doit être cherché un peu au nord de Mouta, c'est-à-dire environ à l'emplacement de Ma^{c}âb (Moab) que nomment

---

1) Tab. I, ١٦١٠, 8 et suiv. comp. note *d* et Ibn Hadjar III, ٦٠٥. Ce que Yacoubi a, II, ٧٩ l. avantdern. est erroné.

2) Wellh. *Magh.* p. 310.

3) V. Théophane; Masoudi *Tanbîh* ٢٦٥, 12 l'appelle Theodokos.

4) Comp. Elias Nisib. chez Baethgen, *Fragm.* p. 109. Les nombres sont sans doute très exagérés.

5) Tab. I, ١٦١١, 17 et suiv. et note *n*. Masoudi, *Tanbîh*, dit que Shorahbîl lui-même commandait l'armée.

les récits arabes. Il m'est cependant impossible de prouver que Théophane ait eu effectivement en vue Maʿâb. Moukheôn offre plus de ressemblance avec Maʿân ou Moʿân, comme on dit aussi, supposé que la lettre ʿ*aïn* soit rendue par *kh*[1]), mais si Théophane a voulu indiquer ce dernier lieu, il n'était pas bien informé. Le poème attribué à Ibn Rawâha[2]) prouve aussi que Maʾâb était le but des Musulmans. Le dieu en l'honneur duquel la fête devait être célébrée est, selon toute vraisemblance, celui que les Arabes appellent al-Okaicir et dont le véritable nom n'est pas connu[3]). Il s'ensuit que ces Codhâʿites n'étaient pas tous des Arabes chrétiens (*τους ἐξ ᾿Αράβων γένους χριστιανούς*), et qu'une bonne moitié en étaient païens.

La rencontre de l'armée musulmane avec les troupes de Théodore eut lieu à Mouta, située sur les frontières de la Belcâ[4]) à l'Est de l'extrémité méridionale de la Mer morte, non loin de Maʿâb[5]). Ibn Ishâk dit[6]) que les Musulmans s'avancèrent jusqu'à un village de la Belcâ appelé al-Mashârif, puis se retirèrent sur Mouta à l'approche des ennemis. Cela ne peut pas être exact, car, comme nous l'avons vu, al-Mashârif est un nom collectif qui comprend aussi Mouta.

Les Musulmans se battirent comme des lions, mais ils succombèrent sous le nombre. Les trois chefs tombèrent

1) Comme ʿAmer a été rendu par *Γαμερ*.

2) Tab. I, ١٦١٢, 13, cité par Yacout IV, ٣٧٧, 22, ٥٧١.

3) Comp. Wellhausen, *Reste*² p. 62 et suiv.

4) تخوم البلقاء.

5) Théophane I, 515 (Bonn) *Μοθους*, *Notit. Dignitat. or.* chap. XXX Motha (édition de Böcking, p. 81 et 362). V. surtout Nöldeke, Z.D.M.G., tome XXIX, p. 433 note 4.

6) Ibn Hish. ٧٩٤, Tab. I, ١٦١٤.

l'un après l'autre; le corps de Djafar était couvert de blessures dont plus de cinquante dans la poitrine[1]), et un grand nombre de braves périrent avec lui. Alors Khâlid ibn al-Walîd saisit le drapeau. On ne songea plus à la victoire; une retraite sans trop de pertes était la seule ressource. Et c'est à juste titre que le poète dit de Khâlid[2]): »Il n'a pas son égal parmi les hommes." Neuf épées lui furent cassées entre les mains; et lorsqu'à son entrée à Médine, on osa murmurer le nom de *forrâr* (fuyards), lui et les siens méritaient bien que le prophète tournât cette épithète en *corrâr* »hommes fermes", et qu'il donnât à ce héros le titre qui l'a honoré depuis, »l'épée de Dieu", et sous lequel plus tard ses ennemis même lui ont rendu hommage[3]).

Presque immédiatement après, le prophète envoya Amr ibn al-Âçi avec 300 hommes dans le pays des Codhâᶜa au Nord de Wâdi'l-Corâ, afin de gagner les tribus arabes de la frontière syrienne pour la cause de l'Islam et pour une invasion éventuelle en Syrie[4]). Amr fut chargé de cette tâche parce que sa grand'mère appartenait à la tribu de Balî des Codhâᶜa, ce qui pourrait lui donner quelque influence auprès de ses oncles maternels. Cependant il trouva de l'opposition. Venu à as-Salâsil (ou as-Salsal selon Ibn Ishâk) au pays des Djodhâm, à trois journées de Wâdi'l-Corâ et à dix de Médine[5]), il ne se sentit pas assez fort pour

1) Bokhâri ed. Krehl III, ١٣٥, Bekri article مؤتة.

2) Ibn Hishâm p. ٧٩٨.

3) *Μάχαιρα τοῦ θεοῦ* (Théophane).

4) يستنفر الناس الى الشام Ibn Hish. p. ٩٨٤, a. f, Tab. I, ١٦٠٤, 16.

5) Masoudi *Tanbîh* ٢٦٥, 18.

attaquer et fit demander des secours à Médine. Le prophète dépêcha Abou Obaida avec 200 hommes. Avec ces renforts, Amr dispersa les troupes ennemies et fit quelque butin [1]).

L'an 9, après la conquête de la Mecque, Mahomet lui-même entreprit une expédition en Syrie. Yacoubi [2]) dit que le but en était de venger la mort de Djafar ibn abî Tâlib. Mais tous les autres donnent un motif différent. Mahomet venait d'apprendre, disent-ils, que les Arabes chrétiens des tribus d'Amila, de Lakhm, de Djodhâm, de Ghassân et d'autres s'étaient joints en grand nombre aux troupes de l'empereur qui marchaient contre la Belcâ [3]); mais il paraît que ce mouvement était de peu d'importance, car à peine arrivé à Tabouk, Mahomet apprit qu'ils s'étaient repliés sur Damas. Le prophète était accompagné d'une grande armée [4]) et la nouvelle de sa conquête de la Mecque avait été ébruitée sans doute bien au-delà des frontières. M. Wellhausen [5]) qualifie l'expédition de »romantischer Zug". Il est vrai qu'elle fut de courte durée. D'après Yacoubi [6]) il partit de Médine le 1 de Redjeb, arriva en Sha^cbân à Tabouk, où, selon Tabari, il ne resta qu'une quinzaine de jours [7]), et revint en Ramadhân. Mais son expédition ne fut point du tout infructueuse. Les habitants juifs d'Aila [8]) et de Macna et même les citoyens d'Adhroh et de Djerbâ,

1) Wellh. *Magh.* p. 315; comp. Yacoubi II, ٨٠.
2) II, ٦٩.
3) Belâdh. p. ٥٩, Tab. I, ١٧٠٢, Wellh. *Magh.* p. 391 (texte de Cremer p. ٤٢٥), ʿ*Oyoun al-Athar*, ms. de Leide, f. 157 r.; comp. Caussin III, p. 282 et 286.
4) Wellh. *Magh.* p. 393, 395, Masoudi, *Tanbîh*, p. ٢٧٠, dern. l. et suiv.
5) *Skizzen* VI, p. 52.
6) II, ٧٠, 5 et suiv.
7) Tab. I, ١٧٠٣, 9 بضع عشرة ليالى.
8) V. aussi Bokhâri II, ٢٩٣.

dans la Syrie méridionale [1]), vinrent faire leur soumission. Nous possédons encore le texte des traités que le prophète leur accorda [2]). Puis, ce fut de Tabouk que Mahomet envoya Khâlid ibn al-Walîd avec 420 cavaliers [3]) contre Doumat al-djandal, où régnait alors Ocaidir, prince chrétien appartenant à la tribu de Kinda.

Ceci mérite une petite amplification. Douma, ou Doumat al-djandal, c'est-à-dire, Douma bâtie en pierres, place très ancienne située dans l'oasis qui s'appelle actuellement al-Djôf, à cinq journées de Damas et à quinze (ou treize) de Médine, était un point important pour le commerce et l'une des portes d'entrée de la Syrie [4]). En l'an 5 Mahomet, ayant été averti que la route commerciale de Médine à la Syrie orientale était infestée par les Arabes des environs de Douma, se mit en route et pénétra jusque dans le Djôf, mais à son approche les Arabes se dispersèrent, et le prophète, ayant fait quelque butin sans coup férir, retourna à Médine [5]). Masoudi dit [6]) qu' Ocaidir régnait alors à Douma. Nul autre ne confirme ce fait et il est improbable au plus haut degré. Car l'année suivante, le prophète, fermement résolu de soumettre Douma, envoya Abdarrahmân ibn Auf, accompagné d'un corps de 700 hommes, avec l'ordre d'épouser la fille du roi dès qu'il se

---

1) أَذْرُح est la capitale de الشراة (le mont Seïr). Elle est située à une petite distance nord de Ma'ân.

2) Belâdh. p. ٥٩ et suiv., Wellh. *Magh.* p. 405.

3) Ibn Sa'd dans l'*Oyoun al-athar* f. 158 r., Wellh. *Magh.* p. 403.

4) Wellh. *Magh.* p. 175 note 1.

5) Ibn Hish. p. ٩٦٨, Tab. I, ١٤٦٢, l. dern. et suiv., Belâdh. p. ٦٣.

6) *Tanbîh*, p. ٢٤٨, 16.

serait emparé de la ville [1]). On sait par l'exemple du prophète lui-même qui, après la prise de Khaibar, épousa Çafîya, la veuve du chef vaincu, qu'on considérait ces épousailles comme une preuve convaincante de la victoire. Les habitants de Douma appartenaient à la tribu de Kelb; ils avaient été autrefois tous adorateurs du dieu Wodd (ou Wadd) et le culte de ce dieu se maintenait encore dans quelques coins de la campagne [2]), mais la majorité de la population avait embrassé le christianisme et le chef kelbite al-Açbagh [3]) ibn Amr professait cette religion. Les historiens ne disent pas grand' chose de cette expédition qui cependant fut couronnée du meilleur succès. Al-Açbagh embrassa l'Islam, Abdarrahmân épousa sa fille Tomâdhir, qui devint la mère de son fils Abou Salama [4]), les Kelbites s'engagèrent à payer la capitation.

Ce n'est qu' après cette expédition qu' Ocaidir semble s'être rendu maître de Douma. Belâdhori [5]), et d'après lui Yacout [6]), raconte: »Ocaidir et ses frères habitaient à Douma en Hîra de l'Irâk [7]). Un jour ils visitèrent leur famille, de la tribu de Kelb, et étant à la chasse ils trouvèrent les ruines d'une ville dont il ne restait que quelques murs, bâtis d'une espèce de pierres qu'on appelle *djandal*.

---

1) Tab. I, ١٥٥٩, 9 et suiv., Wâkidi, *Magh.* p. ٥, Ibn Sa'd dans l'*Oyoun al-athar* f. 125 r., *Osd al-ghâba* III, ٣١٣ et suiv., Yacoubi II, ٨٠, l. dern. et suiv.

2) Wellh. *Reste*², p. 17.

3) Wellh. *Magh.* p. 237 a fautivement al-Açya'.

4) Comp. Ibn Hadjar I, ٢١٧ et IV, ۴٨٥.

5) P. ٦٣.

6) II, ٦٢٧, 22 et suiv.

7) Le royaume de Hîra comprenait Anbâr, Hît et Ain at-Tamr, Bekri p. ٣٠٢. Comp. Rothstein, *die Dynastie der Lahmiden in al-Hîra*, p. 17.

Ils la rebâtirent, plantèrent des oliviers à l'entour et lui donnèrent le nom de Doumat al-djandal pour la distinguer de la Douma en Irâk." L'autorité de ce récit n'est pas grande, mais il a un fonds de vérité. Il paraît qu'Ocaidir le Kindite, appelé par les Kelbites de Douma, vint de Hîra avec une armée d'Arabes chrétiens [1]) et occupa le chef-lieu. La réédification que le récit mentionne n'a été probablement que la restauration et la fortification de la fameuse citadelle de Mârid. Selon Masoudi [2]) Ocaidir était au service de l'empereur Héraclius et molestait les caravanes de Médine. Que ce prince fût réellement originaire de Hîra, c'est ce que confirme non seulement la circonstance qu'il était Kindite [3]) et chrétien [4]) et que ses soldats étaient des Ibâd (Arabes chrétiens de Hîra), mais aussi la tradition qui nomme Bishr, frère d'Ocaidir, un de ceux qui apportèrent à la Mecque l'écriture arabe qu'ils avaient apprise en Hîra [5]). Mais quoi qu'on en pense, on ne saurait douter avec raison qu'en l'an 9 Ocaidir ne régnât sur l'oasis de Doumat al-djandal. Khâlid revint en triomphe. Hassân, frère du roi [6]), fut tué et l'on envoya d'avance au prophète son manteau de brocart qui excita l'admiration de tout le monde. Ocaidir, pour avoir la vie sauve, dut payer une forte rançon consistant selon Wâkidi [7]) en 2000 chameaux,

---

1) Belâdh. ٩٣ وكانوا من عباد الكوفة. Comp. Rothstein p. 18 et suiv. et les passages du *Tanbîh* de Masoudi que j'ai cités dans mon Glossaire p. XXX.

2) *Tanbîh* ٢٤٨, 17.

3) Comp. Rothstein, p. 87 et suiv.

4) Ibn Ishâk dans l'*Oyoun al-athar* f. 158 r.

5) Belâdh. ٤٥١, Ibn Doraid ٢٢٣.

6) Ses deux autres frères étaient Bishr et Horaith.

7) Wellh. *Magh.* 404, Ibn Sa'd dans l'*Oyoun al-athar* f. 158 r.

800 esclaves, 400 cuirasses et 400 lances, puis fut présenté au prophète, qui confirma les conditions posées par Khâlid et permit à Ocaidir de retourner à Douma à condition qu'il payerait la capitation[1]). Il s'ensuit que la tradition qui lui fait embrasser l'Islam et qui fait de lui l'éponyme du traité que Mahomet conclut avec les Kelb[2]), est à rejeter, comme M. Wellhausen a déjà fait observer. La tradition d'après laquelle Ocaidir demeura à Doumat al-djandal jusqu'à la mort du prophète, ne mérite non plus aucune confiance. Car nous trouvons qu'une députation des Kelb sous la conduite de Hâritha ibn Catan et Hamal ibn Saᶜdana vint au prophète pour embrasser l'Islam pour eux-mêmes et leurs contribules. Nous possédons le texte du traité que ces envoyés apportèrent à Douma[3]). Il ne contient pas la clause du texte de Belâdhori d'après laquelle on devait rendre les armes, les cuirasses, les chevaux et la forteresse, et qui est à sa place dans un traité conclu avec Ocaidir soumis par les armes, mais nullement dans celui qui fut accordé aux Kelbites convertis. Puisque Wâkidi[4]) nous apprend que le prophète fit un traité avec Ocaidir par lequel il lui imposa la capitation et qu'il signa d'une empreinte de son ongle, nous sommes en droit de conclure que le texte donné par Belâdhori est un amalgame des deux traités.

---

1) Tab. I, ١٧٠٣, 5, Wellh. *Magh.* 404 et note 1, *Osd al-ghâba*, I, ١١٣, l. avantd. et suiv. La tradition de Mousa ibn Ocba, selon laquelle le prince avait fait conjointement avec le prince d'Aila un traité avec Mahomet, Ibn Sa'd dans l'*Oyoun al-athar* f. 158 r., n'est pas acceptable.

2) Belâdh. ٦١.

3) Abou Obaid, *Gharîb al-hadîth* ms. de Leide f. 114 v., Zamakhshari, *Fâik* II, 53 et 185; autre rédaction d'après Ibn Sa'd chez Wellh. *Skizzen*, IV, 173.

4) Wellh. *Magh.* 404.

Puis, comme nous savons qu'à la mort de Mahomet Imrou 'l-Cais, fils de l'ancien chef al-Açbagh, gouvernait les Kelb au nom du prophète, et qu'il restait fidèle à la cause de l'Islam lors de la révolte des Arabes contre Abou Bekr[1]), il n'y a, à Douma, pas de place pour Ocaidir, et il y a tout lieu de supposer soit qu'après la cession de ses armes, de ses chevaux et de sa forteresse, il se soit dégoûté du séjour, soit que les Kelbites, travaillés par leur ancien chef qui les poussait vers l'islamisme, l'aient obligé à quitter la place, soit enfin qu'il ait été banni par Abou Bekr, comme l'assure Ibn al-Kelbi[2]). Un poète des Kelb fit à cette occasion ces vers[3]):

Que personne ne se croie sûr contre la chute de sa
[prospérité!
Voyez comme les belles dames dans les palanquins
[d'Acdar[4]) ont disparu de Khabt.

Khabt, proprement »bas-fond", est le nom antique du Djôf qui a la même signification[5]). Un autre poète dit[6]):

Oh, qui a vu les dames en palanquin de la famille d'Acdar
qui se mettaient en route au matin? Leur tristesse
[m'attriste.
Elles ont dû changer la résidence contre la marche, le
[château fort contre le voyage.

Selon Belâdhori[7]), Ocaidir revenu en Hîra y bâtit une ville, à laquelle il donna le nom de Douma, d'après celui de son

---

1) Tab. I, ١٨٧٢, 5 et 8, comp. ٢٠٨٣, 13 et *Osd al-ghâba* I, ١١٥.

2) Ibn Hadjar I, ٢٥٣, 5 a f.; comp. Yacout II, ٩٢٩, 12 et suiv.

3) Belâdh. ٩٢.

4) Ocaidir est le diminutif de Acdar.

5) Bekrî ٣٣, l. dern.

6) Yacout II, ٩٢٩, 17 et suiv.

7) P. ٩٣.

ancienne résidence. Une autre tradition [1]) raconte qu'avant de s'établir à Doumat al-djandal, Ocaidir et ses frères résidaient dans une place de la principauté de Hîra, nommée Douma. Cette dernière version paraît exacte, comme nous l'avons vu plus haut, si nous la corrigeons d'après l'autre tradition, en ce sens qu'Ocaidir nomma la place »Douma" après son retour. Il n'est pas improbable que, durant le séjour d'Ocaidir à Doumat al-djandal, un de ses frères ait gouverné le siége de la famille en Hîra. Cette ville de Douma, dite Doumat al-Hîra, était vraisemblablement située à peu de distance de Ain at-tamr [2]); Khâlid s'en rendit maître avant son voyage en Syrie.

C'est ici la place de m'inscrire en faux contre l'argumentation de M. Wellhausen [3]), qui pense que la Douma prise par Khâlid en l'an 12 est Doumat al-djandal, affirmant que Douma de Hîra n'était qu'un quartier de la ville de Hîra et conséquemment comprise dans la conquête de cette ville. Cette assertion manque de fondement. M. Wellhausen reconnaît lui-même qu'une expédition de Hîra à Doumat al-djandal était un écart »eine Digression". Sans doute, puisque Khâlid aurait dû traverser le désert de Samâwa, qui sépare Ain at-tamr de Doumat al-djandal, dans toute sa largeur. En tout cas, il est impossible d'admettre que cette expédition ait eu lieu après que l'ordre de partir immédiatement pour la Syrie eut été donné. Toutes les difficultés disparaissent si nous supposons que dans les passages Tabari ۲۰۷۷, 5, Belâdh. ۱۱۱, 12 le mot *al-djandal* a été

1) Ib. p. ۶۲۴. 2) Yacout II, ۶۲۷, 16 et suiv.

3) *Skizzen* VI, 47 n. 3.

interpolé. La faute remonte à Saif ou à ses autorités. Le retranchement de Wadîʿa le Kelbite à Doumat al-djandal[1]) a eu lieu en l'an 11 et selon Tabarî ١٨٨. l. dern. ce fut Amr ibn al-Âci qui fut chargé de le combattre. Il est évident qu'Abou Bekr n'a pu entreprendre la conquête de l'Irâk et de la Syrie avant d'être maître de Doumat al-djandal. Et puis, une expédition contre cette place devait partir de Médine, non pas de l'Irâk, comme dans le récit de Saif. Ayant trouvé dans les traditions que Khâlid, après la conquête de Hîra et quelque temps avant son départ pour la Syrie, avait pris Douma, y avait fait des prisonniers, entre autres la belle Laila, fille d'al-Djoudi[2]), et avait tué Ocaidir, ensuite qu'Iyâdh ibn Ghanm avait été commandant de Douma[3]), Saif ou ses autorités ont composé le récit romantique qu'on lit chez Tabari I, ٢٠٦٥ et suiv. L'explication donnée par A. Müller[4]) et qui s'accorde avec la mienne, est donc la seule qui soit acceptable. Les vers qui se trouvent chez Yacout II, ٨٥٢, 15 et suiv., ont été probablement empruntés au récit de Saif, mais ne nous apprennent rien sur la question qui nous occupe. La tradition elle-même d'après laquelle la fille d'al-Djoudi aurait été faite prisonnière à Douma, c'est-à-dire soit à Doumat al-djandal, soit à Douma de Hîra, est très sujette à caution. Belâdhori[5]) fait mention d'une autre tradition, d'après laquelle elle fut prise dans un village des Ghassân. Selon Ibn al-Athîr et Ibn Hadjar[6]) elle appartenait elle-même aux Ghassân et

1) Tab. I, ١٨٧٢, 14. 2) Tab. I, ٢٠٧٧, 5, Belâdh. ٦٣.

3) Selon Madâini (Tab. I, ٢١٢٦, 5) Iyâdh y a été envoyé par Abou Bekr en 13.

4) *Der Islam* I, 229 note. 5) P. ٦٢ l. dern.

6) *Osd al-ghâba* III, ٣٠٥, Ibn Hadjar IV, ٧٧٧ et suiv.

fut faite prisonnière en Syrie après la (seconde) prise de Damas. Abdarrahmân, le fils d'Abou Bekr, l'avait vue à Damas avant la conquête de la Syrie et s'était épris d'elle. Il l'obtint pour épouse après la conquête. Si nous admettons que ce village des Ghassân ait été la Douma près Damas qui existe encore aujourd'hui [1]), nous nous expliquons l'origine de la confusion.

Il n'est guère invraisemblable qu'il faut placer au temps de la prise de Douma en Hîra par Khâlid ce qu'on nous raconte sur le frère d'Ocaidir, Horaith, à savoir qu'il embrassa l'Islam et qu'il fut laissé en possession de ses biens [2]). Yazîd, fils de Moâwia, épousa plus tard la fille de ce Horaith.

L'an 11, peu avant la mort de Mahomet, on prépara une nouvelle expédition contre la Syrie [3]); cette fois sous la conduite d'Osâma, fils de Hâritha ibn Zaid qui avait péri à Mouta. Déjà les troupes allaient se mettre en marche, lorsque le prophète mourut, et quoiqu'Abou Bekr pût à peine se passer de ces forces, il résolut néanmoins de donner suite à l'ordre de Mahomet et les fit partir, se contentant de réduire le nombre des troupes et d'ordonner à Osâma de se borner à exécuter les ordres du prophète. Celui-ci, d'après Ibn Ishâk [4]), lui avait donné l'ordre de faire une razzia sur »les frontières de la Belcâ et du Dâroum de Palestine". Wâkidi nomme le lieu de destination Obnâ[5]), Saif, selon deux bonnes autorités [6]), Abil, dite Abil az-zait »de

1) Socin-Baedeker² p. 421.

2) Belâdh. ٩٢, 8.

3) Ibn Hish. ٩٩٩, Tab. I, ١٧٩٤ et suiv., Bokhârî III, ١٩٢, *Oyoun al-athar* f. 175 v., 176 r.

4) Ibn Hish. ٩٧٠, Tab. I, ١٧٩٤, 12 et suiv.

5) Wellh. *Magh.* 433, 435.

6) Tab. I, ١٧٩٥, 4, ١٨٥١, 4 et 7.

l'huile"), un des Mashârif syriens. Il est évident que Wâkidi a voulu désigner par Obnâ une place dans le voisinage de Mouta. Mais comme Obnâ n'est communément qu'une prononciation modifiée de Yobnâ, l'ancienne Yabniël (Yamnia) et qu'al-Dâroum (nommée aussi Dâroun) est une forteresse bien connue au Sud de Gaza sur le chemin d'Égypte [1]), on a attribué à Osâma une expédition vers la contrée de Gaza. Abou Daoud, dans son *Corpus traditionum* [2]), rapporte qu'Abou Moshir, ayant été interrogé sur la ville d'Obna, répondit: »C'est Yobna en Palestine, et l'expédition dans la Belcâ est celle de Zaid, père d'Osâma, avec Djafar, fils d' Abou Tâlib et Abdallah ibn Rawâha, qui tous périrent à Mouta". Puis, Ibn al-Amîr [3]) assure qu' Obna et Yobna sont la même ville, et c'est ce que prétend aussi Yacoubi [4]), qui pour cette raison représente l'expédition d'Osâma comme dirigée contre cette place. Pour la même raison, Masoudi dans son *Tanbîh* a fait de l'expédition d'Osâma deux expéditions, l'une dirigée vers Yobna et Azdod [5]), l'autre contre la Belcâ, Adhriât et Mouta [6]). La confusion vient probablement de ce qu'on a entendu prononcer le nom d'Abil (آبِل) avec la terminaison syrienne Abilâ (ابلا ou ابلى) qui, écrit sans voyelles, pouvait être prononcé Oblâ, qu'on a pris pour une variante d'Obnâ [7]). Chez Tabari ابنا le manuscrit employé par Kosegarten a en effet Obnâ au lieu d'Abil [8]).

1) Yacout II, ٥٢٥, 11 et suiv. Saladin l'a détruite.

2) Chez Bekrî ٩٢.

3) Glose marginale dans l'exemplaire de Leide de Bekrî.

4) Bibl. Geogr. VII, ٣٢٩, 4—6.

5) P. ٢٧٣, 18.

6) P. ٢٧٧, 16 et suiv. Comp. Yacoubi *Hist.* II, ١٢٥ l. dern. يبنى من ارض فلسطين et ١٢٦, 1 ارض البلقاء.

7) V. Bekrî ٩٢, 5 a f. et suiv.

8) V. la note *g*.

La situation de cet Abil n'a pas été précisée par les chroniqueurs. Dans un récit de Saif sur Khâlid ibn Saʿîd ibn al-Âçi dont nous parlerons plus loin, nous trouvons mentionné un lieu de ce nom que sans hésiter nous devons identifier avec »Abil des vignes [1])", 6 ou 7 milles d'Ammân. Mais comme l'Abil d'Osâma s'appelle »Abil de l'huile" et que nous savons par des traditions dignes de confiance que le but imposé à Osâma était le lieu où son père avait été tué [2]), nous sommes autorisés à admettre la justesse du renseignement de Naçr [3]) d'après lequel Obna (Abil) était un village des environs de Mouta, et qui est d'accord avec celui de Saif que nous avons donné plus haut selon lequel Abil était un des Mashârif syriens [4]). Par le Dâroum d'Ibn Ishâk il faudra entendre, non pas la forteresse au Sud de Gaza, mais le district de ce nom dans le Sud-Est de la Palestine, dont parlent si souvent Eusèbe et Jérôme et que Yacout mentionne sous la forme syrienne de Dâroumâ [5]).

Wâkidi raconte [6]) qu' Osâma, quoique fort jeune encore, avait été désigné expressément parce qu'on allait venger la défaite de Mouta, et il ajoute qu'il tua le meurtrier de son père et recouvra même le cheval monté par celui-ci à Mouta [7]). Puis il punit les habitants de Cathcath (selon Wâkidî; je ne sais pas pourquoi M. Wellhausen a corrigé le nom en Cabcab), ou d'al-Hamcatain (selon Saif [8]) et dispersa les tribus rebelles des Codhâʿa [9]) qui étaient mécon-

1) Winer *Reallexicon*, in v.
2) Tab. I, ١٨٧٠, 4.
3) Chez Yacout I, ٩٩, 21.
4) V. plus haut p. 18 l. 1.
5) II, ٥٢٥, 8.
6) Wellh. *Magh.* 433, Masoudi *Tanbîh* ٢٧٧.
7) *Magh.* 435, 436.
8) Chez Tab. I, ١٨٧٢, l. dern. comp. ١٨٨٠, 16.
9) Tab. I. ١٨٧٢, 12 et suiv.

tentes parce qu'Abou Bekr ne leur avait pas accordé ce qu'ils désiraient [1]). L'expédition entière dura 70 jours [2]), dont 40 furent employés pour le voyage d'aller et le châtiment des Arabes [3]). La campagne avait été projetée et fut exécutée comme une razzia; aussi y a-t-il fort peu de rapports entre le départ de cette bande peu nombreuse et les conseils et les avertissements d'Abou Bekr que Saif place ici, et qui au contraire s'expliquent parfaitement bien au moment du départ des armées pour la conquête de la Syrie, où les placent la plupart des auteurs. Entre le départ des troupes d'Osâma [4]) et le moment où Abou Bekr pouvait employer ses troupes en Arabie, il se passa environ trois mois [5]). Le motif principal de l'envoi d'Osâma était sans doute le respect illimité d'Abou Bekr pour l'ordre du prophète. Mais l'expédition avait un côté pratique. Elle devait donner l'impression, tant en Arabie que chez les tribus arabes de la Syrie méridionale, qu'à Médine on se sentait fort. Peut-être que ce qui contribuait à décider Abou Bekr, c'était la considération que Müller [6]) lui attribue, qu'il pourrait être utile pour les Ançâr de s'absenter pendant quelque temps de la ville, afin d'apprendre à se résigner à leur insuccès lors de l'élection du khalife.

---

1) Tab. I, ١٨٩٤, 9. 2) Tab. I, ١٨٧٠, 9, ١٨٧٨, 8 et suiv.
3) Tab. I, ١٨٥١, 8 comp. ١٨٧٠, 9. Yacoubi II, ١٤٢, a 60 ou 40.
4) Rabiʿ I, Tab. I, ١٨٩٨, 15. 5) Tab. I, ١٩٨٤, 7.
6) *Der Islam* I, 218.

I. Départ des troupes.

Ce fut vers la fin de l'an 12, nous raconte Belâdhori[1]), qu'Abou Bekr envoya des lettres aux habitants de la Mecque, du Tâif et du Yémen et à tous les Arabes du Nedjd et du Hidjâz, pour les appeler à la sainte guerre, en leur montrant la gloire et le butin ou bien le Paradis et la récompense éternelle, qui seraient leur partage, s'ils se rendaient à son appel. Déjà en Moharram de l'an 13 le noyau de l'armée s'était formé à al-Djorf, près de Médine, et comme le nombre croissait journellement, le khalife put commencer à organiser l'armée et à répartir les commandements en Safar. Ibn Ishâk[2]) et Madâini[3]) disent aussi que les armées partirent au commencement de l'an 13. Nous verrons bientôt que cette date ne peut pas être exacte.

L'armée, d'après les mêmes autorités, se composait de trois divisions, chacune de 3000 hommes, sous les trois chefs Khâlid ibn Saʿîd, Shorahbîl ibn Hasana et Amr ibn al-Âci. Mais après la mort du prophète, Khâlid avait tardé pendant deux mois à reconnaître Abou Bekr et s'était permis des expressions peu respectueuses sur l'élection du khalife. Celui-ci lui-même était enclin à l'indulgence, parce que Khâlid était un des premiers convertis, qu'il appartenait à une des plus nobles familles des Coraish et qu'il possédait des qualités personelles peu communes[4]). Mais Omar,

---

1) P. ١٠٧, ١٠٨. 2) Tab. I, ٢٠٧٨, 14 et suiv., mais comp. ١٩٧٩, 6.
3) Tab. I, ٢٠٧٩, 5 et suiv.
4) Comp. Wellh. *Skizzen* VI, 62 n. 1 et Yacoubi II, ١٤٩, l. dern. et suiv.

par son influence toute puissante sur le khalife, parvint à lui faire enlever son commandement. »C'est un homme plein de vanité, dit-il au khalife, qui se laisse conduire en tout par son ambition et sa partialité" [1]). Déjà son armée était prète à se mettre en marche, lorsqu'on envoya précipitamment Abou Arwa al-Dausi à Dhou 'l-Merwa pour redemander le drapeau; en même temps Yazîd, fils du célèbre Abou Sofyân, fut nommé à la place de Khâlid. Selon Ibn Ishâk [2]) Abou Bekr l'accompagna un bout de chemin et, avant de lui dire adieu, lui donna pour ses troupes des instructions qu'on admire à juste titre pour le bon sens et la modération qui y dominent [3]).

J'ai, dit-il, dix choses à vous recommander qu'il faut observer fidèlement: ne trompez personne et ne détournez rien, n'agissez point perfidement et n'estropiez personne; ne tuez ni enfants, ni vieillards, ni femmes; ne tronquez point les palmiers et ne les brûlez pas; n'abattez point les arbres fruitiers et ne détruisez pas les champs cultivés; n'égorgez ni brebis, ni bœuf, ni chameau, si ce n'est pour votre subsistance. Vous trouverez des hommes dans

---

1) Bel. ١٠٨, Tab. I, ٢٠٧٩, 11 et suiv. 2) Tab. I, ٢١٠٧, 6.

3) Il n'est guère probable qu'Abou Bekr ait accompagné Yazîd jusqu'à Dhou 'l-Merwa qui est à trois journées de Médine. Il s'ensuit que le khalife n'a pu s'adresser directement aux troupes, comme je l'avais écrit dans la première édition. Les paroles se trouvent chez Wâkidi (*Magh.* 309 et suiv.) qui cependant, ainsi que Yacoubi II, ٨٣, les attribue au prophète et les fait prononcer au départ des troupes pour Mouta; chez Saif (Tab. I, ١٨٥٠), qui les place au départ d'Osâma, comme aussi Ibn al-Athîr II, ٢٥٤; chez Eutychius II, 258 et chez Basrî, *Fotouh as-Shâm* ed. Lees p. ٨. En partie aussi dans le *Gharîb al-hadîth* d'Abou Obaid, ms. de Leide, f. 96 r. et dans le *Fâik* de Zamakhshari II, 245.

des cellules, laissez-les en repos, afin qu'ils continuent ce à quoi ils se sont voués. On vous présentera des plats contenant divers mets, n'en goûtez rien avant d'avoir prononcé le nom de Dieu. Vous trouverez aussi des gens qui ont le sommet de la tête rasé avec une couronne de cheveux autour, frappez-les de l'épée sur la partie chauve". Ils devaient donc tuer les prêtres [1]), mais épargner les anachorètes [2]) qui, vivant loin du fracas du monde et absorbés dans leurs pieuses méditations, ne se mêlaient point au combat et étaient considérés comme inoffensifs. D'après Masoudi [3]), le khalife y aurait ajouté des recommandations spéciales pour le général; je les ai communiquées dans la première édition de ce mémoire. Basri [4]) en dit autant, mais les paroles qu'il cite sont toutes différentes. Puisqu'on ne sait pas à quelle source l'un et l'autre les ont puisées, nous n'avons pas la moindre preuve de leur authenticité. C'est pourquoi j'ai cru devoir les supprimer.

Yazîd et Shorahbîl devaient se rendre en Syrie par Tabouk, le dernier (suivant l'opinion généralement reçue

---

1) الشمامسة. M. Arnold, *The preaching of Islam*, p. 50 n. 1 s'oppose à cette interprétation, croyant que le verbe خفق signifie seulement „to tap, to touch". A la vérité le verbe s'emploie ordinairement d'un coup léger p. e. avec le plat du sabre, mais on l'emploie également dans le sens de frapper comme dans خُفق بالنعال *il reçut des coups de pied* dans une tradition (*Fâik* I, 112) et même dans celui de *tuer* p. e. Sîbawaih II, ٣٨٥, 4 et suiv. خفقهم علاهم واهلكهم. Du reste une autre leçon est فاضرب chez Abou Obaid et Zam. فاضرب بالسيف ما فحصوا عنه et Basri; Wâkidi (*Magh.* 310 n. 1) فاقلعوها بالسيوف.

2) الرهبان. 3) *Moroudj* IV, 186 et suiv.

4) *Fotouh* ٩.

mais sur laquelle je me propose de revenir) pour se rendre dans la province du Jourdain, tandis que Yazîd devait pousser jusqu'à Damas. Amr reçut l'ordre de prendre la route de la côte, appelée al-Moᶜrica [1]), qui par Aila menait à Gaza, pour commencer ses opérations dans la Palestine méridionale. Moâwia, comme si c'eût été un présage de la dignité dont il devait être revêtu plus tard en Syrie, portait l'étendard de son frère Yazîd. Khâlid ibn Saᶜîd était entré comme volontaire dans la division de Shorahbîl. Chacun des trois chefs, toujours d'après l'opinion commune, était indépendant dans sa région, mais ils étaient obligés, en cas de besoin, de se secourir mutuellement, et c'était Amr ibn al-Âçi qui devait commander les armées réunies [2]). Une autre tradition veut que le commandement en chef appartenait à celui des généraux sur le territoire duquel se ferait la guerre. Pour le moment il nous importe peu de savoir laquelle des deux traditions est préférable. Car les premiers conflits avec l'ennemi eurent lieu en Palestine, la région d'Amr, et il paraît assez certain que Yazîd du moins l'y a secouru [3]).

Chacun des trois généraux était sorti de Médine à la tête de 3000 hommes; mais Abou Bekr leur envoya des renforts à mesure qu'il se présenta des volontaires, de sorte que bientôt chaque corps compta jusqu'à 7500 hommes et qu'enfin le nombre des troupes réunies en Syrie se monta à

---

1) Tab. I, ۲۰۷۸ l. dern., ۲۰۸۵ l. dern., Yacout IV, ۵۷۳, 6 et suiv., *Fâik* II, 131.

2) Belâdh. ۱۰۸ l. dern. et ۱۱۹, 8 et suiv., Eutychius *Annales* II, 258; comp. Tab. I, ۲۰۸۷, 5 et suiv. (et ۲۰۸۲, 7 et suiv.) et Théophane I, 516 et suiv. (de Boor 336), où il y a confusion des noms d'Amr et Omar.

3) Belâdh. ۱۰۹, Tab. I, ۲۱۰۸, 10 et suiv.; comp. le *Fotouh* ed. Lees p. ۴۴.

24,000 soldats [1]). Ce fut probablement à la tête d'un de ces renforts qu' Abou Obaida ibn al-Djarrâh partit pour la Syrie [2]), où nous le trouverons peu après, revêtu du commandement d'un corps d'armée [3]), ce qui fit naître bientôt l'opinion qu' Abou Bekr avait envoyé quatre chefs en Syrie [4]). Le khalife cependant n'envoya en réalité que trois généraux, comme Belâdhori l'a raconté d'après ses sources, et comme il ressort d'ailleurs du texte de Saif [5]), qui dit que le nombre des troupes réunies, non compris le corps d'observation d'Ikrima, se montait à 21,000 hommes, quoiqu' il parle de quatre généraux. Or, nous avons vu que, d'après Ibn Ishâk, chacun commandait 7000 hommes. L'auteur du *Fotouh as-Shâm* aussi ne trouvait dans sa première source que les trois généraux Amr, Yazîd et Shorahbîl, ainsi que le prouvent avec une quasi-certitude deux passages [6]), malgré l'ordre de son récit d'après lequel Abou Obaida fut nommé immédiatement et avec les autres chefs. Belâdhori dit expressément qu' Abou Bekr voulait nommer Abou Obaida et que celui-ci s'était excusé. Mais cette question est d'un intérêt secondaire.

Nous devons nous arrêter ici un moment à un récit de

---

1) Belâdh. ١٠٨; comp. Tab. I, ٢٠٧٩, 8, où l'effectif de chaque troupe est 7000.

2) Ibn Ishâk chez Tab. I, ٢١٠٧, 8 et suiv.

3) Belâdh. ١١٣; comp. Tab. I ٢٠٨٤, 10 et suiv.

4) Ibn Ishâk chez Tab. I, ٢٠٧٨, 16 et suiv., ٢٠٧٩, 17, ٢١٠٧, 9, Eutychius II, 258, Théophane I, 516 (de Boor 336).

5) Tab. I, ٢٠٨٧, 4 et suiv., comp. ٢٠٨٩, 14.

6) Ed. Lees p. ٧٣ et ١٨٨. D'après le pseudo-Wâkidî ce furent Yazîd et Shorahbîl qui partirent le premier, puis Amr et enfin Abou Obaida (voir p. ٢٣, 6 et suiv.).

Saif, copié par Tabari [1]) et raconté d'après celui-ci, avec différentes modifications, par Caussin [2]), Weil [3]) et Kremer [4]). En voici le sommaire: Lors de la révolte en Arabie, Abou Bekr voulait donner à Khâlid ibn Sa'îd un commandement, mais il y renonça cédant aux vives instances d'Omar. Khâlid reçut alors l'ordre de se camper avec un corps de réserve à Taima (au S.-E. de Tabouk) ou à al-Hamcatain [5]), et d'y former une armée. Se trouvant là, il apprit que les Romains avaient rassemblé contre lui les Arabes chrétiens de la Syrie et que leur armée se trouvait déjà dans un lieu situé à trois journées au Sud de Zîzâ. Le khalife acquiesça à sa demande de marcher contre eux; Khâlid les défit et s'avança vers la Belcâ, où il s'établit entre Abil, Zîzâ et al-Castal. Zîzâ [6]) et al-Castal sont situées toutes les deux à l'Est de Hesbon; Abil qui est le Abil des vignes d'Eusèbe à 6 ou 7 milles au Sud d'Ammân. C'est ici qu'il en vint aux mains avec un corps de Romains commandé par Bâhân (Baänes) qu'il mit en déroute; il demanda pourtant des renforts. Alors seulement Abou Bekr commença à songer sérieusement à la conquête de la Syrie. Il envoya à Khâlid des secours sous la conduite d'Ikrima et d'al-Walîd ibn Ocba et appela tous les hommes à la guerre sainte, créant généraux Amr, Yazîd et Abou Obaida. Mais

---

1) I, ٢٠٨٠, 15, ٢٠٨١, 2 et suiv.

2) III, 422 et suiv.

3) I, 39 et suiv.

4) P. 6 et suiv.

5) Tab. I, ١٨٨٠, 16; comp. plus haut p, 19 n. 8, Yacout in v.

6) Yacout II, ٩٩٩, زيزاء et ٩١٤ زبزاء. La bonne leçon m'a été indiquée autrefois par M. Nöldeke, qui cita la *Not. Dign.* Ζιζα. Comp. le *Fotouh* ٢٣, 3 a f. et sur al-Castal Bekri ٥٩٥ sous الموقر.

Khâlid ayant appris qu'ils se mettaient en marche et désirant toute la gloire pour lui seul, s'avança contre Bâhân, qui l'attira dans un lieu dit Merdj aç-çoffar (»le Pré-aux-oiseaux"), près de Damas, et qui le défit totalement. Son fils Sa^cîd périt et Khâlid lui-même s'enfuit, sans s'arrêter, avec le reste de ses troupes vers Médine. L'ordre d'envahir la Syrie coïncide avec le départ de Khâlid ibn al-Walîd pour l'Irâk en l'an 12. Et au mois de Safar de l'an 13 les trois généraux se trouvaient déjà en présence de l'armée byzantine [1]).

Ce récit est en contradiction flagrante avec celui d'Ibn Ishâk, de Wâkidi et d'autres autorités de Belâdhori; et les trois savants susdits ont agi fort peu judicieusement en fondant ensemble les deux récits après en avoir retranché les contradictions.

Autant que j'ai pu m'en convaincre, Saif est le seul qui ait eu connaissance d'une expédition de Khâlid ibn Sa^cîd en Syrie avant la nomination des trois généraux [2]). Aussi Ibn Hadjar [3]), dans son rapport succint, se fonde uniquement sur Saif; et les auteurs byzantins sont dans une complète ignorance à ce sujet. Or, son récit est en contradiction avec: 1⁰ la nomination de Khâlid comme chef d'armée et son remplacement par Yazîd. Selon Saif Khâlid est aussi avec son armée à Dhou 'l-Merwa [4]), mais seulement après sa défaite. Son armée suit en partie Shorahbîl en partie Yazîd [5]); 2⁰ la date de la bataille de

1) Tab. I, ٢٠٨٨, 13.

2) Comp. Haneberg *Ueber pseudo-Wâkidi's Gesch. der Eroberung Syriens* p. 10 et 11.

3) I, ٨٣٩.

4) Tab. I, ٢٠٨٥, 7, ٢٠٨٩, 5.

5) Ib. ٢٠٨٥, 12 et 14.

Merdj aç-çoffar qui, comme nous le verrons plus tard, ne fut probablement livrée qu'en Moharram de l'an 14 et dans laquelle Khâlid lui-même périt, du moins selon la plupart des rapports. Ces deux divergences capitales auxquelles nous pourrions en ajouter plusieurs autres de moindre importance, p. e. la nomination d'al-Walîd ibn Ocba et son remplacement par Shorahbîl [1]), nous obligent de suivre exclusivement ou Saif ou tous les autres. Et puisque ces derniers, ici comme bien des fois ailleurs, sont tous ensemble en contradiction avec les récits de Saif [2]), quoique souvent indépendamment les uns des autres, je n'hésite pas, du moins pour le fait en question, de le rejeter entièrement, d'autant plus que, sans même qu'on le compare avec d'autres sources, son récit renferme plusieurs improbabilités: il suffira de rappeler la grande distance qui sépare Taima de Damas. Bien entendu, je ne prétends pas que tout son récit soit une fiction. Après la mort du prophète, Khâlid quitta son poste au Yémen [3]) et vint à Médine. Il n'est guère impossible que, ainsi que raconte Saif [4]), il ait été chargé par Abou Bekr, après le retour d'Osâma, de s'établir avec un corps d'observation soit à al-Hamcatain, soit

---

1) Tab. I, ٢٠٨٤, 7 et suiv., ٢٠٨٥, 9 et suiv.

2) Belâdhori a connu Saif (٢٥٣, l. avantd., ٣٠٧, 4 a f.) mais il n'a pas fait usage de son livre dans sa description de la conquête de la Syrie. Tabari I, ٢١٥٩, 5—8, n'a pas été aveugle pour la différence entre les rapports de Saif et ceux d'Ibn Ishâk. Il ne semble avoir donné à celui-là la place prédominante dans ses Annales qu'à cause de la masse de détails qu'il donne. Une excellente critique dc Saif a été donné naguère par M. Wellhausen dans le VIe volume de ses *Skizzen und Vorarbeiten*.

3) Tab. I, ١٧٣٩, 6 et suiv., ١٨٥٤, 14, ١٩٨٤, 1.

4) Tab. I, ٢٠٨٠, 15, ٢٠٨١, 2 et suiv.

à Taima[1]) pour y maintenir l'ordre. Il est également possible que Shorabhîl l'ait envoyé à Zîzâ afin de former une armée auxiliaire des Arabes syriens. Mais que ces opérations, quelles qu'elles fussent, aient été dans un rapport immédiat avec la défaite de Merdj aç-çoffar, voilà qui est insoutenable.

D'après le récit de Théophane[2]), l'invasion des Musulmans se trouvait facilitée par ce que nous allons raconter. Les tribus arabes au Sud de la Palestine et ceux de l'Arabie pétrée recevaient annuellement de l'empereur une somme de 30 livres d'or[3]) pour garder l'entrée du désert. Mais vers ce temps-là, par une mesure d'économie peu prudente, on cessa subitement de leur payer cet argent. L'eunuque qui venait apporter la solde aux vedettes renvoya les chefs arabes avec ces paroles: »C'est à peine si mon maître peut payer ses soldats, comment donc aurait-il de quoi solder ces chiens?" Ceux-ci irrités de ce procédé, et se croyant libres de leurs engagements servirent depuis de guides aux troupes musulmanes dans leurs invasions en Palestine. La guerre d'Héraclius contre les Perses l'avait comblé de gloire, mais elle avait épuisé son trésor et contribua dans la suite à la perte de sa belle province de Syrie. Non seulement il s'était aliéné ses alliés arabes par ses économies forcées, mais encore il avait dû imposer aux habitants de la Syrie des charges très lourdes; or, ceux-ci ne croyaient point qu'elles seraient aggravées par un changement de maître, tandis qu'ils seraient peut-être libres de toute contrainte en fait de

---

1) Tab. I, ١٨٨٠, 15 et suiv., ٢٠٤٥, 16.
2) I, 515 (de Boor 335).
3) Voir Nicéphore Cpolitane, *De rebus post Mauricium gestis*, p. 27.

religion [1]). Ils assistèrent donc en simples spectateurs à l'envahissement de leur territoire par les troupes arabes [2]) et suivirent avec une certaine curiosité les événements qui décideraient auquel des deux maîtres le sort des combats les ferait échoir; toutefois ils ne laissaient pas de montrer quelque partialité en faveur des Arabes, surtout lorsque ceux-ci eurent prouvé suffisamment qu'il n'entrait pas dans leur plan de piller ou de dévaster leur pays, et qu'ils traitaient avec douceur tous ceux qui se soumettaient volontairement.

Amr et ses troupes s'avancèrent jusqu'aux environs de Gaza sans rencontrer beaucoup de résistance. Il y eut deux rencontres sur lesquelles on lit chez Belâdhori [3]): »Le premier combat entre les Musulmans et leur ennemi eut lieu dans un village du pays de Gaza, nommé Dâthin. Les troupes ennemies étaient commandées par le patrice de Gaza. On se battit vaillamment, mais Dieu fit triompher ses fidèles, dérouta ses ennemis et dispersa leurs troupes. Cette rencontre eut lieu avant l'arrivée en Syrie de Khâlid ibn al-Walîd. Yazîd ibn abî Sofyân s'étant mis à la poursuite du patrice, apprit qu'un corps de Romains se trouvait à al-Araba en Palestine. Il envoya contre eux un détachement commandé par Abou Omâma aç-Çoday ibn Adjlân le Bâhilite qui leur livra bataille, tua le chef et puis s'en retourna. Abou Mikhnaf raconte sur la journée d'al-Araba que six chefs romains y étaient campés avec un

---

1) Comp. Gelzer, *die Genesis der Byzant. Themenverfassung*, p. 37 note, Müller I, 224.

2) Comp. Weil I, 82.

3) P. ١٠٩.

corps de 3000 hommes [1]). Abou Omâma marcha contre eux avec une forte armée musulmane, les défit, tua l'un des chefs et les poursuivit jusqu'à al-Dobbia (c'est al-Dâbia), où il les mit en déroute une seconde fois. Les Musulmans firent un riche butin. Abou Hafç le Syrien m'a raconté sur l'autorité de divers sheïkhs syriens que la première rencontre des Musulmans avec l'ennemi eut lieu à al-Araba. Il n'y avait eu avant al-Araba aucune rencontre, les Arabes ayant occupé tout le pays entre le Hidjâz et al-Araba sans coup férir."

Madâini dit [2]): »Le premier combat en Syrie, après l'expédition d'Osâma, eut lieu à al-Araba. Puis ils (les Musulmans) allèrent à al-Dâthina, appelée par des autres al-Dâthin, où Abou Omâma le Bâhilite les (les Romains) mit en déroute et tua leur chef."

Je crois avec M. Nöldeke que Dâbia ou Dobbia n'est qu'une faute ancienne pour Dâthina. Il semble assez certain que la première rencontre a eu lieu à al-Araba (ou al-Arba. Yacout [3]) dit ne pas savoir laquelle des deux prononciations est préférable). L'endroit où se trouve cette place n'a pas été précisé. Mais comme les Musulmans poursuivent l'ennemi jusqu'à Dâthina, où ils remportent une seconde victoire, la distance qui sépare ces deux places ne peut pas être grande et nous devons chercher la première dans la Palestine méridionale, à l'Est de Dâthina, conclusion qui est confirmée par Naçr [4]). Dâthina ou Dâthin,

---

1) Comp. *Fotouh* ed. Lees p. ٤٤.

2) Tab. I, ٢١٠٨, 11 et suiv.

3) III, ٩٣٣, 18 et suiv.

4) Chez Yacout l. c.

qu'Eutychius[1]) nomme Tâdoun, était sans aucun doute un village dans le pays de Gaza. L'auteur syrien anonyme du Livre des khalifes chez Land, Anecdota Syriaca[2]), dit que l'endroit du combat se trouva à 12 milles de cette ville. Les paroles de cet auteur sont selon la traduction de Land: »Anno 945 [Sel.], Ind. VII, mensis Shebot die 4 (m. Febr. A. D. 634) feria sexta, hora nona proelium fuit inter Romanos et Tajitas Mohammedis in Palaestina, ad Gazae orientem duodecim milliaribus, et in fugam se vertere Romani, patricium in Jordane relinquentes, quem Tajitae occiderunt. Atque illic interiere fere 4000 rustici Palaestinae, Christiani et Judaei et Samaritani, et Tajitae totam regionem vastarunt." La traduction »patricium in Jordane relinquentes" n'est pas exacte, comme M. Nöldeke me fit remarquer il y a plusieurs années[3]). Les caractères où Land trouva »in Jordane" B(r)jrdn doivent contenir le nom du patrice.

Le Livre des khalifes syrien contient beaucoup d'inexactitudes, comme cela a été prouvé suffisamment par M. Merx[4]), mais nous n'avons pas la moindre raison de douter de l'exactitude du passage cité qui contient des faits chronologiques et topographiques très précis. Or, si nous l'acceptons, nous sommes obligés d'admettre que ce que Belâdhori et Ibn Ishâk disent de l'envoi simultané des trois chefs en Çafar 13 est inexact. En effet, Madâini[5])

1) II, 258. 2) I, 116 (p. 17 du texte).

3) V. maintenant son traité *Die Ghassânischen Fürsten aus dem Hause Gafna's* (Abh. Akad. d. Wissensch. zu Berlin 1887), p. 45 n. 3.

4) *Bardesanes von Edessa*, p. 120.

5) Tab. I, ٢١٠٧, 18, ٢١٠٨, 4.

dit qu'ils ont été envoyés l'un après l'autre, quoique l'ordre dans lequel il les fait partir: Yazîd, puis Shorahbîl, ensuite Abou Obaida et enfin Amr, ne puisse pas être correct quant au dernier. Chez Ibn Ishâk[1]), c'est Amr qui part le premier. Peut-être que le récit de Saif[2]) contient un élément de vérité, c'est à dire qu'Amr a été nommé aussitôt après son retour de l'Oman[3]). Puis nous devons admettre que Yazîd a été également envoyé déjà en 12. Abou Omâma le Bâhilite était un des capitaines de la division de Yazîd. Cette hypothèse devient une certitude si nous prenons en considération que la bataille d'Adjnâdîn eut lieu le 28 Djomâda I de 13 et qu'il faut placer avant cette date la demande de renforts par Amr, l'envoi d'un courrier par Abou Bekr à Khâlid ibn al-Walîd en Hîra, le voyage de Khâlid et ses conquêtes dans le Haurân[4]). Nous y reviendrons plus loin.

On lit chez Théophane[5]): »Dans cette année (634) Abou Bekr envoya quatre généraux qui vinrent, guidés, comme nous l'avons dit, par les Arabes, et prirent la Hèra et tout le pays de Gaza. Sorti à la hâte avec un petit nombre de soldats de Césarée en Palestine, Sergius (le gouverneur de cette province) marcha contre eux, mais sa petite troupe (300 hommes) fut totalement défaite. Sergius fut tué le premier. Les Arabes s'en retournèrent avec plusieurs

---

1) Tab. I, ٢٠٧٨ l. dern., comp. ٢١٠٧, 10.

2) Tab. I, ١٨٨٠ l. dern., ٢٠٨٢, 7—18, ٢٠٨٣, 3, 12, ٢٠٨٤, 6 et suiv., ٢١١١, 18.

3) M. Wellhausen est du même avis (p. 52). La nomination simultanée d'al-Walîd ibn Ocba, que Saif mentionne, est fausse sans aucun doute. Comp. Saif lui-même Tab. I, ٢٠٢٧, 13, ٢٠٦٤, 12.

4) Comp. aussi Elias Nisib. chez Baethgen *Fragmenta*, p. 109.

5) I, 516 (de Boor 336).

prisonniers et un grand butin, après avoir remporté une victoire éclatante." D'après Nicéphore, Sergius périt dans les plus cruels tourments par la main des ci-devant alliés d'Héraclius qui étaient irrités contre lui parce que c'était lui qui avait conseillé les mesures d'économie dont nous avons parlé. Ils ne nomment pas ici le lieu du combat, mais ailleurs[1]) Théophane parle de la journée de Dathesmos ou Dathema qui, selon toute probabilité, est la même que Dâthina. Ces écrivains grecs n'ont pas été bien informés. Sergius était encore en vie après la bataille de Dâthina, comme il résulte d'une lettre adressée à lui par Sophronius, évêque de Jérusalem, qui ne fut appelé à ce siége qu'en 634, après la journée de Dâthina[2]). La mort de Sergius semble devoir être placée au jour de la bataille d'Adjnâdîn.

Il n'est pas invraisemblable que le poète Ziyâd ibn Hanthala a eu en vue une des deux rencontres d'al-Araba ou de Dâthina, lorsqu'il dit[3]):

»C'était pour mon âme un baume qui en a guéri la souffrance, de voir les cavaliers attaquer les troupes des Romains;

Ils frappèrent leur chef, et sans leur donner de quartier, ils poursuivirent les fuyards jusqu'à Dâroum."

Cette Dâroum doit être la forteresse connue près de Gaza. Je ne suis pas en mesure de préciser quelle place ou quel district Théophane entend par la Hèra.

---

1) P. 510 (de Boor 332).

2) V. dans l'Appendice.

3) Yacout II, ٥٢٥, 19—21.

Sebèos dit[1]: »les Arabes campaient à Rhabôth Moâb dans le territoire de la tribu de Ruben, l'armée romaine en Arabie. Les Arabes attaquèrent les Romains inopinément, les mirent en déroute et en tuèrent beaucoup, après avoir mis en fuite Thîodos, le frère de l'empereur, puis se retirèrent en Arabie". Il n'est pas impossible qu'il faille voir dans l'Arabie, où étaient campés les Romains, une vague réminiscence d'al-Araba et dans la seconde Arabie, où les Musulmans se retirèrent après la bataille, un souvenir du lieu de campement d'Amr. Du reste, l'auteur arménien a confondu les rencontres d'al-Araba ou de Dâthina avec la bataille d'Adjnâdîn.

Ces victoires, quelque importantes qu'elles fussent à un certain égard, étaient loin d'être décisives, et les chefs comprirent que c'était surtout à leur invasion inattendue qu'ils devaient ces premiers succès[2]. Il est très probable que la nouvelle de l'approche de Sergius, gouverneur de Palestine, s'avançant de Césarée vers Gaza[3], a obligé les Musulmans à se retirer, en attendant les renforts qu'Amr avait demandés dès qu'il eut mis pied en Palestine. Amr se retira jusqu'à Ghamr al-Arabât, lieu qu'on ne sait pas trop où chercher. Selon Ibn Ishâk[4] il se trouve dans le

---

1) Dans la dissertation du Dr. H. Hübschmann „zur Geschichte Armeniens und der ersten Kriege der Araber" Leipzig 1875, p. 12. Je dois la connaissance de cet opuscule à M. Marquard.

2) Comp. la lettre de Sophronius dans l'Appendice.

3) Comp. Eutychius II, 258 et Théophane.

4) Tab. I, ٢١٢٥, 6 où le lieu s'appelle simplement al-Arabât avec la variante al-Corayât qu'ont Macrîzî ed. Vos p. ٤١ l. 6 et Nowairi man. de Leide 2 *h*, f. 28 r. Mais ٢١٠٧, 10 Ibn Ishâk a غمر العربات et de même Madâini ٢١٠٨, 4.

Ghaur de Palestine, qui s'appelle aussi al-Araba (Wâdi 'l-Araba), et il n'est guère invraisemblable que ce Ghamr est celui dont parle Mocaddasi[1]), et qui est à deux journées d'Aila, à cinq de Ramla. Il se trouve, sur la carte de Socin-Baedeker, mi-chemin entre Aila et l'extrémité méridionale de la Mer morte, sous le nom de Ain Ghamr. Ce que Belâdhori raconte[2]), qu'Amr aurait déjà commencé le siége de Césarée avant la bataille d'Adjnâdîn, est une erreur évidente.

Yazîd se retira dans la Belca et le Haurân, où il rejoignit Shorahbîl et Abou Obaida. Il est probable que la conquête du pays de Ma'âb (Moab) doit être placée à cette époque[3]). Il est des auteurs qui placent ici la défaite de Merdj aç-çoffar[4]). M. Wellhausen[5]) croit ne pas devoir rejeter cette assertion. On pourrait supposer à la rigueur que les généraux arabes se soient hasardés jusqu'à ce lieu et qu'ils y aient subi une défaite qui les aurait obligés à se retirer dans le Haurân. Mais dans ce cas Khâlid ibn Saʿîd ne peut pas avoir péri à cette occasion, car Ikrima, dont il épousa la veuve, trouva la mort dans la bataille

---

IA II, ٣١١, 3 a العَرَبة et paraît confondre ce lieu avec celui du premier combat. Le الغمر dans le poème de Zohair (Bekri ٦٩٩ comp. ٦٥٧) est un lieu tout différent, comme probablement aussi غمر بنى جذيمة que Yacout (III, ٨١٣, 16) dit être à deux journées de Taima vers la Syrie, et عربات chez Yacout III, ٦٣٢, 19 „chemin de montagne sur la route d'Égypte".

1) P. ٢٤٩, 17, comp. ٢٥٣, 5. 2) P. ١٤٠, 14.

3) Belâdh. ١١٣, 9, Tab. I, ٢١٠٨, 7 et suiv. Comp. *Fotouh* ٢٣, 3 a f. et suiv.

4) Ibn Ishâk chez Tab. I, ٢١٠٧, 13 et suiv., ٢١٠٨, 13 et suiv.

5) P. 62 n. 1.

d'Adjnâdîn. Nous serions donc obligés d'admettre qu'il y a eu deux défaites au Pré-des-oiseaux, ce qui n'est guère vraisemblable.

Lorsque Khâlid ibn al-Walîd arriva en Syrie, il trouva une partie de l'armée dans le Haurân sous les trois généraux mentionnés [1]).

II. Voyage de Khâlid.

Il existe une tradition [2]) qui dit qu'Abou Bekr écrivit à Khâlid, après avoir reçu d'Amr la demande d'un prompt secours: »partez avec 3000 cavaliers au secours de vos frères; depêchez-vous, dépêchez-vous! car, par Dieu, la prise d'un village en Syrie m'est plus chère que celle d'un grand district dans l'Irâk". L'*isnâd* de la tradition n'est pas irréprochable, le nombre certainement exagéré; cependant elle exprime assez bien la disposition d'Abou Bekr à ce moment. Le projet de pousser en même temps la conquête de l'Irâk et de la Syrie s'était trouvé trop hardi. Il fallait opter, et la Syrie l'emportait en intérêt. On résolut d'y envoyer le vaillant Khâlid, l'épée de Dieu, avec l'élite de ses troupes et de laisser l'Irâk en repos, pour quelque temps du moins. D'après Ibn Ishâk [3]), ce ne fut qu'à regret que Khâlid interrompit sa marche triomphale sur

---

1) Tab. I, ٢١٢٥, et suiv., Belâdh. ١٢٩.

2) *Mothîr al-ghorâm* man. de Leide 931 f. 14 v. d'après la *Mowatta* de Yahya ibn Yahya.

3) Tab. I, ٢١٢١, 15 et suiv.

les bords de l'Euphrate et se prépara pour sa nouvelle mission. Avant de quitter Ain at-tamr, où il se trouvait alors [1]), il céda quelques troupes [2]) à al-Mothanna ibn Hâritha et lui fit ses adieux dans ces termes [3]): »Retournez dans votre région, mon ami, et restez aussi zêlé que vous l'avez été jusqu'ici".

Le nombre des guerriers qui accompagnaient Khâlid est incertain. Belâdhori [4]) a trois traditions: 800, 600 ou 500, Madâini [5]): 800 ou 500, Saif [6]) parle de 9000, nombre sans doute très exagéré. D'autre part les nombres de 500 et de 600 semblent être trop chétifs. Après la bataille du Yarmouk les soldats qui étaient venus avec Khâlid, diminués par la guerre mais renforcés par des volontaires, partaient pour l'Irâk au nombre de 700, sous Cais ibn Macshouh [7]). Cela nous oblige, paraît-il, d'admettre que le nombre des soldats de Khâlid a été au moins de 800. Ibn Ishâk [8]) dit qu'il dirigea les malades et les femmes à Médine, d'où M. Wellhausen [9]) tire à bon droit la conclusion que les Médinois formaient l'élite de ses troupes.

Il est très difficile de suivre Khâlid dans son voyage d'Irâk en Syrie, puisque les itinéraires que nous en possé-

---

1) Belâdh. ٢٥٠, 12 et suiv. واصبح ذلك مضيّه من عين التمر; Tab. I, ٢١٢٢, 14 et suiv.; comp. ps.-Wâkidi p. ۴٠, *Fotouh* ed. Lees, p. ٥٩. Abou Yousof *Kit. al-kharâdj* le fait partir de Hîra à Ain at-tamr comme Ibn Ishâk.

2) Comp. Tab. I, ٢١١٥, et suiv.

3) Belâdh. ٢۴٩, 6 a f. et suiv.

4) P. ١١٠.

5) Tab. I, ٢١٠٩, 2 et suiv.

6) Tab. I, ٢٠٨٩, 15, ٢١١٥, 3.

7) Belâdh. ٢٥٩, Ibn Ishâk chez Tab. I, ٢١٣٥.

8) Tab. I, ٢١٢١ l. dern.

9) P. 65 n. 1.

dons présentent beaucoup de différences. Ibn Ishâk [1]) ne fait qu'énumérer les étapes de Hîra-Ain at-tamr-Corâkir-Sowâ-Merdj Râhit. Saif [2]) nomme Hîra-Douma-Corâkir-Sowâ-Moçayakh Bahrâ dans al-Coçwâna-ar-Rommânatain-al-Cathab-Damas-Merdj ac-çoffar. Madâini [3]) nomme Hîra-Çandauda-al-Moçayakh et al-Hoçaid-Corâkir-Sowâ-Arak-Tadmor-al-Caryatain-Howwârîn-Coçam-Merdj Râhit. Enfin Belâdhori [4]) présente les étapes dans l'ordre que voici: Ain at-tamr-Çandauda-al-Moçayakh et al-Hoçaid-Corâkir-Sowâ-al-Cawâthil-Carkîsia-Araca ou Arak-Doumat-al-djandal-Coçam-Tadmor-al-Caryatain-Howwârîn-Merdj Râhit. Ajoutons qu'Abou Yousof [5]) insère avant al-Cawâthil: Ânat et an-Nakîb (ou an-Nocaib), et que le *Fotouh* [6]) contient, après Sowâ: al-Cawâthil [7])-Coçam à l'Est de la Ghouta-al-Ghadîr-Dhât aç-Çanamain [8])-al-Ghouta-Damas, et puis Arraca-Tadmor-Howwârîn-Boçra-Merdj Râhit.

Avant de comparer ces itinéraires, j'ai à traiter la question chronologique. Belâdhorî [9]) et Madâini [10]) nous racontent que Khâlid étant arrivé à Merdj Râhit surprit les Ghassânites chrétiens pendant qu'ils célébraient la fête de Pâques. Or, en 634 la lettre dominicale était B, l'épacta

---

1) Tab. I, ٢١٢١, 13, ٢١٢٢, 3, 13—15, ٢١٢٤, 3, ٢١٢٥, 1.

2) Tab. I, ٢١١٢, 3, 4, 16 et suiv., ٢١١٤, 3, 13 et suiv.

3) Tab. I, ٢١٠٩, 2—10.

4) P. ١١٠ et suiv. Il y faut lire بالمصيخ au lieu de بالمضيخ.

5) P. ٨٩. 6) P. ٦٥—٧١.

7) Corrompu en اللوا.

8) Il faut corriger probablement ذات الصّمّين (Bekri ١٦٧, 1, ٢٩٨, 3 a f. et suiv.). 9) P. ١١٢. 10) Tab. I, ١٢٠٩, 11.

8; donc le jour de Pâques tombait au 24 d'avril, c'est-à-dire au 18 de Safar de l'an 13. Si nous combinons avec cette donnée, d'un côté la date de la bataille d'Adjnâdîn (28 Djomâda II de l'an 13), de l'autre, celle du combat de Dâthina (que nous avons dû placer [1]) vers la fin du mois de Dhou 'l-Cada de l'an 12), il ne peut plus être douteux qu'Ibn Ishâk et Belâdhori ne se soient trompés en assurant que la nomination des généraux pour l'expédition en Syrie eut lieu le 1 Safar 13. Dans la première édition de ce mémoire j'ai attaché trop d'importance à leurs paroles et j'ai tâché de faire accorder les deux données, en supposant que les Musulmans se seraient trompés de fête et auraient pris la Pentecôte pour le jour de Pâques. Mais cette conjecture est arbitraire et en même temps insuffisante. La date du 1 Safar 13 est peut-être celle du départ d'Abou Obaida avec les troupes auxiliaires. La chronologie de Saif, bien qu'il place tous les événements un peu plus tôt, n'est pas non plus admissible. Il dit [2]) que les généraux de l'armée syrienne demandèrent des secours du khalife en Safar 13, et que celui-ci écrivit à Khâlid, qui arriva en Rabîᶜ, c'est-à-dire Rabîᶜ II, selon un autre passage [3]). Mais ailleurs [4]), il fait partir Khâlid en Dhou'l-hiddja 12 ou en Moharram 13. Également impossible est ce que dit Belâdhori [5]): que Khâlid ne partit de l'Irâk qu'en Rabîᶜ II ou, selon d'autres, en Rabîᶜ I. Yacout [6]) place le voyage de

1) P. 32.

2) Tab. I, ٢٠٨٩, 1.

3) Tab. I, ٢٠٨٨, 13.

4) Tab. I, ٢٠٧٦, 4 et suiv., ٢١١٦, 4.

5) P. ١١٠, ٢٥٠, 8 et suiv.

6) III, ١٧٢, 15.

Khâlid en 12, ce qui manque entièrement de fondement.

Comme nous savons que la seule distance de Corâkir à Sowâ était de cinq journées, nous ne serons pas loin de la vérité en estimant que Khâlid a employé pour le voyage de Ain at-tamr jusqu'à Merdj Râhit environ 18 jours, et que la marche de là à Bosra a occupé le reste de Safar [1]. Les troupes qui, après la victoire du Yarmouk, retournaient en Irâk, employèrent, selon un poème chez Belâdhori [2], un mois pour arriver à Câdisîya, ce qui confirme notre calcul. Nous pouvons donc fixer l'arrivée de Khâlid à Bosra au commencement de Rabîᶜ I.

Eu égard aux ressources insuffisantes dont je puis disposer, il m'est extrêmement difficile de déterminer les étapes du voyage de Khâlid. Celles que nous donne Ibn Ishâk sont sans doute exactes, mais fort incomplètes. Toujours est-il qu'à l'aide de Madâini et de Belâdhori nous pouvons, avec assez de certitude, suppléer entre Sowâ et Merdj Râhit: Arak-Tadmor-al-Caryatain-(Howwârîn). Arak ou Erek est située sur la route de Sukhna à Tadmor, une demi-journée à l'Est de la dernière [3]; al-Caryatain est le lieu connu entre Tadmor et Damas, situé à deux journées de celle-là [4]; Howwârîn en est éloigné de trois heures [5]. C'était la résidence ordinaire de Yazîd I [6]. Comme ce lieu n'est pas situé sur la route directe, Khâlid semble n'avoir fait cette excursion que pour piller. Entre Arak et Tadmor,

---

1) Yacoubi II, ١٥١, 5 et suiv. lui fait faire le voyage entier en 8 jours, ce qui est impossible.

2) P. ٢٦١, 6.

3) Von Oppenheim, *Vom Mittelmeer zum Persischen Golf* I, 321.

4) Yacout II, ٣٥٥, 11.

5) Socin-Baedeker² p. 439.

6) Tab. II, ٢٠٣, 14, ٤٢٧ l. dern., ٤٨٨, 14.

Belâdhori place encore deux stations: Doumat al-djandal et Coçam, mais cela doit être inexact. Quant à Coçam, Madâini [1]) le place entre Howwârîn et Merdj Râhit. Si cela est exact, il nous faudra chercher ce lieu à l'Est de Damas, où le place le *Fotouh* [2]). Selon Belâdhori, les Banou Mashdjaᶜa qui habitaient Coçam étaient des Taghlibites, ce qui ferait supposer qu'il faut chercher le lieu de l'autre côté du désert syrien. Quant à Doumat al-djandal, une expédition entreprise vers cette place de Hîra est très invraisemblable, comme nous avons vu plus haut [3]), mais elle était tout-à-fait impossible à l'époque de ce voyage précipité. Ailleurs [4]) Belâdhori dit que d'après quelques savants Khâlid fit la conquête de Douma en partant d'Ain at-tamr, et c'est ce que disent aussi Wâkidî [5]) et Madâini [6]). Nous avons vu qu'il n'y peut être question que de Douma en Hîra et qu'il est très probable que l'expédition contre cette Douma a eu lieu avant que Khâlid eût reçu l'ordre de partir pour la Syrie. De même je pense qu'on doit placer avant ce temps celle qui était dirigée contre al-Moçayakh et al-Hoçaid. C'est ce que fait Saif [7]). L'aventure du chantre Horcous, que cet auteur dit avoir eu lieu à al-Moçayakh, appelé par lui Moçayakh des Banou 'l-Barshâ, est placée par Ibn Ishâk [8]), Madâini [9]) et Belâdhori [10]) à Sowâ. La

1) Tab. I, ۲۱۰۹, 10.

2) P. ۱۰. Comp. peut-être Casama chez Hartmann dans le Z. D. Pal. V. XXII, 141, 175.

3) P. 15 et suiv. 4) P. ۲۰۰.

5) Belâdh. ۱۱۲. 6) Tab. I, ۲۰۷۷, 5.

7) Tab. I, ۲۰۱۸—۲۰۷۲.

8) Tab. I, ۲۱۲۴. 9) Tab. I, ۲۱۰۹, 7. 10) P. ۱۱۱.

mention d'al-Bishr, montagne située du côté de l'Euphrate, dans le poème que citent ces auteurs [1]), prouve qu'ils se sont trompés. Belâdhori [2]) a une tradition qui confirme le récit de Saif, et qui dit que Horcous appartenait aux Taghlib et était avec Rabîᶜa ibn Bodjair. Une autre tradition, celle d'as-Shaᶜbi, que nous donne Zamakhshari, dit que le chant attribué à Horcous était celui d'une compagnie de buveurs à al-Anbâr [3]). Ailleurs [4]) Saif admet un second Moçayakh, près de Sowâ, qu'il appelle Moçayakh des Bahrâ dans la Coçwana, et il s'y fait répéter l'aventure du chantre, sans toutefois le nommer. Yacout [5]) a emprunté sa notice à Saif; l'authenticité du vers attribué à al-Caᶜcâ qu'il cite, est suspecte. Je considère cette Moçayakh des Bahrâ comme une pure invention, faite pour concilier la tradition qui place l'aventure du chantre (Horcous) à al-Moçayakh, avec celle qui la place à Sowâ, dont les habitants selon Ibn Ishâk [6]) étaient des Bahrâ, ou, selon Belâdhori [7]), des Kelbites avec lesquels demeuraient quelques familles des Bahrâ. Quoi qu'il en soit, les ordres que Khâlid avait reçus à Ain at-tamr, de voler au secours de l'armée de Syrie, ne laissent aucune place à des excursions en Irâk.

Çandaudâ n'est pas non plus à sa place dans le récit de

1) Tab. I, ٢١٢٤, 9.
2) P. ١١١, 8.
3) *Fâik* II, 527 et suiv. شَرْبٌ من اهل الانبار.
4) Tab. I, ٢١١٤.
5) IV, ٥٥٧.
6) Tab. I, ٢١٢٢, 14 et ٢١٢٤, 3; comp. Madâini ib. I, ٢١٠٩, 7.
7) P. ١١٠.

Belâdhori. Selon Saif[1]), ce lieu est voisin d'al-Anbâr vers Ain at-tamr.

La question de savoir comment Wâkidi a pu placer après Sowâ les stations d'al-Cawâthil et de Carkîsia[2]), est également épineuse. Al-Cawâthil est une station sur le chemin qui mène de Damas à Racca[3]) et à Rahba[4]), tandis que Carkîsia est la ville connue sur l'Euphrate. Car, où faut-il chercher alors le désert entre Corâkir et Sowâ? Il faudrait admettre que Khâlid, après avoir atteint Sowâ, se repliât sur l'Euphrate, ce qui est absurde. L'itinéraire que donne Abou Yousof[5]), est encore plus bizarre, puisqu'il fait passer Khâlid, après avoir traversé le désert, par Ânat sur l'Euphrate, mi-chemin entre al-Anbâr et Carkîsia, an-Nakîb (ou an-Nocaib), al-Cawâtil, Carkîsia.

Haneberg dit[6]) que Khâlid, partant d'al-Anbâr ou d'Ain at-Tamr, aurait pu facilement, en quelques journées de marche, atteindre le territoire de Palmyre, à travers un pays fertile et cultivé. Je me crois en mesure de le contredire. Il aurait fallu suivre alors l'Euphrate pour arriver ainsi sur la grande route, et il eût fait alors un grand détour, sans compter les dangers auxquels il aurait exposé sa petite troupe dans cette marche à travers le pays ennemi. Par contre, une fois arrivé à Carkîsia, le voyage sur Racca à Emèse[7]) lui eût présenté de grands avantages.

---

1) Dans un passage que j'ai donné d'après Ibn Hobaish dans l'appendice de mon Mém. sur le *Fotouh* p. LVIII. V. aussi le *Fotouh* p. ٥٩ où le nom est corrompu en صندوا.   2) Belâdh. ١١١.

3) Selon Bekri ms. de Leide, dans un passage qui manque dans l'édition de Wüstenfeld: هو منزل فى طريق الرقة.

4) *Marâcid* sous الكواثل.   5) *Kit. al-kharâdj*, p. ٨٩.

6) P. 19.   7) Ibn Khordâdbeh ٩٨.

Haneberg pense que les stations d'Arak-Tadmor etc. n'étaient pas non plus à leur place dans l'itinéraire de Khâlid, qu'il fait entrer dans le Haurân oriental par le côté du désert. A coup sûr, Khâlid aurait pu, en quittant Sowâ, se diriger vers le Sud-Ouest pour aller directement à Bosra [1]). Mais les rapports les plus authentiques lui font prendre la direction du Nord-Ouest, ce qui le conduisit à Arak. Ibn Ishâk ne nomme pas Arak et Tadmor, mais bien Merdj Râhit. La conjecture de Haneberg manque de fondement historique et nous obligerait d'admettre que Khâlid, après avoir atteint Bosra, ne se serait pas hâté de rejoindre les généraux qui l'attendaient, mais aurait entrepris une expédition du côté de Palmyre, ce qui est absurde.

Maintenant que nous sommes sûrs que la seconde moitié de la route que suivait Khâlid, passa par Arak-Tadmor-al-Caryatain-(Howwârîn)-Merdj Râhit, et que son point de départ fut Ain at-Tamr, nous ne pouvons nous refuser à reconnaître quelque vraisemblance à la conjecture d'après laquelle le but de Khâlid était de traverser le désert pour arriver sur la grande route qui, du nord de la Mésopotamie, conduisait à Damas [2]). La direction qu'il suivait ainsi tirait

---

1) Comp. Ibn Khord. ٩v, 11 et suiv.

2) Comp. Wetzstein, *Reisebericht*, p. 105 n. 1. Mon manuscrit se trouvait déjà à l'imprimerie lorsque je reçus la quatrième livraison du tome XXII de la Zeitschr. d. D. Pal. Ver., où M. Hartmann (p. 173) a discuté le voyage de Khâlid et a tâché de fixer la position de Ain at-tamr. M. H. pense qu'il y avait deux chemins qui conduisaient d'Ain at-tamr à Sowâ, l'un peu dangereux décrit par Ibn Khordâdbeh, l'autre (plus court?) suivi par Khâlid. Mais il se peut que l'itinéraire d'Ibn Khord. ait une lacune et que les trois stations qu'il place entre Ain at-tamr et Sowâ se trouvassent réellement sur le trajet de Corâkir à Sowâ. Je ne vois pas de raison de douter du passage de Khâlid

sur le Nord-Ouest. Il semble qu'en quittant Ain at-tamr, il se soit porté directement sur Corâkir, de là, en traversant le désert, sur Sowâ, et puis sur Arak. Quoi qu'il en soit, la marche de Corâkir à Sowâ semble avoir été un exploit périlleux, que la postérité a justement admiré, et dont le succès n'était dû qu'aux sages prévisions dont on l'avait entouré et à la prudente conduite de Râfi^c ibn Omair le Tayite. C'est de lui que le poète chante en ces termes:

»O, l'excellent homme que Râfi^c! Comme il nous a bien conduits à travers le désert, depuis Corâkir jusqu'à Sowâ,
Aux eaux, tandis que l'homme sans courage qui désire les atteindre, se détourne (à la vue du terrible désert); aucun fils d'homme avant toi n'a eu le courage de [dépasser Corâkir [1])".

Corâkir, située au Nord-Ouest de Ain at-tamr, ne doit pas être confondue avec la Corâkir des cartes qui, d'après Mocaddasi [2]), se trouve sur la route du désert de Coufa à Ammân, à deux journées de la dernière, là où cette route se croise avec celle qui du Djôf (Doumat al-djandal) conduit à Damas. Wallin [3]) a identifié à tort cette der-

---

par Tadmor, à moins que nous ne rejetions aussi ce qu'Ibn Ishâk dit sur sa rencontre avec les Ghassân à Merdj Râhit. Pourquoi Khâlid, en quittant Sowâ, ne se soit pas rendu directement à Bosra, c'est ce que nous ignorons. Il se peut fort bien qu'il n'ait pas été bien renseigné sur la position des armées musulmanes.

1) Belâdh. ١١١, Tab. I, ٢١٢٣, 1 et suiv. On trouve ces vers aussi chez Wüstenfeld *Register* p. 380. D'après le texte de celui-ci et d'autres, la deuxième ligne serait: „par un désert où l'homme sans courage qui le traverse pleure (d'angoisse). Avant vous aucun fils d'homme n'a osé le traverser". Au lieu de أَنْسَ dans mon édition de Belâdh., on lira أُنْسِ.

2) P. ٢٥١, 12, Il écrit قراكر.

3) J. Geogr. Soc. XXIV, 150 au bas de la page.

nière avec la Corâkir de Yacout[1]), qui est celle de la route de Khâlid. Yacout dit que les habitants étaient des Taghlib, tandis que les historiens disent que c'étaient des Kelbites.

Arrivé de Sowâ sur la grande route à Arak, Khâlid, après un léger retard à Tadmor, gagna bientôt al-Caryatain, situé à 24 lieues de là vers l'Ouest, au pied du mont Sanîr, et qui de nos jours est une place assez florissante[2]); de là il se rendit à Howwârîn, chef-lieu de cette partie de l'Antilibanon, où il rencontra pour la première fois quelque opposition sérieuse de la part des troupes qu'on avait appelées de Bosra et de Balbek. C'est-ce que nous apprend Belâdhori[3]), mais la mention de Bosra, qui se trouve aussi dans le *Fotouh*[4]), semble reposer sur une erreur. Howwârîn n'est qu'à trois heures de distance d'al-Caryatain[5]). Abou Hodhaifa, l'auteur d'une histoire romantique de la conquête de la Syrie[6]), dit que Howwârîn et al-Caryatain sont deux noms pour un seul lieu[7]). On raconte qu'à cette occasion, lorsque Khâlid traversa le fameux défilé de Boghâz sur la route de Damas à Émèse, il s'arrêta pendant quelques instants sur la hauteur qui domine le défilé, agitant de sa main le drapeau du prophète, symbole et présage de la domination de l'Islam qui allait

---

1) II, ٩٣٩, 4. Le même lieu est mentionné par lui IV, ٩٢٧, 3.

2) Yacout sous سنير et القريتين ; Kremer, *Mittelsyrien* p. 196, v. Oppenheim I, 269 et suiv.

3) P. ١١٢.

4) P. ٩٨.

5) Socin-Baedeker² p. 439.

6) Mon Mém. sur le *Fotouh* p. 10 et suiv., 33 et suiv.

7) Yacout II, ٣٥٥, 10 et suiv., III, ٧٠., 16, IV, ٧٨ ، 1; v. ma note Belâdh. ١١٢*a*. Comp. Hartmann in *Zeitschr. D. Pal. V.* XXII, 140, 175.

avec tant de rapidité s'étendre sur ces contrées. Pendant plusieurs siècles encore cette colline portait le nom de Thanîyat al-Ocâb »pente du drapeau." Puis il s'avança, laissant Damas à sa droite, et au jour de Pâques il surprit les habitants ghassânites à Merdj Râhit, fameux champ de bataille au Sud-Est de la ville.

Nous avons maintenant à répondre une autre question qui se pose à nous. A l'exception de Saif, tous les historiens nomment ici Merdj Râhit et, en effet, ce lieu est situé sur le chemin d'un corps d'armée venant de Thanîyat al-Ocâb et marchant vers le sud [1]. Le texte de Belâdhori [2] pourrait faire croire qu'il faut placer Merdj Râhit entre Howwârin et la Thanîya, mais ce serait une erreur [3]. Mais Saif, quoique mentionnant Merdj Râhit [4], a ici Merdj aç-çoffar, et dans le vers d'al-Caᶜcâ donné dans l'Appendice, nous trouvons aç-Çoffarîn. Contrairement à M. Wetzstein [5], je crois que v. Kremer, en identifiant ce Merdj aç-çoffar avec Merdj Râhit, n'a pas été loin de la vérité. La plaine du Ghouta oriental, nommé al-Merdj [6], porte divers noms d'après les différentes localités. Merdj Râhit est situé (voyez Wetzstein) entre Merdj ᶜAdrâ [7] et Hidjâna, et c'est probablement dans ces environs qu'il faut chercher l'emplacement du couvent Dair Çoffarîn [8], qui, dans ce cas, doit être distingué du Dair al-açâfîr

---

1) Comp. Yacout II, ٧٤٣, 19.

2) P. ١١٢.

3) Comp. Yacout III, ٦٩١, 1 et suiv.

4) Tab. I, ٢١١٤, 10.

5) *Reisebericht* 119 n. 2.

6) v. Nöldeke Z.D.M.G. XXIX, 425 n. 1.

7) Yacout II, ٧٤٣, 18 et suiv.

8) Nöldeke l. c. 425.

actuel qui est plus proche de Damas. La supposition d'un Merdj Çoffarîn qui serait situé à côté de Merdj Râhit n'est point du tout hasardée. Car l'épithète »des petits oiseaux" est assez fréquente en Syrie. De l'autre côté de la Thanîya par exemple on trouve un Khân al-açâfîr.

De Merdj Râhit Khâlid envoya une division pour pousser une pointe dans la Ghouta [1]), ce qui est d'accord avec ce que rapporte Saif [2]), suivant lequel, après avoir vaincu les Ghassânites, il resta quelques jours à Merdj aç-çoffar. Il est impossible de substituer à Merdj Râhit le Merdj aç-çoffar connu qui se trouve dans le Djaulân à une petite journée au Sud de Damas. Si donc le Merdj aç-çoffar de Saif et le Çoffarîn d'al-Caᶜcâ répondent au Merdj Râhit des autres historiens, notre thèse semble avoir acquis un certain degré de vraisemblance.

Selon quelques auteurs [3]), Khâlid aurait eu dès lors des intelligences avec le préfêt (évêque) de Damas.

Ensuite Khâlid marcha sur Canât en Haurân et puis sur Bosra, où il trouva Yazîd, Shorahbîl et Abou Obaida.

Cela fait supposer qu'il prit la route orientale. Quelques-uns disent [4]) que ce fut à Djâbia qu'il se réunit avec Abou Obaida. Dans ce cas il aurait pris la route du Djaulân et aurait passé par Merdj aç-çoffar. Mais l'autre tradition a plus d'autorité. La ville de Bosra se rendit après une légère résistance et les Musulmans qui n'avaient garde de prolonger leur séjour en Haurân s'empressèrent d'accepter cette

---

1) Belâdh. ١١٢, Tab. I, ٢١٠٩, 11 et suiv. 2) Tab. I, ٢١١٤, 15.
3) Belâdh. ١١٢, 11 et suiv.
4) Belâdh. ١١٢, 13 et suiv.

soumission, sans avoir reçu d'autres garanties pour l'observation du traité que la promesse verbale du seigneur de la ville [1]).

III. La bataille d'Adjnâdîn.

Après la prise de Bosra, Khâlid, suivi des divisions de Yazîd, de Shorahbîl et d'Abou Obaida, se porta vers la Palestine méridionale pour se joindre à Amr, qui, à la nouvelle de l'arrivée de Khâlid et de la marche des troupes, quitta son camp à Ghamr al-Arabât [2]). En attendant, l'armée romaine sous Théodore s'était organisée et se trouvait prête à quitter *la pente de Djillik*, située au Nord de la Palestine [3]), pour empêcher une seconde invasion dans cette province. La rencontre avec les troupes des Musulmans réunis eut lieu le 28 de Djomâda I de l'an 13 [4]), à Adjnâdain ou Adjnâdîn, entre Ramla et Bait Djibrîn (Eleutheropolis).

Voilà ce que rapporte Ibn Ishâk, et ce que nous allons maintenant mettre en parallèle avec celui d'autres auteurs, d'abord en vue de la chronologie, qui n'est point difficile, et ensuite par rapport au lieu où se donna la bataille, et dont la détermination constitue un des problèmes les plus épineux de notre sujet.

La date d'Ibn Ishâk est la vraie, selon toute pro-

---

1) Belâdh. ١١٣ et ١٥٢; Madâini chez Tab. I, ٢١٢٧, 6 donne à ce chef le titre *adranga* qui est légèrement corrompu de *drungarius*.

2) Tab. I, ٢١٢٥, 6. Voyez ci-dessus p. 35 et suiv.

3) Tab. I, ٢٠٨٦ l. dern., ٢١٠٧, 11, ٢١٢٥, 7.

4) Tab. I, ٢١٢٦, 13.

babilité. Belâdhori, il est vrai, rapporte à côté d'elle [1]) encore deux autres traditions: d'après la première la bataille se donna lundi le 18 de Djomâda I, suivant l'autre ce fut le 2 de Djomâda II. Mais tandis que la première est notoirement fausse, le 18 étant un mercredi et non un lundi, la seconde n'a pour elle que le pseudo-Wâkidi et en partie Saif. Madâini [2]) au contraire et le *Fotouh* [3]) donnent la même date qu' Ibn Ishâk, en ajoutant que la bataille eut lieu un samedi. Or, le 28 de Djomâda I était en effet un samedi. Saif, qui confond cette bataille avec celle du Yarmouk, rapporte que ce fut en Djomâda II que fut livrée la bataille [4]). Ce qui confirme la date d'Ibn Ishâk, c'est que la bataille a été antérieure de plusieurs jours (24 d'après le *Fotouh*) au 22 Djomâda II, date de la mort d'Abou Bekr, qui a encore eu connaissance de la victoire. Quant au 2 de Djomâda II, il est possible que ce soit la date de la missive envoyée à Abou Bekr [5]).

Voici maintenant les rapports que nous possédons sur le lieu de la bataille. Yacout cite un passage du livre d'Abou Hodhaifa Ishâk ibn Bishr [6]), d'après lequel Adjnâdain (telle est, selon Yacout, la prononciation de la plupart des traditionnistes, mais quelques hommes de savoir disent qu'il faut prononcer Adjnâdîn) est un endroit du district

1) P. ١١٤. A la lettre, Belâdh. a le 28 de Djomâda II, mais ce doit être une faute de rédaction.

2) Tab. I, ٢١٢٧, 9; v. aussi Yacoubi II, ١٥١. 3) P. ٨١, ٣٤٩.

4) Tab. I, ٢٠٩١, 14 et ٢١٧٩, 15 (Kosegarten II, 194 a mal traduit „primi"). A la p. ٢١٢٥, 7 il semble placer la bataille encore plus tard. Comp. Kremer, *Mittelsyrien*, 10 et suiv.

5) Haneberg p. 33.

6) V. plus haut p. 47. Ce passage manque dans le *Fotouh* publié par Lees.

de Ramla, du département de Bait Djibrîn (Eleutheropolis). Bekri dit [1]: »Adjnâdain, orthographié comme le duel d'Adjnâd, est un endroit en Syrie dans la province du Jourdain; d'autres disent qu'il est situé en Palestine entre Ramla et Djibroun [2])". Chez Nawawi on trouve [3]: »Adjnâdain, comme écrivent la plupart des autorités d'après Abou Bekr Mohammed ibn Mousa ibn Othmân ibn Hâzim al-Hâzimi dans son *Kitâb al-moutalif wa 'l-mokhtalif* (d'autres disent Adjnâdîn), est un lieu célèbre en Syrie du côté de Damas; il s'y est donné une fameuse bataille entre les Musulmans et les Romains". Mais ailleurs [4]) il dit: »Adjnâdîn ou Adjnâdain, endroit de la province de Palestine entre Ramla et Djibrîn ou Djibroun". Nowairi [5]) place Adjnâdîn entre Bait Djibrîl et al-Yarmouk; Dhahabi [6]) entre Ramla et Djerash.

Nous avons donc, en somme, à choisir entre trois thèses que nous allons successivement examiner. La première place Adjnâdîn sur la rive orientale du Jourdain et a trouvé un ardent défenseur dans Haneberg [7]), qui avec une grande sagacité a tâché de démontrer que le Haurân oriental a été le théâtre de ce combat. Malheureusement il s'est appuyé presque exclusivement [8]) sur les indications peu solides du *Fotouh as-Shâm* publié par Lees et de celles du pseudo-

---

1) P. ٧٢.

2) C'est-à-dire Djibrîn. Le ms. de Leide a حبرون Hébron, leçon préférable.

3) Ms. de Leide 357, p. 310.

4) Ed. de Wüstenfeld ٤٣٠. Au lieu de جبرون l. حبرون (Hébron).

5) Ms. de Leide 2 *h* f. 28 r.

6) Chez Weil I, 41 note.

7) *Erörterungen* 23—33.

8) En faveur de son opinion semble militer la manière dont Madâini groupe les faits; v. Tab. I, ٢١٢٧.

Wâkidi. Si l'auteur de ce *Fotouh* n'avait pas négligé de copier du livre d'Abou Hodhaifa, qui est sa source principale, la détermination de l'endroit où était situé Adjnâdîn, et qui est d'accord avec celle d'Ibn Ishâk, toute l'argumentation fondée sur l'exposition confuse de ce livre serait nécessairement détruite. Mais, abstraction faite de cette circonstance et des rapports plus authentiques que l'on peut opposer à l'exposé du *Fotouh*, si nous cherchons le champ de cette bataille dans le Haurân oriental, le plan de guerre des Musulmans n'est plus clair et les mesures de défense du côté des Romains sont entièrement incompréhensibles. Les frontières orientales de la Syrie se trouvaient toujours exposées aux invasions du côté du désert; la population se composait pour la plus grande partie d'Arabes, et ce n'est qu'au moyen d'eux qu'on pouvait défendre le Haurân et la Belca. Pourrait-on supposer que les Romains eussent envoyé vers ces contrées leurs troupes destinées à faire passer aux Musulmans, une fois pour toutes, l'envie d'envahir la Palestine? Serait-ce en Haurân ou dans la Belca, où probablement la population faisait cause commune avec l'ennemi, qui s'y trouvait tout près du désert, son refuge ordinaire [1])? Non, certes, les Romains étaient convaincus que le but des Arabes ne se bornait point à une razzia, qu'il s'agissait de la domination; les barbares convoitaient la belle et riche province, et tout ce qui, pour le moment, pourrait tomber entre leurs mains sur les bords du désert, on le ressaisirait aisément, quand une fois le centre du pays serait en sûreté.

---

1) Comp. Haneberg p. 13.

En second lieu, on assigne à Adjnâdîn une place dans la province du Jourdain, et c'est là une supposition en faveur de laquelle on peut apporter quelques arguments. La circonstance qu'on ne trouve point le nom d'Adjnâdain (Adjnâdîn) sur les cartes de la Palestine, et que la forme du mot se trouve être le pluriel de *djond* (armée) avec la terminaison du duel, a amené Haneberg [1]) à soupçonner un moment qu'Adjnâdain ne serait que la traduction arabe de *Legio*, l'ancienne Megiddo. Les géographes arabes [2]) désignent ce lieu sous le nom d'al-Leddjoun (Legionum), et on n'ignore pas de quelle importance cette place, à l'entrée de la plaine d'Esdrélon, a toujours été dans l'histoire militaire de la Palestine. Cette thèse est confirmée par un récit de Belâdhori [3]), qui dit qu'Amr, après la victoire de Dâthina, assiégea Césarée en Djomáda I et que c'était de là qu'il partit pour se joindre aux autres Musulmans, avant la bataille d'Adjnâdîn. On pourrait ajouter que Théophane, confondant Amr et Omar, dit qu'Omar s'avança jusqu'à Gabetha, si nous entendons par là *Gabatha* qui, d'après Jérôme [4]), est située sur les confins de la grande plaine d'Esdrélon. Cependant chez Eusèbe ce lieu s'appele Γαβὲ, tandis qu'il désigne Γαβαθὰ comme un lieu dans le Daroma oriental, district au Sud-Est d'Eleuthéropolis. Quant à la tradition signalée par Belâdhori, elle est en contradiction flagrante avec toutes les autres; pour la sauver, il faudrait

---

1) P. 24.

2) Ibn Khordâdbeh et Istakhri par exemple. Il est donc inexact ce qu'affirme Robinson, *Palaestina*, III, 413 que ce nom se présente le premier chez Aboulféda.

3) P. ١٣٠.

4) Ed. Larsow, p. 131; sur la carte de Robinson au midi de Nazareth.

placer Ghamr al-Arabât, où se trouvait campé Amr jusqu'à l'arrivée de Khâlid, dans la proximité immédiate de Césarée. Or, nous avons vu ci-dessus que ce lieu de campement était situé dans le Ghaur de Palestine. Mais ce qui plaide le plus fortement contre cette thèse, c'est que dans ce cas le plan de conquête des Musulmans serait tout à fait inexplicable. La conséquence de la victoire n'est pas la chûte de Césarée, mais le siége et la prise de Gaza.

Nous voici arrivés à la troisième localisation qui s'accorde avec celle d'Ibn Ishâk. Un des premiers moyens dont nous disposons pour vérifier son indication sera naturellement la connaissance du point de départ d'Amr et de celui des troupes romaines. Ibn Ishâk les détermine à la vérité, mais avec assez peu d'exactitude, et l'on pourrait donc supposer que ces indications ne sont que des conjectures de son crû. C'est surtout celle d'après laquelle le lieu de campement des Romains au Nord de la province de Palestine, donç à la hauteur de Baisân (Bethséan) et de Césarée, aurait eu le nom de Djillik qui nous semble suspecte. Nous connaissons, outre le Djillik des poètes antéislamites, qui était un lieu de plaisance près de Damas [1]), un château du même nom dans le Haurân [2]). Il ne peut être question ici ni de l'un ni de l'autre [3]), et nous serons obligés d'admettre qu'il y ait eu un troisième lieu de ce nom que toutefois nous cherchons en vain dans les livres et sur les cartes. Théophane nous tirera d'embarras. Bien que cet auteur ait confondu l'envoi des troupes à l'occasion de la première invasion des

---

1) Wetzstein, *Reisebericht*, 131.
2) Ib. p. 118.
3) Comp. Wellhausen, p. 56 n. 2.

Musulmans et qui furent mis en déroute à al-Araba et à Dâthina, et l'expédition partie de Césarée et conduite par Sergius en personne, qui aboutit à la défaite d'Adjnâdîn, nous n'avons aucune raison de douter de la justesse de son affirmation que Césarée fut le point de départ d'une partie des troupes romaines. Abou 'l-Faradj [1]) dit aussi que Sergius marcha à la tête de 5000 hommes contre les Arabes. En effet, nous devons poser en fait que la réunion des troupes envoyées par Héraclius sous le commandement de Théodore avec la garnison de Césarée a eu lieu dans la plaine d'Esdrélon. Cela m'amène à conjecturer que Djillik est une corruption ancienne de Djînin ou Djinîn, le Djennîn actuel, situé aux confins des montagnes de Samarie et de la plaine d'Esdrélon [2]), précisément là où nous croyions devoir placer cette *pente de Djillik*. Que le nom peu connu de Djinîn ait été corrompu en Djillik — et cette corruption est paléographiquement très naturelle — n'est nullement étrange. Nous avons eu une corruption semblable dans le cas d'Abil en Obna [3]).

Eutychius [4]) rapporte qu'Amr, après son départ de Médine, étant au pays de Gaza et voyant que ses forces étaient insuffisantes pour s'emparer de la ville, écrivit à Abou Bekr pour lui demander des secours. Celui-ci manda Khâlid de l'Irâk et dès que ce général se fut joint à Amr, ils entreprirent le siége de Gaza. Après quelques négociations inutiles, à l'occasion desquelles Amr se trouva un jour dans un grand danger et ne fut sauvé que par la

3) Ed. Beyr. p. ١٧٠.
2) Socin-Baedeker² p. 237.
3) Ci-dessus p. 18.
4) *Annales* II, 258 et 261.

présence d'esprit de son affranchi Wardân[1]), un combat eut lieu. Les Romains essuyèrent une défaite complète et les débris de leur armée se réfugièrent à Jérusalem et à Césarée. Saᶜîd ibn Abdalazîz at-Tanoukhi[2]) raconte également que les Musulmans, après l'arrivée de Khâlid, conquirent le Haurân et la Bathanée et qu'ils marchèrent ensuite contre la Palestine et le Jourdain. Si donc Gaza et la Palestine étaient le but des Musulmans, on s'attend aussi à ce que la bataille a été livrée en Palestine, et c'est ce qui nous est confirmé encore de deux côtés différents. D'abord par un poème de Ziyâd ibn Hanthala[3]):

»Nous avons laissé Artaboun, tout épuisé, faisant voler son cheval vers al-Mesdjid al-Akça,

Dans la soirée d'Adjnâdîn, lorsqu'ils tombèrent les uns après les autres, et que les vautours planaient déjà sur leurs têtes dans la campagne;

Dans un tourbillon de poussière, nous lui avons lancé un coup qui faisait un grand bruit et retentissait au loin.

C'est ainsi que nous avons, pour l'avenir, sevré (de la possession) de la Syrie les Romains lointains, de sorte que la plus proche de leurs frontières est encore bien éloignée.

Les troupes romaines se jetèrent sur ses traces et s'enfuirent comme si la frayeur leur eût donné des ailes.

Nombre de morts restèrent sur le champ de bataille et tout haletants les fuyards revinrent près de leur chef".

---

1) Comp. al-Makîn p. 19 et 20, Saif chez Tab. I, ٢٣٩٩, 12 et suiv. Eutychius raconte presque la même histoire à l'occasion du siége d'Alexandric (II, 312 et suiv.).

2) Belâdh. ١٢٩.

3) Chez Yacout sous اجنادين, comp. Saif chez Tab. I, ٢٤٠٠, 9 et suiv. J'ai donné le texte dans l'Appendice.

Al-Mesdjid al-Akça (la mosquée éloignée) est Jérusalem; si donc, ce qui s'accorde avec le rapport d'Eutychius, les Romains se sont enfuis vers cette ville, ce sera bien en Palestine qu'il faudra chercher le champ de bataille. Le second argument n'est guère moins important. Au lieu de la bataille d'Adjnâdîn, Saif [1]) nous donne comme la première grande bataille en Syrie celle du Yarmouk-Yâcouça, s'appuyant en cela sur d'anciennes traditions dont nous trouvons encore les vestiges chez Belâdhori [2]) et Madâini [3]), quoique ces derniers placent ici la bataille d'Adjnâdîn, et celle du Yarmouk deux ans après. C'est qu'ils parlent d'une affaire à Yâcouça peu après la bataille d'Adjnâdîn. La bataille du Yarmouk fut livrée à l'endroit où le ruisseau de Yâcouça, qui est sec en été, se jette dans la rivière du Yarmouk. C'est à cause de cela qu'on a donné à cette bataille tantôt le nom de la rivière et tantôt celui du ruisseau. Les deux chroniqueurs, dépendants probablement l'un de l'autre, trouvaient ici dans quelques-unes de leurs traditions la bataille du Yarmouk-Yâkouça, et dans le double but de sauver leur chronologie et de rester quelque peu fidèles à ces traditions, ils se sont permis, par une critique assez singulière, de faire deux batailles d'une seule et de donner à chacune d'elles l'un des noms combinés. Outre qu'il est déjà très invraisemblable qu'on se soit battu deux fois au même emplacement, l'impossibilité géographique d'une bataille sur la Yâcouça entre celle d'Adjnâdîn et celle de Fahl saute aux yeux; tandis qu'il n'y a aucune raison qui

1) Chez Tab. I, ٢٠٨٩—٢١٠٧.

2) P. ١١٤, 3 a f. et suiv.

3) Chez Tab. I, ٢١٢٧، 11 et ٢١٤٥, 12.

justifie la supposition de deux rivières ou ruisseaux du même nom.

On voit donc que la tradition qui place ici la bataille du Yarmouk est bien ancienne et qu'on ne saurait la considérer comme une pure invention de la part de Saif. Mais comment en expliquer la naissance? Voici ma conjecture. Ibn Ishâk place Adjnâdîn entre Ramla et Bait Djibrîn, Bekri entre Ramla et Hébron. Or, c'est ici qu'on trouve l'ancienne Yarmouth [1]) qui du temps d'Eusèbe et de Jérôme [2]) portait déjà le nom de *Yermoucha*, et où Robinson [3]), comme si de rien n'était, localise la bataille du Yarmouk.

J'ai été autrefois d'avis qu'on pourrait considérer Adjnâdain comme nom appellatif, faisant du pluriel de *djond* un génitif du duel, régi par *wak^ca* ou *yaum* (bataille, journée), analogiquement avec le pluriel du pluriel [4]), avec le hébreu *khomotaim* (mur-double) et avec des formations analogues en arabe [5]). *Yaum adjnâdain* signifierait alors la bataille donnée par les deux armées réunies de Syrie et d'Irâk. Mais c'était une erreur, *adjnâdain* ne pouvant se passer d'article dans cette acception. D'ailleurs, Adjnâdîn (ou Adjnâdain) figure non seulement comme nom propre dans le poème de Ziyâd ibn Hanthala et dans un couple de vers de Cothayir rapportés par Yacout et Bekri [6]), mais aussi chez Masoudi [7]), où nous lisons que Nâtil ibn Cais

---

1) יַרְמוּת Josué X, 3, XV, 35, XXI, 29.

2) *Onomasticus* éd. de Larsow et Parthey, p. 236. Actuellement Khirbet Yarmouk, Guérin II, 371 et suiv., *Revue des études juives* XXXIV, 52.

3) III, 117 (comp. II, 599).

4) P. c. أجبادون Bekri ٤٧.

5) Comp. Wright³ I, 191 A.

6) V. l'Appendice. Comparez aussi Ibn Cotaiba ٢٨٨ l. dern.

7) V, 225.

périt dans une bataille à Adjnâdîn en Palestine au temps d'Abdalmelik.

Si nous admettons qu'Adjnâdîn est situé près de Yarmouk (Yarmouth), la lumière jaillit aussitôt dans les ténèbres; nous comprenons comment la bataille d'Adjnâdîn a pu et a presque dû se confondre avec celle du Yarmouk (Hiéromax). Il nous est clair alors comment un auteur a pu dire de tel héros qu'il périt dans la bataille du Yarmouk, tandis que l'autre le fait tomber à Adjnâdîn. Belâdhori nous donne les noms de quelques-uns des principaux personnages qui trouvèrent la mort à Adjnâdîn, ajoutant à propos de cinq d'entre eux que d'autres auteurs disent qu'ils périrent dans la bataille du Yarmouk. Il ne donne pas de variante sur Abân ibn Saʿîd, quoiqu'Ibn Ishâk et Saif [1]) rapportent qu'il fut tué près du Yarmouk; il n'en donne pas non plus sur Ikrima ibn abi Djahl, qui, d'après Saif, tomba dans la bataille du Yarmouk etc. [2]). Un examen sur place devra décider si ma supposition est fondée, et éclaircir le point de savoir si Adjnâdîn est la transcription arabe de l'ancien nom [3]) ou bien une traduction.

La substitution de Yarmouk (Hiéromax) à Yarmouk (Yarmouth) a été une des principales causes d'une effrayante confusion dans la chronologie de la conquête de la Syrie. Et, ce qui est surtout à regretter, c'est que nous devions rejeter presque entièrement le récit de Saif, quelque riche qu'il soit en détails intéressants, parce que cet auteur a

---

1) Chez Ibn Hadjar I, ١٩; comp. Tab. I, ٢٣٤٩, 13.

2) Comp. Nawawi ٩٠٩, Ibn Hadjar I, ٣٧٣, ٥١٠, ٥٩٤, ٩٠١, ٩٣٨ etc.

3) P. e. Ἐγνάτιον?

mêlé des traditions de la bataille du Yarmouk (Hiéromax) avec les rapports de celle d'Adjnâdîn, et qu'il accompagne la bataille de Fahl de plusieurs circonstances qui ne conviennent qu à celle du Yarmouk; or, cette dernière faute est une conséquence naturelle de la première. Quant aux preuves péremptoires que la bataille du Yarmouk ne fut livrée qu'en l'an 15, je les citerai plus tard.

Dans un vers attribué à al-Ca^ccâ ibn Amr [1]) on lit, après la description de la prise de Bosra: »ensuite nos chameaux nous transportèrent en présence des troupes rassemblées à al-Yarmouk". Il faut bien que ce soit là le Yarmouk (Yarmouth) en Palestine.

Belâdhori [2]) évalue à plus de 100,000 le nombre des Romains qui prirent part à cette bataille, chiffre qui est manifestement exagéré. Le plus grand nombre, dit-il — selon Ibn Ishâk [3]) 70,000 — avaient été envoyés par Héraclius; les autres arrivèrent de divers côtés, parmi ces derniers en premier lieu Sergius, le gouverneur de Césarée, avec une partie de la garnison. Théodore, frère de l'empereur avait le commandement en chef [4]). Parmi les autres capitaines le poème cité de Ziyâd ibn Hanthala et quelques chroniques [5]) mentionnent encore le nom d'Artaboun. Il est appelé commandant romain de Palestine et émigra plus tard, selon Saif [6]), en Égypte. Weil [7]) suivant Hama-

---

1) V. dans l'Appendice. Comp. sur ces vers Wellhausen p. 49.

2) P. ١١٣.

3) Tab. I, ٢١٠٧, 11.

4) Ibn Ishâk chez Tab. I, ٢١٢٥, 7, Théophane I, 517 (de Boor 337); comp. Saif chez Tab. I, ٢٠٨٩, 16, ٢١٠٠, 3.

5) Caussin III. 499 et 502, Kremer, *Mittelsyrien* p. 9 et 27. Comp. Tab. I, ٢٣٩٨, 13, 17 et ٢٣٩٩, 1 et suiv.

6) Tab. I, ٢٤٠٤, 2, ٢٤١٠, 8 et suiv.

7) I, 80 note.

ker[1]), écrit Artiun. Mais le nom provient d'une transposition de Atraboun et ce dernier est une transcription de *tribunus*[2]). Abou 'l-Mahâsin[3]) nomme al-Artaboun en Égypte, mais nous n'avons aucune garantie que c'est le même personnage qui est désigné. Puis, une tradition d'Ibn Ishâk[4]) fait mention d'un autre capitaine dont le nom défiguré dans les manuscrits en al-Cancalâr, al-Kîkilân etc.[5]), a été rétabli dans l'édition de Leide de Tabari en al-Coboclâr, c'est-à-dire *Cubicularius*[6]). Saif[7]), qui confond cette bataille avec celle du Yarmouk (Hiéromax), nomme ce général al-Ficâr, *vicarius*[8]), Madâini lui donne le même titre mais traduit en arabe[9]). Celui-ci voyant tout perdu, résolut de ne pas survivre à la honte, se couvrit la tête de sa robe, à l'exemple des classiques, et attendit ainsi la mort avec résignation. Les Musulmans trouvèrent ce geste fort curieux et presque tous les auteurs qui parlent de cette bataille en font mention. L'auteur du *Fotouh*[10]) substitue au nom de Cubicularius un autre que Lees prononce ad-Darnagâr, Kremer[11]) Derbidschân. Il faut lire ad-dorongâr, c'est-à-dire *drungarius*, chef de mille soldats[12]).

---

1) *Incerti auctoris liber de expugnatione Memphidis et Alexandriae*, p. 81 l. 9 et suiv.

2) V. Sachau p. 11 ad Djawâlîki p. ١٩.

3) I, ٢٥ et suiv.

4) Tab. I, ٢١٢٥, 13, ٢١٢٦, 6 et suiv.

5) Comp. Weil I, 41 note, Kremer p. 8.

6) Κουβουκλάριος; voyez Fabroti Glossar. ad Cedrenum II, 912.

7) Tab. I, ٢٠٨٧, 3, ٢٠٩٩, 16.

8) Βικάριος p. e. Théophane I, 515. Kosegarten prononça fautivement al-Kaikâr.

9) Tab. I, ٢١٢٧, 10 وقُتل خليفة هرقل.

10) P. ٢٠٣, 3.

11) *Mittelsyrien* p. 14.

12) V. Constant. Porphyr. *De Caerimon.* Ind., Théophane Ind. et Fabroti Gloss. ad Cedrenum II, 201 et suiv.

Je ne saurais dire lequel de ces titres appartient à Sergius, qui, suivant Théophane, Nicéphore [1]) et Abou 'l-Faradj, périt dans cette bataille. Théodore, après sa défaite, s'enfuit à Emèse, où se trouvait alors l'empereur, son frère, qui à la nouvelle de la catastrophe se rendit à Antioche [2]). Nicéphore rapporte [3]) que Théodore tomba en disgrâce et qu'Héraclius le renvoya à Constantinople. Il y a tout lieu de croire qu'il faut en chercher la cause dans l'issue fatale de cette expédition. Il ne reparaissait plus sur le théâtre de la guerre.

Il est difficile de savoir au juste lequel des deux généraux, d'Amr ou de Khâlid, a eu le commandement en chef dans cette bataille. Nous allons revenir bientôt là-dessus.

La reddition de Gaza fut la suite immédiate de cette victoire et bientôt d'autres villes la suivirent [4]). Abou Bekr vivait encore pour se réjouir de la victoire éclatante qui couronna sa mesure énergique de l'envoi de Khâlid et des troupes auxiliaires, mais avant qu'il pût recevoir d'autres nouvelles de la Syrie [5]), il mourut, le 22 de Djomâda II, après avoir désigné Omar, son conseiller favori, comme son successeur [6]).

---

1) Ci-dessus p. 33 et suiv.

2) Belâdhori ١١۴, Saif chez Tab. I, ٢١٠۴, 5 et suiv., Théophane I, 517 (de Boor 337) où ἐν 'Εδέσῃ au lieu de ἐν 'Εμέσῃ leçon qui se trouve dans quelques manuscrits.

3) P. 26.

4) Belâdh. ١٢٦ et ١٣٨, Eutychius II, 265.

5) Comp. Eutychius l. c.

6) La date de la mort d'Abou Bekr est assez certaine. Ayant pris un bain le lundi 7 Djomâda II, qui était un jour froid, il eut une attaque de fièvre, à laquelle il succomba quinze jours après, mardi le 22 du mois (Wâkidi suivant les meilleures

IV. Khâlid.

Belâdhori[1]) et Madâini[2]) racontent que la nouvelle de la mort d'Abou Bekr arriva en Syrie au mois de Redjeb, au beau milieu de la bataille de Yâcouça, et le dernier ajoute qu'elle fut accompagnée d'une lettre qui ôta à Khâlid le commandement de l'armée de Syrie pour le donner à Abou Obaida ibn al-Djarrâh.

Nous avons vu plus haut[3]) ce qui donna lieu au récit de cette bataille de Yâcouça; ici nous voyons pourquoi ils disent qu'elle a été livrée au mois de Redjeb. Il y avait une ancienne tradition, qui toutefois est indubitablement fausse, d'après laquelle la nouvelle de la mort du khalife arriva pendant la bataille du Yarmouk (Yarmouth). Saif[4]) rapporte le même détail quoiqu'il ne cadre guère mieux dans sa chronologie[5]). La nouvelle ne pouvait gagner la Syrie qu'en Redjeb, et voilà ce qui peut avoir déterminé la date de la bataille fictive. Du reste la bataille du Yarmouk-Yâcouça a en effet eu lieu en Redjeb, comme nous le verrons plus tard.

Le rapport de Madâini sur la démission de Khâlid, quoique confirmé par Saif, ne supporte pas mieux un

---

autorités chez Tab. I, ۲۱۲۸, 18 et suiv., comp. Yacoubi II, ۱٥٦). Madâini (Tab. ۲۱۲۷, 16) a lundi le 22 ce qui est une faute. Comp. aussi *Osd al-ghâba* III, ۲۲۳. M. Wellhausen 59 n. 5 a lundi 13 Djom. II, ce qui semble une faute cléricale. Eutychius 264 a inexactement 28 Djom. II. Quant à la date de 8 Djom. II qu'ont Masoudi *Tanbîh* ۲۸٦, 10 et suiv. et Elias Nisib., elle répond au commencement de la maladie.

1) P. ۱۱۴.
2) Tab. I, ۲۱۲۷, 12, ۲۱۴۴, 17 et suiv., ۲۱۴٥, 10 et suiv.
3) P. 58.
4) Tab. I, ۲۰۹۹, 6 et suiv., ۲۱۰۲, 7; comp. ۲۱٦٥, 3 et suiv.
5) Voir ci-dessus p. 60.

examen scrupuleux. Cette tradition s'est formée de la manière suivante. Omar n'aimait point Khâlid; il n'avait pu s'empêcher de protester contre la rigueur avec laquelle Khâlid avait exécuté les ordres sévères d'Abou Bekr contre les apostats, et Khâlid n'ignorait pas l'hostilité d'Omar. Quoi de plus naturel, c'est ainsi qu'on raisonnait, que l'ordre d'Omar, donné dès son avénement au pouvoir, de remplacer Khâlid par le pieux Abou Obaida? Cette argumentation et d'autres de la même force conduisirent à la conclusion que les choses s'étaient en effet passées ainsi. La confusion de Yarmouk (Yarmouth) avec Yarmouk (Hiéromax) y a contribué pour sa part, puisqu'on savait que la bataille du Yarmouk a été la dernière où Khâlid eût le commandement en chef.

Khâlid avait-il été revêtu du commandement, de sorte qu'on pouvait le destituer à l'occasion? Comme nous l'avons vu plus haut[1]), Amr avait eu le commandement en chef jusqu'à l'arrivée de Khâlid, et il est très vraisemblable qu'il l'avait encore à la bataille d'Adjnâdîn. Outre par les témoignages d'Eutychius et de Belâdhori[2]), cela nous est confirmé par les chroniqueurs, tels qu'Ibn al-Athîr et Ibn Khaldoun, qui, à l'exemple de Saif, placent la bataille du Yarmouk en l'an 13 et conséquemment celle d'Adjnâdîn en 15[3]), et qui nomment Amr comme généralissime dans cette dernière journée[4]). D'autre part les traditions qui donnent le commandement en chef à Khâlid dès son arrivée

---

1) P. 24 et 33.   2) P. ١٣٨, 10, ١٠٨, l. dern.

3) Nowairi (ms. 2 *g* f. 28) reprend Ibn al-Athîr à ce sujet.

4) Caussin III, 498 et suiv., Weil I, 40, Kremer p. 9.

en Syrie [1]), ne sont nullement d'accord sur la question de savoir si Abou Bekr a établi Khâlid comme Emir [2]) ou si ce sont les autres capitaines qui, lors de la bataille, lui ont confié le commandement par respect pour sa bravoure reconnue. Dans le premier cas, la dignité suprême de Khâlid aurait à peine duré deux mois. Nous lisons chez Belâdhori [3]), que Khâlid avait été le généralissime dans tous les combats, et dépossédé par Omar dès son avénement, mais cela est simplement ridicule. Car entre la bataille d'Adjnâdîn et cette date aucun fait d'importance n'a eu lieu.

D'ailleurs, de supposer que le prudent Omar se serait empressé de remplacer l'excellent capitaine, à peine revenu de ses glorieux exploits dans la bataille d'Adjnâdîn [4]), et cela par un homme pieux, humble et désintéressé à la vérité, mais sans courage personnel et sans énergie [5]), serait si absurde qu'on s'y refuserait même sans qu'il y eût des témoignages. Car on ne saurait douter que déjà du vivant d'Abou Bekr ce ne fût en réalité Omar qui tenait les rênes du gouvernement [6]). Une anecdote qu'on trouve dans une glose du manuscrit de la *Hidâya* à Leide le prouve clairement. Nous savons qu'aux premiers temps on employait une partie du produit de la dîme aumônière

---

1) Belâdh. ١٠٩, ١١٦.

2) C'est ce que disait Wâkidi, *Agh.* XV, ١٢, 12 وامّره ابو بكر على جميع الجيوش التى بعثها الى الشام لحرب الروم وفيهم ابو عبيدة بن الجرّاح ومعاذ بن جبل فرضوا بامارته.

3) P. ١١٦.

4) Belâdh. ١١٣.

5) Comp. *Fotouh* ٧٤, ps.-Wâkidi ٤٠.

6) Comp. Weil I, 37 n. 2.

à gagner des chefs puissants à l'Islam ou à racheter leur hostilité [1]). Du nombre des derniers étaient al-Abbâs ibn Mirdâs, Oyaina ibn Hiçn et Alcama ibn Olâtha. Ceux-ci se présentèrent un jour devant Abou Bekr afin d'obtenir une assignation pour leur part de cet argent. Abou Bekr la leur donna [2]). Puis ils se rendirent auprès d'Omar pour demander son seing (qui était donc nécessaire). Omar non seulement refusa de signer, mais il déchira le papier d'Abou Bekr. »Dieu a glorifié l'Islam, dit-il, et si vous ne restez pas fidèles, il y aura l'épée entre vous et nous". Ils retournèrent chez Abou Bekr et lui dirent: »Êtes-vous le khalife ou est-ce Omar, s'il lui plaît?" Et Abou Bekr approuva le procédé d'Omar. — D'ailleurs, il est très probable que l'envoi de Khâlid en Syrie était l'ouvrage d'Omar lui-même [3]), et certes ce n'était pas parce qu'il lui enviait l'honneur de la conquête de l'Irâk.

Cependant ces témoignages ne nous font pas défaut. Eutychius rapporte [4]) qu'Omar, après son avénement au khalifat, ôta le commandement à Amr ibn al-Âci pour en revêtir Khâlid, et que ce ne fut qu'au siége de Damas qu'il nomma Abou Obaida à sa place. D'autres en disent autant par rapport à ce dernier fait [5]), qui semble conforme à la vérité, pourvu que nous le rapportions au second siége, après la bataille du Yarmouk. D'après le témoignage una-

---

1) On les sommait المؤلّفة قلوبهم.

2) استبدلوا الخطّ لنصيبهم فبدّل لهم الخطّ.

3) Tab. I, ٢١٢١, 3; comp. ٢١٢٠, 16 et suiv.

4) *Annales* II, 273; comp, 258 où il dit qu'Amr était le chef.

5) Belâdh. ١١٥, ١٢١, 1 et ١٢٦.

nime ce fut Khâlid qui signa le traité conclu en Redjeb 14 avec la ville de Damas et qui fut ratifié en Rabîᶜ II de l'an 15. Il faut donc qu'il ait eu le commandement à cette époque-là. D'après Saif aussi, il en remplit les fonctions au siége de Damas [1]). Ibn Cotaiba dit que Khâlid conquit la plus grande partie de la Syrie [2]); il lui attribue même la prise de Jérusalem [3]). Dans la tradition de Saif, c'est Khâlid qui commande dans la bataille du Yarmouk, et il semble que sur ce point la tradition était si positive que l'auteur du *Fotouh*, quoique nommant Abou Obaida comme généralissime, lui fait céder le commandement pour cette journée. Ce que Yacoubi [4]) fait dire à Omar à la nouvelle de la victoire du Yarmouk: »louange à Dieu qui a donné la victoire à Abou Obaida, car par Dieu! s'il n'eût pas réussi, on eût dit: si seulement Khâlid ibn al-Walîd avait commandé!" est de pure fantaisie. — Mais il y a plus. Le célèbre ouvrage *Gharîb al-hadîth* d'Abou Obaid al-Câsim ibn Sallâm († 224) renferme une tradition [5]) qui a tout l'air d'être authentique: »Plusieurs personnes, dit l'auteur, m'ont raconté d'al-Aᶜmash, d'Abou Wâil, d'Azra ibn Cais, qui a dit: »Khâlid ibn al-Walîd fit la *khotba* et nous adressa ces paroles: Omar m'a établi chef de la Syrie, lorsqu'elle lui causait des soucis, mais à présent que la Syrie s'est couchée paisiblement [6]) et qu'elle est devenue blé

1) Tab. I, ٢١٥١, 16 et suiv. Comp. *Osd al-ghâba* II, ١٠٣ وافتتح دمشق.

2) P. ١٣٩.

3) P. ٩١; comp. la citation de ce passage chez Nawawi ٢٩١.

4) II, ١٦٠, 3 a f.

5) Aussi dans le *Fâik* de Zamakhshari I, 108 et suiv.

6) القى بوانيها; v. dans l'Appendice.

et miel, il me renvoie et nomme un autre gouverneur. Là-dessus un homme s'écria: »Par Dieu, voici la rébellion" [1]). Khâlid répondit: »non, pas de la vie d'Ibn al-Khattâb (Omar), mais alors que les hommes se rangeront les uns de ce côté-ci, les autres de celui-là". Si donc Khâlid a été nommé par Omar, cela n'a pu avoir lieu que simultanément avec la nouvelle de la mort d'Abou Bekr, et il ne saurait être question d'une démission de Khâlid à cette époque-là. En rapprochant le récit d'Eutychius disant qu'une des premières actions du gouvernement d'Omar a été de remplacer Amr par Khâlid, nous avons en même temps l'explication pourquoi l'on a placé ici la déposition de Khâlid.

Les paroles par lesquelles, dans la tradition que nous venons de citer, celui-ci dépeint la situation de la Syrie ne conviennent nullement à l'état de choses avant la bataille du Yarmouk. Et elles ont une portée plus grande encore, lorsqu'on considère — nous le savons par Ibn Saᶜd [2]) — qu'elles ont été prononcées dans la chaire d'Emèse. Ceci a pu avoir lieu soit avant la première prise de Damas en Redjeb 14, soit après la bataille du Yarmouk, à la fin de l'an 15 ou au commencement de 16. La première supposition est inadmissible puisqu'il est certain qu'en Rabîᶜ II de l'an 15 Khâlid était encore commandant en chef. Il ne nous reste donc que la dernière date. Et je ne pense pas qu'il se trouve un savant qui veuille soutenir que ces paroles aient été prononcées longtemps après la démission.

1) Abou Yousof *Kit. al-kharâdj* ٨٧ „ayez patience, o Emir, car c'est la rébellion".
2) Wüstenfeld, *Register* p. 123.

Le récit d'Ibn Ishâk [1]) est intrinsèquement impossible à l'époque où il le place. Selon lui, Khâlid n'aurait pas seulement été déposé immédiatement après l'avénement d'Omar, mais aurait été appelé en même temps à Médine pour rendre compte de son administration. Cela est en contradiction flagrante avec tout ce que nous savons. Car aussitôt après la bataille d'Adjnâdîn, Khâlid se lance à la poursuite des ennemis et pousse jusqu'à Emèse. Puis, la supposition que Khâlid, qui, après une marche accélérée par le désert vers la Syrie, n'avait pu prendre part qu'à la prise de Bosra et à la bataille d'Adjnâdîn, aurait déjà alors amassé de grandes richesses, est tout à fait inadmissible. Du reste, ce récit ne cadre point avec les traditions du même auteur d'après lesquelles la déposition de Khâlid aurait eu lieu soit lors de la bataille de Fahl, soit pendant le siége de Damas [2]). Saif [3]) raconte à peu près les mêmes choses qu'Ibn Ishâk, mais il les place mieux.

V. Fahl et Merdj aç-çoffar.

Après la prise de Gaza, du vivant d'Abou Bekr, c'est ainsi que raconte Belâdhori [4]), Amr assiégea Sébastia (Samarie) et Néapolis (Sichem), qui se rendirent par capitulation. On imposa aux hommes la taille et au sol le kharâdj; les habitants conservèrent leur vie et leurs biens. Il n'est pas improbable que les corps d'armée commandés par Shorahbîl

1) Tab. I, ٢١٤٨, 10—٢١٥٠, 3.

2) Tab. I, ٢١٤٩.

3) Tab. I, ٢٥٢٩ et suiv.

4) P. ١٣٨.

et Yazîd aient pris part à ces conquêtes, puisque les villes de Sébastia et de Néapolis se trouvaient sur leur route vers le Nord. Amr resta en Palestine pour y continuer l'œuvre non achevée de la conquête et prit successivement Lydda, Yabna (Yamnia), Amawâs (Emmaüs), Bait Djibrîn (Eleuthéropolis), Yâfa et Rafah. Il est clair que l'ordre de cette série est inexacte. Si après la bataille d'Adjnâdîn, l'armée combinée s'est tournée vers Gaza, Bait Djibrîn était sur sa route. De Gaza l'armée devait marcher sur Yabna et Lydda vers le Nord-Est. Nous n'en savons rien de certain. Si après Adjnâdîn l'armée a marché immédiatement vers le Nord, ce qui n'est point du tout invraisemblable, la prise de Gaza doit être attribuée à Amr seul. Nous pouvons seulement dire avec certitude que la plus grande partie de la Palestine a été soumise en 13. Nous en possédons un témoignage éloquent dans la fameuse oraison du patriarche Sophronius prononcée le jour de Noël, 25 décembre 634 = 28 Shawwâl 13 [1]), lorsque la peur des Sarrasins obligea les habitants de s'enfermer dans la ville et de différer la visite solennelle à Bethlehem.

Il est impossible de décider, avec les sources qui sont à notre disposition, s'il faut placer dans ce temps une partie des conquêtes de Shorahbîl dans la province du Jourdain [2]) et de Yazîd dans la Transjordanie [3]). Ibn Ishâk dit seulement [4]): »d'Adjnâdîn les Musulmans se rendirent à Fahl dans la province du Jourdain". Il est cependant vraisem-

1) V. l'Appendice où j'ai donné de cette oraison des extraits en latin que j'ai pu contrôler maintenant par l'cxcellente édition du textc grec par M. Usener.

2) Belâdh. ١١٩.

3) Belâdh. ١٢٩.

4) Tab. I, ٢١٢٥, 15 et suiv.

blable que Shorahbîl et Yazîd, après la prise de Néapolis, ont continué ensemble la marche vers le Nord. La première résistance sérieuse qu'ils trouvèrent fut à Baisân (Bethséan, Scythopolis). Il s'était formé dans ces environs une nouvelle armée composée des débris des troupes de Théodore [1]) et probablement accrue des garnisons de la Décapolis. Selon Belâdhori [2]), Héraclius avait envoyé des troupes sous la conduite d'un patrice. Cette armée devait empêcher les Musulmans d'envahir la province du Jourdain et la Gaulanitis. En arrêtant au moyen de digues les eaux des petites rivières qui coupent le terrain peu élevé autour de Baisân, on l'avait transformé en marais, ce qui fit subir bien des pertes aux Musulmans, leurs chevaux ne pouvant marcher dans ce terrain trempé et glissant. Cependant ils eurent le dessus; les Romains se retirèrent derrière le Jourdain, poursuivis par les Musulmans, et alors fut livrée aux environs de Fahl (ou Fihl) la bataille où les Romains furent défaits et où leur général périt. Ibn Ishâk dit que la bataille eut lieu en Dhou'l-cada, six mois après l'avénement d'Omar [3]), Belâdhori précise et la place au 28 de Dhou'l-cada, cinq mois après cet événement. Saif est, avec Abou Mikhnaf [4]), le seul qui place cette bataille après la prise de Damas [5]).

J'ignore le nom du chef de l'armée romaine. Belâdhori le nomme le Patrice, Saif [6]) Sakellâr fils de Mikhrâk, c'est-à-dire le Sakellarius. Mais ceci est évidemment faux,

1) ارفضة الروم, Ibn Ishâk. 2) P. ١١٥.

3) Tab. I, ٢١٤٦, 6, ٢١٥٥, 5. 4) Belâdh. ١١٨, 6 a f.

5) Comp. Nawawi ms. 357, p. 426. Abou Ma'shar cité dans le *Fotouh* ٢٤٦ a la date: 22 Dhou 'l-cada 14, seize mois après l'avénement d'Omar.

6) Tab. I, ٢١٥٧, 10.

à moins qu'on ne place, avec Saif, cette bataille après la prise de Damas. La même observation s'applique au général qui selon lui était le second en rang et qu'il appelle Nestouros ou plutôt Nestous (Anastasius), comme nous verrons plus tard. Il se pourrait que ce chef fût l'homme que Saif[1]) appelle al-Darâkis ou al-Dorâkis et qui, d'après lui, fut envoyé contre Shorahbîl, donc du côté du Jourdain. Je n'ai pu découvrir à quel titre grec ce nom répond. Peut-être est-ce Θρᾳκησιος [2]). Dans le *Fotouh* [3]) il s'appelle Ibn al-Djo^caid.

D'après Van der Velde [4]), Fahl (ou Fihl) est l'ancienne Pella. Les ruines qu'on en trouve encore au Nord du Wâdi Yâbis sont désignées sur les différentes cartes sous les noms de Tubakat Fuhil[5]), Tabakat Fahhil[6]) ou Tubakât Fahel[7]). La place essaya un moment de se défendre, mais elle fut bientôt obligée de se rendre. Le traité garantit aux habitants la conservation de leur vie, de leurs biens et de leurs murs, à condition qu'ils payeraient la capitation et le kharâdj. Successivement les autres villes de la Décapolis furent soumises. Tibériade se rendit promptement; quelques villes firent résistance pendant plus ou moins longtemps, d'autres furent prises d'assaut. Mais il est nullement certain que toutes ces conquêtes doivent être placées dans ce temps-ci. Au contraire, tout nous porte à la conclusion que l'armée victorieuse aura continué sa marche vers le Nord, ne s'arrêtant qu'aux places fortes situées sur leur route, comme Tibériade.

---

1) Tab. I, ٢٠٨٧, 2.
2) Gelzer, *die Genesis der Byz. Themenverfassung* p. 77 et suiv.
3) P. ٩٨ comp. ٣٢٩.
4) *Memoir*, p. 339.
5) Robinson.
6) Buckingham II, 11.
7) V. d. Velde.

Selon toute probabilité, ce fut Shorahbîl qui commanda dans la bataille de Fahl [1]). Mais où était donc Khâlid, qui, comme nous l'avons vu, avait été revêtu du commandement suprême des armées syriennes? Lorsque j'écrivis la première édition de ce mémoire, je croyais, m'appuyant en cela sur les témoignages d'Ibn Ishâk [2]) et de Belâdhori, qu'après la bataille d'Adjnâdîn et la prise de Gaza, Sébastia et Néapolis, Khâlid s'était mis en marche à la tête du gros de l'armée, laissant à Amr la tâche de poursuivre la conquête de la Palestine, et plus tard à Shorahbîl d'en faire autant dans la province du Jourdain, et qu'ensuite il aurait continué sa marche victorieuse par la Gaulonitis vers Damas. Mais la découverte d'un document de la plus haute importance par Wright et Nöldeke m'a obligé de reconnaître que cela ne peut pas être exact. Nous trouvons dans ce document, qui a été publié et commenté par M. Nöldeke [3]), que déjà en janvier 635 = Dhou'l-cada 13 les habitants d'Emèse conclurent un traité avec les Musulmans. Cette donnée, dont l'authenticité paraît incontestable [4]), prouve manifestement qu'immédiatement après la bataille d'Adjnâdîn un corps d'armée poursuivant les fuyards a pénétré à Damas et au delà jusqu'à Emèse. On ne saurait considérer avec M. Wellhausen cette expédition comme ayant été entreprise contre Emèse par un détachement [5]). Car — pour ne citer que ceci — un détachement pour soumettre Emèse et ses

---

1) Belâdh. ١١٥, 3 a f., Saif chez Tab. I, ٢١٥٩, 13.

2) Tab. I, ٢١٣٨٩, 9.

3) Z.D.M.G. XXIX, 76 et suiv.

4) Elias Nisib. chez Baethgen p. 110 dit aussi qu'Emèse et Balbek ont été prises en Dhou 'l-Cada. Seulement il a l'an 14 au lieu de 13.

5) P. 58—59 „ein Handstreich auf Himç durch ein Detachement".

environs aurait couru le plus grand danger, à moins qu'il ne fût resté auprès de Damas des troupes suffisantes pour tenir en échec la garnison impériale de cette ville [1]). Il faut donc en inférer que ce corps d'armée-là a été considérable. Il est vraisemblable que Khâlid lui-même s'est mis à sa tête et que cette division se composait des troupes commandées par Abou Obaida et du corps d'élite que Khâlid avait emmené de l'Irâk. Ibn Ishâk, quoique supposant évidemment que Khâlid a pris part à la bataille de Fahl, représente toujours ce général comme devançant les autres troupes [2]). Que ce fussent les troupes d'Abou Obaida qui accompagnaient Khâlid, cela trouve un appui dans la tradition, à laquelle je reviendrai bientôt, d'après laquelle Abou Bekr avait assigné à Abou Obaida l'émirat de la province d'Emèse, et dans le fait que les auteurs arabes sont unanimes à attribuer la conquête d'Emèse à Khâlid et à Abou Obaida [3]). Il n'est pas impossible que quelques faits attribués à Khâlid lors de son passage par le pays de Damas après sa sortie du désert [4]), appartiennent réellement à l'expédition qui fut entreprise après la bataille d'Adjnâdîn, comme par exemple le détail qu'il planta sa bannière sur la Thanîyat al-Ocâb [5]). Il se pourrait que le souvenir d'un combat livré alors aux environs de Damas se soit conservé dans le *Fotouh* [6]), où nous lisons qu'il eut lieu vingt jours après la bataille d'Adjnâdîn. L'auteur a confondu ce combat avec la bataille de Merdj aç-çoffar, mais les détails qu'il ajoute, qu'après la dé-

---

1) Comp. Nöldeke l. c. p. 81. 2) Tab. I, ٢١٤٥, 17 et suiv., ٢١٤٦, 8.
3) Belâdh. ١٣٠, Tab. I, ٢٣٩١, 3 et suiv., ٢٣٩٩ l. dern.
4) Belâdh. ١١٢. 5) Ci-dessus p. 47. 6) P. ٨٤.

route des ennemis une partie des fuyards entra dans Damas, qu'une autre partie retourna à Emèse et qu'une troisième rejoignit l'empereur, n'ont pas de sens, à moins que le lieu du combat n'ait été au Nord de la capitale. Selon le fragment syrien, le traité ne concerna que les habitants de la ville d'Emèse auxquels il garantit la vie (et les biens); beaucoup de villages des environs furent saccagés, les hommes tués ou réduits en captivité. Outre la formule »tua et fit prisonniers" que les historiens de la conquête emploient souvent dans leur récit des expéditions et que M. Nöldeke [1]) cite pour confirmer ce détail fourni par le fragment, nous avons un témoignage direct de Makhoul le Syrien dans le *Kitâb al-kharâdj* d'Abou Yousof [2]), qui, après avoir raconté qu'à l'approche des armées romaines avant la bataille du Yarmouk on rendit aux villes ce qu'on avait perçu de taxes (voyez plus bas), ajoute: »mais ce qu'Abou Obaida avait pris dans les villages situés autour des villes, en argent, captifs et marchandises, ne fut point rendu, ayant été distribué parmi les Musulmans".

D'ordinaire on représente les faits ainsi qu'Abou Bekr, lors de la nomination des capitaines, désignait à chacun sa province [3]), à Amr la Palestine, à Shorahbîl le Jourdain et à Yazîd la Batanée et Damas; tandis que d'autres ajoutent encore que le district d'Emèse fut destiné à Abou Obaida [4]). Chaque général devait se rendre à sa province pour la soumettre. Si l'un d'eux avait besoin d'assistance, les autres devaient lui venir en aide, mais le commandement

1) P. 81. 2) P. ٨١. 3) Belâdh. ١٠٨ et ١١٩.

4) Tab. I, ٢٠٩٠, 2—5; Comp. ٢١٠٨, 2 et suiv.

supérieur restait au général de la province où l'action combinée des troupes aurait lieu [1]). Si en effet les choses s'étaient passées ainsi, le khalife se serait trompé entièrement dans la tactique à suivre; il se serait figuré naïvement que ses généraux n'auraient que la tâche assez facile de soumettre une population inoffensive, et qu'Héraclius ne ferait pas le moindre effort pour défendre son territoire. Si la distribution s'était faite en vue de l'avenir, le khalife aurait semblé disposer de la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Mais nous avons vu que les témoignages ne manquent pas d'après lesquels Amr a été le chef suprême jusqu'à l'arrivée de Khâlid ibn al-Walîd, ou plutôt, jusqu'à l'avénement d'Omar. Depuis, Khâlid avait, dit Belâdhori [2]), le commandement dans toutes les guerres, jusqu'à son remplacement par Abou Obaida. Nous avons vu également pourquoi nous devons rejeter ce qu'il ajoute, c'est à dire que cette nomination d'Abou Obaida eut lieu aussitôt après l'avénement d'Omar. Il ne me semble pas non plus probable que Khâlid, dès sa nomination, ait assigné à chaque général sa province. Ces nominations ont été plutôt la conséquence naturelle des événements [3]). Eutychius les place après la prise de Damas [4]). Amr qui avait dirigé les opérations dans la Palestine était tout indiqué pour continuer la soumission de cette province; de même qu'il était naturel que Shorahbîl, qui avait eu le commandement dans les premiers engagements qui avaient lieu dans la province du Jourdain, poursuivît dans celle-ci l'œuvre non achevée. Il paraît que Yazîd se soit distingué lors du

---

1) Comp. Wellhausen p. 63, 64.
2) P. ١١٩, 9.
3) Comp. Belâdh. ١٣١, 12 et suiv.
4) II, 282.

siége de Damas, comme Abou Obaida dans la conquête d'Emèse. Khâlid comme généralissime n'a pas de province.

La prise de Tibériade par Shorahbîl dès avant l'arrivée de Khâlid en Syrie [1]) est plus qu'invraisemblable; elle aurait alors eu lieu avant la prise de Bosra [2]), et tous les témoignages affirment positivement que ce fut là la première conquête. Il faudrait encore admettre avec Belâdhori que la ville de Tibériade s'était révoltée, puisqu'il est certain qu'elle a été prise du temps d'Omar.

La victoire de Fahl, suivie de la prise de Tibériade, livra aux troupes de Shorahbîl et de Yazîd la riche et fertile province du Djaulân (la Gaulonitis) avec les villes de Djâbia [3]), dite »la Djâbia des rois" [4]), qui a donné son nom à l'une des portes de Damas, et de Nawâ, la ville natale du célèbre Nawawi, la capitale du Djedour [5]), située à trois lieues de là vers l'occident [6]); elle leur ouvrit la route de Damas, éloignée de deux journées à peine de Nawâ, où ils devaient rejoindre Khâlid. Mais avant de l'atteindre les Musulmans essuyèrent un terrible échec, ou pour le moins ils payèrent très chèrement une victoire.

C'est à cette époque que je crois devoir placer la bataille de Merdj aç-çoffar (le Pré-aux-oiseaux) dont la situation à une petite journée de Damas a été exactement déterminée par M. Nöldeke [7]). C'est là que, le 1 de Moharram 14,

---

1) Belâdh. ١١٦, 12 et suiv. 2) Belâdh. ١٣٦.

3) Hiérocles, *Synecdecm.* p. 398 Γαβαί. 4) Bekri ٢٢٧.

5) Aboulféda ٢٥٣, Nöldeke Z.D.M.G. XXIX, 428 et suiv. (جيدور).

6) Nawawi ms. 357 p. 327 dit *vers le Nord.* Comp. Wetzstein *Reisebericht*, p. 119 et sa carte.

7) Z.D.M.G. XXIX, 425 n. 3. Comp. Nawawi l. c. p. 462.

Khâlid ibn Sa^cîd, qui s'était hasardé à une trop grande distance du corps de l'armée, se vit tout-à-coup surpris par un corps de 4000 hommes sous le commandement d'un *drungarius* [1]. Le combat fut furieux et meurtrier: le sang qui coulait, dit Belâdhori se servant d'une hyperbole assez fréquente [2], mit en mouvement les moulins; Khâlid ibn Sa^cîd se battit comme un lion; il venait de célébrer la veille ses noces avec Omm Hakîm, veuve d'Ikrima qui avait péri dans la bataille d'Adjnâdîn, et l'on dit que, lorsque Khâlid eut succombé, son épouse, portant encore les traces du fard des noces, se jeta dans la mêlée et armée d'un pilier de tente tua sept hommes [3]. En souvenir de cet exploit un pont qui se trouvait là, reçut le nom de Cantarat Omm Hakîm [4].

La bataille du Pré-aux-oiseaux, qui, d'après Saif, comme nous venons de voir, aurait été livrée en l'an 12, est placée par Ibn Ishâk et Madâini [5] avant l'arrivée de Khâlid ibn al-Walîd de l'Irâk et avant la bataille d'Adjnâdîn. D'après eux, c'était là que périt Khâlid ibn Sa^cîd; d'autres rapportent (probablement parce que plus tard encore on trouve Khâlid parmi les combattants) que ce ne fut pas

---

1) Ibn Ishâk et Madâini chez Tab. I, ٢١٠٧, 13 et suiv., ٢١٠٨, 13 et suiv.

2) P. ١١٨.

3) Ibn Ishâk place son exploit vaillant dans la bataille du Yarmouk, Tab. I, ٢٣٤٧, 15.

4) *Osd al-ghâba* V, ٥٧٧ القنطرة التى بالصفّر = ms. 324, chap. 32, Ibn Hishâm II, 192 où cet exploit est placé fautivement dans la bataille d'Adjnâdîn. Comp. Ibn Hadjar IV, ٨٥٧ qui dit que la bataille eut lieu chez un cours d'eau (على النهر).

5) V. note 1; comp. Tab. I, ٢١٢٦, 8—12.

lui, mais son fils qui y périt: Saif [1]) en dit autant et peut-être pour la même raison. Mais Belâdhori place cette bataille à cette époque, surtout d'après Wâkidi, ajoutant que les Musulmans étaient alors en marche contre Damas. Abou Mikhnaf la place trop tôt, à la vérité, mais cependant après celle d'Adjnâdîn et avant la prise de Damas [2]). En soi, il n'est pas impossible, quoique peu probable, qu'il y ait eu un combat sur le Pré-aux-oiseaux en l'an 13, c'est-à-dire avant l'arrivée de Khâlid, venant de l'Irâk, lorsque Yazîd, Abou Obaida et Shorahbîl parcouraient la Belca et le Haurân [3]); mais il est difficile d'admettre deux combats, l'un à cette époque, l'autre plus tard, et tous les deux livrés par le même Khâlid ibn Saʿîd. A mon avis la cause de ce déplacement est la confusion de ce Merdj aç-çoffar avec un autre lieu du même nom situé à l'Est de Damas à côté de Merdj Râhit. C'est là que Khâlid ibn al-Walîd, en venant de l'Irâk, eut une rencontre avec les Ghassanites, comme nous l'avons vu ci-dessus [4]). L'identité de nom des deux champs de bataille et des deux capitaines, voilà ce qui aura induit en erreur Ibn Ishâk et Madâini.

Or, l'exactitude de la date, 1 Moharram de l'an 14, que nous fournissent de solides autorités, n'est pas seulement confirmée par la circonstance qu'en l'admettant la bataille cadre bien avec le reste, elle trouve encore un appui dans l'anecdote d'Omm Hakîm. Après la mort d'Ikrima dans la bataille d'Adjnâdîn, la période de l'*edda* (4 mois et 10 jours)

---

1) Tab. I, ٢٠٨٥, 4; comp. Ibn Hadjar I, ٨٣٩. Ibn Cotaiba ١٥١ fait périr Khâlid dans la bataille du Yarmouk; comp. Tab. I, ٢١٠١, 11 et suiv.

2) Belâdh. ١١٨. 3) Comp. ci-dessus p. 36. 4) P. 49.

devait au moins être écoulée avant qu'elle pût convoler en secondes noces avec Khâlid ibn Saᶜîd. Voilà pourquoi Abou Mikhnaf, en disant que la rencontre de Merdj aç-çoffar eut lieu 20 jours après la bataille d'Adjnâdîn, doit se tromper [1]. Pour la même raison on ne peut accepter l'opinion de M. Wellhausen [2], d'après laquelle la rencontre à Merdj aç-çoffar, où périt Khâlid ibn Saᶜîd, aurait été antérieure à la bataille qui aurait eu lieu au même endroit en Moharram 14. Le fait que Khâlid ibn Saᶜîd est mort à cette occasion, est aussi solidement établi que n'importe quel autre fait de l'histoire de ce temps [3].

Les paroles dont se servit Khâlid, lorsque la nouvelle du danger vint l'arracher aux bras de sa fiancée, prouvent clairement que l'attaque des ennemis était inattendue. Pendant qu'il se prépare au combat, il s'écrie:

»Qui d'entre les cavaliers n'a pas envie de se battre?

Qu'il me prête sa lance, car l'ennemi est déjà sur le Pré-aux-oiseaux!"

Suivant les récits, le combat se termina par la fuite des assaillants. Il n'y a aucune raison de douter de l'exactitude de ce renseignement, car quelques jours après, les troupes musulmanes sont devant Damas. Nous pouvons donc admettre que l'arrivée du gros de l'armée, accourant pour délivrer Khâlid ibn Saᶜîd, a pu changer la face des choses.

C'est à cette époque qu'Ibn Ishâk [4] et Belâdhori [5]

---

1) Il se peut que cette date se rapporte à un combat que Khâlid ibn al-Walîd a livré aux environs de Dames; v. plus haut p. 75.

2) P. 61 n. 2.

3) Voir encore Ibn Hadjar I, ٨٣٩.

4) Tab. I, ٢١٤٩, 9 et suiv., mais l. 14 et suiv., 18 et suiv. il la place pendant le siége de Damas.

5) P. ١١٥.

placent la destitution de Khâlid ibn al-Walîd. Après tout ce qui a été dit à ce sujet, ceci ne demande plus une réfutation spéciale. Le premier ajoute qu'ensuite Khâlid se rendit à Médine, mais ce détail est tout à fait déplacé [1]) et nous renvoie à des temps postérieurs et bien plus calmes.

IV. Damas.

Quinze jours après la bataille du Pré-aux-oiseaux, donc le 16 de Moharram 14, commença le siége de Damas qui, interrompu de temps à autre par des escarmouches et des sorties, dura six mois entiers [2]). Les Arabes étaient peu expérimentés dans l'art des siéges, la ville était forte et, ce semble, bien pourvue de provisions et de défenseurs; tandis que les assaillants étaient continuellement obligés de détacher des troupes pour aller aux provisions et au fourrage et avaient de temps en temps à repousser de légères attaques du dehors. On s'explique donc aisément que la ville se défendait longtemps avec succès et que les Arabes, à ce qu'il paraît, étaient obligés de faire venir Amr de la Palestine, pour leur prêter secours; aussi, selon toute probabilité, ce fut

---

1) Voir plus haut p. 70.

2) Belâdhori ١٢٠ et suiv.; Wâkidi chez Tab. I, ٢١٥٥, 8, comp. ٢٣٤٧, 3 et suiv.; Eutychius II, 273—276; Elias Nisib. chez Baethgen, *Fragm.* p. 110; Saif chez Tab. I, ٢١٥١, l. dern. dit que le siége dura 70 jours; Abou'l-Faradj (ed. Beyr. ١٧٣) a 7 mois. Comp. encore Kremer, *Mittelsyrien*, p. 19.

M. Hartmann a jusqu'à un certain point raison en refusant de donner à Damas le titre d'ancienne métropole de la Syrie (Z. D. Pal. Ver. XXII, 153 n. 1). Mais il ne niera pas qu'elle en était une des villes les plus importantes, et je crois que nous sommes en droit de suivre les Pères de l'Église qui l'ont qualifiée de τῆς μητροπολέως Δαμασκοῦ (Comp. Mannert² p. 317 et suiv.).

la trahison qui détermina la reddition. Les détails du siége nous manquent presque totalement. Nous ignorons même qui avait le commandement dans la ville. Belâdhori parle toujours d'un évêque, dont il ne dit pas le nom; Ibn Ishâk [1]) le nomme Bâhân (Baänès); Saif l'appelle le patrice Nestâs (Anastasius); Eutychius, Mançour fils de Serdjoun, le gouverneur d'Héraclius. Les détails de la journée de la reddition sont d'autant plus riches, quoique sans unité entre eux.

Quant à la place que je crois devoir assigner à ce siége dans l'ordre des événements, je me fonde en premier lieu sur les témoignages explicites de Wâkidi et des autres autorités de Belâdhori, et sur ceux d'Ibn Ishâk et d'Ibn Asâkir [2]); puis sur Abou Mikhnaf, Saif et Abou Maʿshar [3]), qui placent la bataille de Fahl après le siége, tandis que cette bataille a chez eux pris la place de celle du Yarmouk (Hiéromax), qu'ils ont identifiée avec celle d'Adjnâdîn-Yarmouk (Yarmouth). Si, avec Eutychius, nous plaçons le siége après la bataille du Yarmouk, nous sommes obligés non seulement de refaire toute la chronologie de Wâkidi, qui presque partout paraît être la seule bonne, et encore sans avoir aucune donnée pour une meilleure; mais aussi de rejeter ce qu'on raconte sur la retraite des Musulmans de Damas jusqu'au Yarmouk, à l'approche des corps réunis de Baänès et de Théodore le Sakellarius [4]), et qui cependant a un air d'authenticité irrécusable. D'ailleurs, le fragment syrien

---

1) Tab. I, ٢١٤٩, 9, 17.

2) Kremer, *Mittelsyrien*, p. 7 et 22.

3) *Fotouh* ٢٤٩ qui indique pour la bataille de Fahl la date de Samedi 22 Dhou'l-cada 14.

4) Belâdh. ١٢٣, ١٣٧.

publié par M. Nöldeke confirme la chronologie de Wâkidi. Selon lui, le commencement du siége se place entre les mois de janvier et de mai 635, et la fuite de la garnison impériale qui précéda la reddition de la ville, eut lieu le 10 août ou bien le 10 septembre. Enfin, la *Chronographie* de Théophane [1]) nous conduit aux mêmes résultats.

Il est à regretter que le passage dont je parle ici soit tellement corrompu, je ne dis pas dans les manuscrits de la Chronographie, mais probablement bien par la faute de l'auteur. Le changement d'Emèse en Edesse est dû peut-être aux copistes, puisque certains manuscrits portent encore la vraie leçon d'Ἔμεσα [2]). Il est certain cependant qu'il faut rayer dans la ligne 4 les mots *καὶ Θεόδωρον σακελλάριον*, non seulement parce qu'ils gâtent le sens, mais aussi en vue de la ligne 12 et 13. Dans la ligne 7 il y a sans doute un *καὶ* de trop, et à mon avis, c'est le premier, qui vient après *αὐτοὺς*; car nous ne savons pas du tout qu'un des émirs, fût-il d'un rang inférieur, soit mort à cette époque [3]). Dans la ligne 12 il faudra, pour obtenir un sens intelligible, intercaler le mot *πέμπει* entre *καὶ* et *Θεόδωρον* [4]), tandis que les lignes 13 et 14 depuis les mots *καὶ διώκουσιν* devront être entièrement supprimés, comme une tautologie des lignes 7 et 8. Ce que Théophane rapporte au sujet de l'année suivante, prouve évidemment que Théodore ne s'était pas encore joint à Baänès [5]); car celui-ci

1) I, 517 (de Boor 337).
2) Comp. Belâdh. ۱۱۳, 13, Eutychius II, 273 l. 3.
3) De Boor a rayé le second.
4) Au lieu de ἔχοντα de Boor a édité ἔχοντας, correction peu heureuse.
5) Comp. Ibn Ishâk chez Tab. I, ۲۳۴۹, 7 et suiv.

envoie d'Emèse un message à Théodore pour l'engager à hâter sa marche; or, si Théodore avait déjà été au Sud d'Emèse, Baänès l'y aurait trouvé, puisque immédiatement après la venue de Théodore, il quitte Emèse et marche vers le Sud. La confusion du récit est surtout évidente par les lignes 9—11, qui ne seraient à leur place qu'à la page suivante, ligne 16, après ἐκεῖ, mais qui, comme le prouve le contexte, ont été écrites par Théophane lui-même. Comment expliquer ce désespoir soudain (ἀπελπίσας) de l'empereur et sa fuite? Aucun motif n'en est allégué et on n'en trouvera nulle part. Bien au contraire on venait de rassembler cette grande armée sur laquelle étaient fondées toutes les espérances, et il est presque impossible d'admettre qu'Héraclius aurait quitté la Syrie à cette époque, ce qui du reste serait en contradiction avec tous les autres rapports. C'est ce qui me fait hésiter encore moins à mettre au compte de Théophane lui-même toutes les autres négligences et méprises [1]).

Toutefois, que j'aie raison ou tort en ce que je viens d'avancer, ce qui est certain, c'est que Théophane s'accorde avec les auteurs arabes et le fragment syrien sur ce point que les Musulmans avaient pénétré jusqu'à Emèse longtemps avant la bataille du Yarmouk. Or, cela suppose que les Musulmans avaient pris pied dans le pays de Damas.

Les seuls faits contemporains du siége que nous apprennent les auteurs arabes sont contenus dans le récit suivant

---

1) M. Wellhausen p. 85 n. 3 s'oppose au changement de Ἐδεσῃ en Ἐμεσῃ à cause du suivant εἰς Ἐμεσαν. Cette objection paraîtrait fondée, si on ne savait pas qu'après la bataille d'Adjnâdîn Héraclius a transféré sa résidence d'Emèse à Antioche et que l'arrivée de Baänès à Emèse a eu lieu en 14.

de Belâdhori [1]): »Les Musulmans campaient autour de Damas, disent Wâkidi et d'autres, lorsqu'une division assez forte de cavalerie ennemie s'avança contre eux. Nombre de Musulmans marchèrent à leur rencontre et les arrêtèrent entre Bait Lihya et at-Thanîya. Bientôt les ennemis se mirent en fuite et retournèrent par le chemin de Câra (non par celui de Balbek) à Emèse. Les Musulmans les poursuivirent, mais arrivés à Emèse, ils virent que l'ennemi s'était échappé vers le Nord. Les habitants d'Emèse, consternés par la fuite d'Héraclius et par ce qu'ils venaient d'apprendre des forces, de la valeur et des victoires des Musulmans, demeurèrent oisifs et se dépêchèrent d'implorer leur grâce. Ils la leur accordèrent et les laissèrent en repos, après quoi les habitants d'Emèse leur procurèrent du fourrage et des provisions. Les Musulmans s'établirent sur l'Oronte, rivière qui arrose Antioche et se décharge dans la mer au-dessous de cette ville. As-Samt ibn al-Aswad de la tribu de Kinda se trouvait à leur tête". M. Wellhausen [2]) a fait observer avec raison que ce récit a été placé trop tard. Selon toute probabilité il se rapporte à la résistance que le corps d'armée de Khâlid et d'Abou Obaida rencontra aux environs de Damas avant le commencement du siége et dont parle Ibn Ishâk [3]) et peut-être aussi l'auteur du *Fotouh* [4]). Saif dit [5]) que les habitants de Damas considéraient d'abord l'invasion des Arabes comme une incursion, une razzia [6]), et s'attendaient à ce qu'ils se retireraient à

1) P. ١٣٠, comp. la note *d*; Kremer *Mittelsyrien*, p. 23.

2) P. 59 n. 1.

3) Tab. I, ٢١٤٩, 10 et suiv.

4) V. plus haut p. 75 et suiv.

5) Tab. I, ٢١٥٢, 7 et suiv.

6) De même Eutychius II, 273 انما هم قوم غزاة.

l'approche de l'hiver. Mais lorsque, au coucher de l'Étoile (les Pléïades), les Musulmans y étaient toujours, ils commencèrent à s'inquiéter. Le coucher des Pléïades avait lieu alors le 12 novembre = 10 Ramadhân [1]). Il n'y a pas de raison de douter de l'exactitude de ce renseignement, qui est parfaitement d'accord avec le résultat obtenu. Il est également possible que ce que Saif raconte qu'au siége d'Emèse les Musulmans eurent beaucoup à souffrir des rigueurs de l'hiver [2]), doive être rapportée au siége de cette ville en décembre 634 (Shawwâl et Dhou'l-cada 13), comme le pense M. Nöldeke [3]). Puisque chez Saif [4]) le siége d'Emèse est précédé immédiatement de la bataille de Merdj ar-Roum, il se peut que ce soit là celle dont parlent Belâdhori et Ibn Ishâk. Saif nomme les chefs de l'armée romaine dans cette bataille Toudhara et Shens. Le premier est Théodore le Sakellarius, l'autre, d'après une conjecture ingénieuse de M. Wellhausen [5]), Baänès. L'action simultanée de ces deux généraux n'est à sa place que dans la bataille du Yarmouk, mais il se peut que Baänès ait essayé d'arrêter les Arabes dans leur marche sur Emèse.

Il est difficile, sinon impossible, de reconstituer les opérations de Baänès. Selon Eutychius, qui l'appelle Mâhân [6]), Héraclius, lorsque après la défaite d'Adjnâdîn il

---

1) Comp. Lane sous ثريا et sous نوء.

2) Tab. I, ٢٣٩١; comp. Kremer, *Mittelsyrien*, p. 23, Weil I, 79 n. 2.

3) P. 80. 4) Tab. I, ٢٣٨٩ et suiv.

5) P. 60 n. 1 „شنس ist ohne Zweifel Βαάνης, die letzte Quelle also griechisch". Il semble qu'on doit attribuer de même à l'usage d'une source grecque le changement chez Saif d'Edesse en Emèse, substitution qui en grec est très facile (comp. ci-dessus p. 84), mais impossible en arabe.

6) II, 273. De même Yacoubi II, ١٦٠. Selon le ps.-Wakidi (Caussin III, 435

quitta Emèse pour se rendre à Antioche, aurait chargé ce général de former une armée des Arabes syriens (chrétiens) et de se rendre avec ces troupes à Damas. Le gouverneur de la ville, Mançour fils de Serdjoun (Sergius) [1]), installé comme préfêt du kharâdj par Maurice [2]), avait été continué dans sa charge par Héraclius, mais seulement après avoir été forcé de lui payer 100,000 dénares. Mançour irrité refusa de fournir les fonds nécessaires pour les soldats de Baänès, dans l'espoir, disent quelques-uns, que l'armée se disperserait et qu'il pourrait livrer la ville aux Musulmans. Eutychius, qui place le siége de Damas après la bataille du Yarmouk, attribue dans cette bataille un rôle perfide à Mançour, qui par là aurait causé la défaite. C'est pourquoi il aurait été anathématisé par tous les patriarches et évêques [3]). Après le désastre Bâhân disparaît de la scène.

Théophane dit, d'accord en cela avec Eutychius, qu'après la défaite de Théodore, le frère de l'empereur, (à Adjnâdîn), Baänès fut nommé général et envoyé contre les Arabes; arrivé à Emèse, il bat l'armée des Sarrasins et poursuit leur émir jusqu'à Damas, où il campe sur le Barada. Héraclius lui ordonne de retourner à Emèse. L'année suivante, les Sarrasins occupant en grand nombre le pays de Damas, Baänès expédie une estafette à Théodore le Sakellarius, pour le prier d'accélérer sa marche et de se joindre à lui le plus tôt possible. Puis ils partent ensemble d'Emèse et se mettent en marche vers le Sud.

---

n. 2) il serait arménien d'origine. La véritable orthographe du nom semble être *Vahan*.

1) Probablement le fils de Sergius, fils de Mançour (Μανσοῦρ) le logothète, dont parle Théophane I, 559 (de Boor 365).

2) Eutych. II, 241. 3) II, 282.

Ibn Ishâk [1]) dit que Bâhân avait assemblé des troupes romaines à Damas, qu'après la reddition de la ville il retourna à Héraclius, que celui-ci l'envoya, ensemble avec le Sakellarius, contre les Musulmans [2]) et que tous deux périrent dans la bataille du Yarmouk.

Enfin, le fragment syrien nous apprend que le Sakellarius chassa les Arabes qui pillaient au pays d'Emèse dans la dernière moitié du mois de mai 635 (au commencement de Rabîᶜ II de l'an 14), c'est-à-dire pendant le siége de Damas.

De ces données d'inégale valeur, nous sommes peut-être en droit de reconstruire comme suit l'ordre des opérations de Baänès. Après avoir fait une tentative manquée pour renforcer la garnison de Damas et puis pour arrêter la marche des Musulmans sur Emèse, il revint à Antioche. Tandis que Théodore le Sakellarius s'occupait à rassembler et à organiser la grande armée qui devait délivrer la Syrie à jamais de cette vermine du désert, Baänès tenta la reprise d'Emèse et la levée du siége de Damas. Il réussit en effet à repousser les Arabes d'Emèse et de pénétrer jusqu'au Barada, la rivière de Damas, à l'époque du siége de cette ville. Il ne put cependant pas s'y maintenir et dut se replier sur Emèse, où il établit son quartier jusqu'à ce que l'armée du Sakellarius fût prête à marcher.

Bait Lihya dans le passage de Belâdhori est un village dans la Ghouta de Damas [3]). La Thanîya, c'est-à-dire Thanîyat al-Ocâb, est la hauteur qui domine le défilé de Boghâz

---

1) Tab. I, ٢١٤٩, 9 et 17. 2) Ib. ٢٣٤٩, 7.

3) Yacout sous بيت لهيا ; Mehren, *Syrien og Palestina*, p. 46; Kremer, *Topographie von Damascus*, II, 35; Ibn Djobair ٢٧٩ بيت لاهية.

et qui, sur la carte de Van der Velde, porte le nom de *Jebel-Tiniyeh*, sur celle de Wetzstein et celle de Socin-Baedeker, celui de Tenîyet Abu 'l-Atâ. Nous avons vu ci-dessus que Khâlid, soit en venant de Palmyre, soit dans sa marche vers Emèse, planta sa bannière sur cette hauteur. Selon Belâdhori [1]), les Musulmans, pour se munir durant le siége de Damas contre des attaques du côté du Nord, bâtirent un fort à Berza [2]), où ils placèrent une garnison sous les ordres d'Abou 'd-Dardâ, qui devint plus tard câdhi de Damas [3]). Ce fort servait d'avant-poste sur le chemin de Balbek. Sur la route de Câra il y avait, selon Saif [4]), à une journée de marche de la ville, un poste avancé, commandé par un chef nommé Dhou'l-Calâ le Himyarite.

Outre les attaques du dehors, il y eut assurément plusieurs escarmouches à la suite des sorties de la garnison [5]), mais nous n'en savons rien avec certitude. Nous concluons seulement avec M. Nöldeke [6]) des paroles du fragment syrien que la garnison s'échappa de la ville peu de temps avant que celle-ci fût prise. Suivant le témoignage presque unanime des auteurs, cet événement eut lieu en Redjeb de l'an 14. L'opposition de Weil [7]) est fondée sur un passage de Masoudi [8]), qui raconte que Hâshim ibn Otba al-Mircâl (porte-enseigne d'Ali dans la journée de Ciffîn) fut envoyé en Irâk après la prise de Damas et y arriva déjà en Moharram 14.

---

1) P. ١٢١.
2) Mehren, p. 46, Socin-Baedeker² p. 394.
3) Belâdh. ١٤٠ et ١٤١, Nawawi ٣٣٠ et ٧١٣.
4) Tab. I, ٢١٥١, 9, ٢١٥٢, 2 et suiv.
5) Eutychius II, 277.
6) P. 81.
7) I, 47 note, 71 n. 2.
8) IV, 210 et suiv.

La chronologie de Masoudi, qui en général suit celle de Saif, n'a pour la critique aucune valeur particulière. Dans son *Tanbîh* [1]) il place non seulement la bataille de Merdj aç-çoffar, mais aussi la prise de Damas sous le règne d'Abou Bekr. D'après Belâdhori [2]), Hâshim assista à la bataille du Yarmouk et y perdit l'un de ses yeux [3]), tandis qu'Ibn Ishâk assure que ce ne fut qu'après cette bataille que les troupes de renfort partirent de la Syrie pour l'Irâk [4]). Macrîzi dans son *Mocaffa* a un article sur Mâlik al-Ashtar, où il dit: »il entra en Syrie avec les auxiliaires envoyés par Omar à l'armée de Syrie et assista à la bataille du Yarmouk, mais il ne fut point présent à celle de Câdisîya [5]). A la journée du Yarmouk il perdit un œil [6]). Après la prise de Damas, il partit avec l'armée d'Irâk [7]), en compagnie de Hâshim ibn Otba, et se joignit à Sa^cd ibn abi Waccâç. Puis il se fixa à Coufa, où il resta jusqu'au khalifat d'Othmân".

Il y a d'autres héros encore de la division iracaine dont nous pouvons prouver qu'ils ont été présents à la journée du Yarmouk et à la prise de Damas [8]).

Belâdhori raconte [9]) que les auxiliaires de la Syrie n'arri-

---

1) P. ٢٨٩. 2) P. ١٣٥. 3) Comp. Ibn Doraid ٩٩, Ibn Cotaiba ١٢٤.

4) Tab. I, ٢٣٤٩, 16 et suiv.; ٢٣٥١, 5 et suiv.; comp. Nawawi ٤٨٢, Saif chez Tab. I, ٢١٩٥, 5—9.

5) Puis il raconte la même anecdote que Saif chez Tab. I, ٢١٠١, 4 et suiv.

6) De là son nom d'al-Ashtar (الاشتر).

7) La division que Khâlid avait amenée de l'Irâk.

8) Entre autres d'al-Ca'câ ibn Amr (comp. Yacout I, ٣٢١, 5 et suiv.) et de Cais ibn Makshouh (Belâdh. ١٣٥, l. pén. et suiv.).

9) P. ٢٥٩, 7 et suiv., comp. p. ١٤٩ l. dern. et suiv., ٢٥٩, 9 et suiv., 5 a f. et suiv., ٢٥٨ l. pén. et suiv., ٢٩١. V. aussi Saif chez Tab. I, ٢٣١٧, 13 et suiv.

vèrent en Irâk qu'en l'an 16. On n'est pas d'accord sur la question de savoir s'ils assistaient à la bataille de Câdisîya ou s'ils arrivaient justement après la fin de cette affaire. En tout cas une partie de ces troupes, peut-être l'avant-garde, a pris part au combat. Or, la bataille de Çâdisîya, d'après Belâdhori [1]), eut lieu en l'an 16 et Coufa ne fut fondée qu'en 17. Selon Saif qui, comme à l'ordinaire, ne donne pas de date, mais qui place la bataille de Câdisîya deux à trois ans trop tôt [2]), le départ des troupes eut lieu immédiatement après la prise de Damas [3]). Nous verrons plus tard que, bien que le récit de Saif soit inexact, on peut dire que leur départ eut lieu après l'affaire du Yarmouk et après la prise de Damas, c'est-à-dire après la seconde chûte de cette ville. Mais tout en suivant exclusivement Saif, plutôt que Wâkidi, Ibn Ishâk et d'autres, on n'arrive pourtant pas à se convaincre que Damas a été pris en l'an 13. Weil a placé tous les grands événements de la conquête de la Syrie en 13 et ainsi, pour accorder sa chronologie avec les faits, il est obligé d'admettre plus tard une trêve d'une année [4]). Mais je me propose d'y revenir encore. Examinons maintenant les récits de la conquête.

A mon grand regret il me manque ici un livre qui assurément m'aurait rendu de grands services, c'est l'histoire de Damas par Ibn Asâkir. Il est vrai que j'ai devant moi la

---

1) Comp. Wâkidî chez Tab. I, ٢٣٧٧, 4. Belâdh. ٢٥٦, 12 a „vers la fin de 16", mais je crois avec M. Wellhausen 73 que cette date est inexacte. Celle d'Elias Nisib. Djomâda I de 16 paraît plus proche de la vérité. Sur la fondation de Coufa v. Belâdh. ٢٧٥.

2) Comp. Wellhausen 72 et 74.

3) Tab. I, ٢١٥٤, 6 et suiv.; comp. Ibn Hadjar I, ١٠٢٩ art. ربعى بن عامر.

4) I, 79.

plupart des traditions, mais elles sont trop contradictoires, et peut-être aurais-je pu trouver dans son livre quelques élucidations sur ces petits détails que l'exploitation romanesque de la tradition a conservés et qui auraient pu fournir le fil conducteur à travers ce labyrinthe.

Le plus grand nombre des rapports s'accordent à dire que Khâlid dirigea ses opérations contre la partie Est de la ville, où se trouve la Porte de l'Est (Bâb ou al-Bâb as-Sharki), tandis qu'Abou Obaida et Yazîd étaient campés du côté Sud-Ouest, vis-à-vis des portes Bâb al-Djâbia et Bâb (ou al-Bâb) aç-çaghîr. Les deux dernières portes conduisaient toutes deux à la route de Djâbia et s'appelaient aussi *la grande* et *la petite porte de Djâbia*. Le premier rapport n'est exact qu'en ce que l'extrémité de l'aile gauche de Khâlid se trouvait en face de la porte de l'Est. Il avait fixé son quartier général entre cette porte et celle de St.-Thomas, où se trouve actuellement le grand cimetière. Porter [1]) a vu à cet endroit les restes d'un bâtiment avec une inscription coufique qui atteste le fait, et l'affirmation de M. Wetzstein [2]), d'après laquelle le couvent de Khâlid [3]) se trouve à une demi-lieue de la porte de Paradis [4]), côté Nord, n'est admissible que si son quartier général était placé au Nord-

1) *Five years in Damascus*, I, 55.

2) *Reisebericht*, 121 et suiv. 3) Belâdh. ١٣١, 2.

4) Cette porte reçut son nom de la petite ville de Paradisus, v. Mannert VI. 1, p. 331. Ibn Shaddâd, ms. de Leide 1466, p. 16: منسوب الى مَحَلَّة كانت خارج الباب تسمّى الفراديس في الآن خراب — والفراديس بلغة الروم البساتين.

Est. Nous lisons chez Ibn Shaddâd [1]: »Le couvent Dair Çalîbâ à Damas domine la Ghouta; la porte de Damas, qui en est la plus proche, est la porte de Paradis. Ce couvent porte aussi le nom de Dair Khâlid, puisque Khâlid ibn al-Walîd al-Makhzoumi y avait son quartier lors du siége et de la prise de Damas par les Arabes". D'après Kremer [2]) ce serait depuis cette première prise que la porte de Paradis a été noircie par l'incendie et, selon les habitants de Damas [3]), le nom de Bâb al-Carâdîs que l'on donne encore à cette porte, au lieu de celui de Bâb al-Farâdîs, tirerait son origine de l'entassement des cadavres lors de l'assaut [4]). Au contraire la porte de l'Est est la mieux conservée de toutes les portes de Damas [5]). — Les Musulmans entrèrent dans la ville par deux portes à la fois, le même jour, d'un des côtés d'assaut, de l'autre par une capitulation. Ces deux portes étaient la porte de l'Est et, d'après la plupart des traditions, la grande porte de Djâbia. Les deux divisions de l'armée musulmane se rencontrèrent au *marché au cuivre*, ou au *marché à l'huile* près d'une église, dite la Maxillât, et c'est là qu'après quelques discussions on résolut que, nonobstant la prise partielle, les articles du traité seraient de vigueur pour toute la ville. Le généralissime qui signa le traité fut Khâlid ibn al-Walîd.

Voilà quelques détails que l'on trouve dans presque toutes les traditions. En dehors de cela il y règne la plus effrayante confusion qui, à ce que je pense, est due principalement à la fausse idée, produite par un préjugé dogmatique, qu'Abou

---

1) P. 125. 2) *Topographie von Damascus* I, 9. 3) L. c. p. 13.
4) Comp. Bekri ١٩٩, 2 et suiv. 5) Kremer l. c. p. 10.

Obaida et non Khâlid fut le commandant en chef, et qui a tellement pénétré dans tous les récits, que si nous n'avions pas la certitude que ce fut Khâlid qui signa le traité comme chef, il ne nous resterait qu'un couple de témoignages qui feraient soupçonner la vérité. Cette manière de se représenter les choses est combinée chez la plupart avec l'idée qu'Abou Obaida entra dans la ville par une capitulation et Khâlid d'assaut; aussi sont-ils singulièrement embarrassés par la circonstance que c'est Khâlid qui a signé le traité, ce qui alors ne cadre point avec le reste. Ibn Shaddâd [1]) a un récit qui prouverait, s'il était authentique, que déjà au temps d'al-Walîd I on se représentait ainsi la marche des événements, mais la répartition de la ville entre les conquérants et les habitants s'y oppose, comme nous allons le voir bientôt. D'autres ont prétendu que la destitution de Khâlid eut lieu pendant le siége même et qu'Abou Obaida la lui avait cachée [2]). M. Wellhausen [3]) admet aussi qu'Abou Obaida a été fait alors commandant en chef au lieu de Khâlid, mais le seul fait que c'est Khâlid qui avait la conduite des affaires à la bataille du Yarmouk suffit pour réfuter cette opinion. Dans les deux récits de Belâdhori [4]), Abou Obaida est également représenté comme commandant en chef; Khâlid toutefois entre dans la ville par une capitulation, Abou Obaida d'assaut, mais celui-ci renonce généreusement à ses titres de vainqueur et ratifie le traité. Sauf l'assertion qu'Abou Obaida était généralissime, laquelle

---

1) P. 26.
2) Ibn Ishâk chez Tab. I, ۲۱۴۹, 14, al-Makîn p. 21.
3) P. 59.
4) P. ۱۲۱ et suiv.; comp. Wâkidi chez Yacoubi II, ۱۵۹, 8 et suiv.

ne saurait être juste, non pas tant parce que Khâlid avait signé le premier traité, mais surtout parce qu'en Rabî^{c} II de l'an 15 il signait encore le traité renouvelé en qualité de chef, tandis qu'Abou Obaida ne signait que comme témoin [1]), — le récit de Belâdhori est exact sur les points essentiels. Il s'accorde avec Sa^{c}îd ibn Abdalazîz at-Tanoukhi [2]) et avec Eutychius [3]): Khâlid entra dans la ville par une capitulation, Yazîd et Abou Obaida d'assaut. La rencontre des deux corps eut lieu près de l'église Maxillât qui, d'après Porter [4]), se trouvait à l'emplacement où l'on voit aujourd'hui l'église de Sainte-Marie, c'est-à-dire dans la *via recta*, rue des bazars [5]), et que les Arabes appelaient al-Barîç [6]). Les différentes parties de cette rue des bazars portent des noms différents; à l'endroit de la rencontre elle s'appelait *marché au cuivre* [7]), ou selon d'autres *marché à l'huile*.

Le principal argument qu'on fait valoir contre ce dernier récit est le suivant. La grande église de St.-Jean, jusqu'au temps où le khalife al-Walîd I en fit une mosquée, la célèbre mosquée des Omayades, était partagée entre les Musulmans et les Chrétiens; les derniers avaient la moitié Ouest, les premiers la moitié Est, et plusieurs

---

1) Belâdh. ١٢٣, Kremer, *Mittelsyrien*, p. 21; comp. Nawawi ٢٢٥.

2) Belâdh. ١٢٤ avec les *Addenda*.

3) II, 278 et suiv.

4) L. c. I, 56 et suiv., 110.

5) Kremer, *Mittelsyrien*, p. 20 et 21, *Topographie*, II, 5, Porter l. c., Socin-Baedeker[2] p. 365.

6) Belâdh. ١٢٢. Gr. *βάρις*, Syr. בִּירָא. Bertheau sur Ezra 6 vs. 2, Fritzsche sur Ezra 6 vs. 23, Robinson, *Neue Untersuch. über die Topogr. Jerus.*, p. 106.

7) Selon les extraits de Belâdh. par Codâma موضع النخاسين „place des marchands d'esclaves", mais comp. Socin-Baedeker[2] p. 368.

savants arabes [1]) voient dans cette seule circonstance une preuve suffisante que la partie Ouest de la ville se rendit par une capitulation et que la partie Est fut prise de force. Quelques-uns vont même jusqu'à prétendre que les deux corps des Musulmans se rencontrèrent exactement au milieu de l'église [2]). Or, si c'est ainsi qu'il faut expliquer la répartition des deux moitiés de l'église, il faut nécessairement en tirer la conséquence qu'une partie de la ville est tombée au pouvoir des Musulmans par droit de conquête, tandis que l'autre, pour s'être rendue volontairement, est restée entre les mains des Chrétiens. Aussi y a-t-il des traditions qui affirment cela positivement [3]). Mais il y a deux raisons qui nous les font rejeter. D'abord, c'est précisément la partie Est de la ville qui est occupée par les Chrétiens et les Juifs. C'est donc à juste titre que Kremer écrit [4]): »en effet, il est singulier que, quoique nous sachions que la partie Est de la ville a été prise de force et que la partie Ouest est tombée au pouvoir des Mahométans par une capitulation, ce soit justement la partie Est de la ville qui est occupée par les Chrétiens et les Juifs, et il n'est pas moins difficile d'expliquer comment les Chrétiens et les Juifs ont pu être repoussés de la partie qui s'était rendue paisiblement et où on les avait laissés en possession de tout leur avoir, de sorte qu'ils habitent aujourd'hui exclusivement

1) Belâdh. ١٢٣ note *a*, Ibn Djobair ٢٩٣.

2) Ibn Djobair l. c., Kremer, *Topographie*, I, 31. Le contraire chez Porter, I, 73. Cette église se trouve à une assez grande distance de la *via recta*. Une autre différence entre Kremer et Porter consiste en ce que le premier (I, 46) fait trouver la tête de S. Jean-Baptiste par le khalife al-Walîd, le second (I, 63) par Khâlid ibn al-Walîd.

3) Belâdh. ١٢٣.

4) *Topographie*, I, 17; *Culturgesch.*, I, 124.

la partie Est". — Et ensuite le témoignage explicite de Wâkidi [1]): »J'ai lu le traité que Khâlid ibn al-Walîd a conclu avec les habitants de Damas et je n'y ai trouvé aucune stipulation à l'égard du partage des maisons et des églises; ce fait est affirmé dans la tradition, mais j'ignore où l'on a pris ces informations. La vérité, c'est qu'après la reddition nombre d'habitants quittèrent la ville et se réfugièrent auprès d'Héraclius, qui se trouvait alors à Antioche; il y eut ainsi beaucoup de demeures vides, occupées plus tard par les Musulmans". Et d'ailleurs, plusieurs des 14 églises qui, selon quelques traditions [2]), avec la moitié de l'église de St.-Jean, seraient restées en possession des Chrétiens, étaient situées dans la partie Est de la ville.

Voici les termes de la capitulation [3]):

»Au nom de Dieu le clément, le miséricordieux.

C'est ici le traité que Khâlid ibn al-Walîd accorde aux habitants de Damas, à l'occasion de son entrée dans cette ville: il leur assure la vie et leurs biens, leurs églises et les murs de leur ville; aucune maison [4]) ne sera démolie, ni enlevée à son possesseur. Pour leur garantir cela, il prend Dieu à témoin et il leur promet la protection de son prophète, de ses successeurs et des fidèles. Il ne leur sera fait aucun mal, à condition qu'ils paient la capitation".

Quoique ce traité assure aux Chrétiens la conservation de toutes leurs églises, on ne saurait douter que la moitié de l'église de St.-Jean ne soit tombée entre les mains des

---

1) Belâdh. ١٢٣.

2) Ibn Asâkir dans l'*Ithâf al-akhiççâ* ms. de Leide 1032, f. 239. Quelques-uns disent 15 églises en y comprenant celle de St.-Jean, Belâdh. ١٢٤, 8.

3) Belâdh. ١٢١, Eutychius, II, 278. 4) Eutychius le dit des *églises*.

Musulmans, probablement avec quelques autres encore. Comment expliquer ce désaccord? Ma réponse ne peut être qu'une conjecture. Je présume qu'après la bataille du Yarmouk, lorsque Damas passa une seconde fois des mains des Chrétiens entre celles des Musulmans, ceux-ci ôtèrent aux habitants la moitié de cette église et quelques autres encore. On avait besoin d'une mosquée et la défection fournissait un prétexte suffisant pour prendre de quoi en faire une à sa convenance.

Je ne saurais rien dire de certain sur la manière dont la place fut prise. Il est très probable qu'il y a eu trahison. Ibn Ishâk[1]) dans son récit est extrêmement bref à ce sujet, Eutychius dit qu'après la conclusion du traité et lorsque Mançour eut ouvert la porte à Khâlid, les défenseurs des autres portes, effrayés par le cri d'»Allah akbar", abandonnèrent leurs postes, ce qui donna aux assiégeants du côté Ouest l'occasion d'entrer dans la ville. Suivant l'un des récits de Belâdhori[2]) les choses se sont passées dans l'ordre inverse, à savoir: lorsqu'Abou Obaida était prêt à forcer la porte, l'évêque se serait hâté d'ouvrir à Khâlid la porte de l'Est, en vertu du traité qu'il venait de conclure avec lui. L'autre rapport de Belâdhori[3]) semble embrouillé, car malgré les intelligences de l'évêque avec Khâlid, celui-ci entre dans la ville par escalade et c'eût été un fameux coup du hasard qu'au même moment Abou Obaida eût forcé la porte de Djâbia. Pourtant il y a peut-être moyen de concilier ce récit avec le rapport d'Eutychius; il n'y a rien d'invraisemblable à ce que Mançour (ou

---

1) Tab. I, ٢١٤٩, 13. 2) P. ١٢١. 3) P. ١٢١ et ١٢٩ l. pén.

l'évêque), pour se justifier envers Héraclius, au cas que les Arabes ne restassent pas les maîtres, ait voulu faire croire aux habitants que Khâlid était entré dans la place en escaladant la porte. Alors on comprend aussi l'épouvante qui saisit les défenseurs au cri de victoire des Musulmans. D'après le récit d'Eutychius ils savent d'abord la véritable cause, c'est-à-dire que Mançour a ouvert la porte à Khâlid. S'ils avaient pu prévoir cela, ils auraient tâché, ou de l'en empêcher, ou d'en faire autant de leur côté, jamais ils n'auraient différé leur fuite jusqu'au dernier moment.

Auquel des deux, d'Abou Obaida ou de Yazîd, revient l'honneur d'être entré le premier d'assaut dans la place? Voilà encore un de ces points qu'il est difficile d'éclaircir. La plupart des traditions nous disent que c'était le premier, Saʿîd ibn Abdalazîz at-Tanoukhi [1]) assure que c'était Yazîd, ce qui est confirmé par Eutychius [2]), qui prétend que ce fut Yazîd qui protesta contre le traité, en se fondant sur le fait qu'en partie au moins la ville avait été prise de force. Abou Obaida, à ce qu'il paraît, remplit ici le rôle de médiateur. Pour ce qui est de la présence d'Amr, il n'est guère impossible que durant ce siége de longue haleine il ait été mandé de la Palestine pour prêter assistance. Belâdhori et Eutychius racontent tous les deux qu'Amr était campé devant la porte de St.-Thomas. Il n'est guère impossible cependant que cela se rapporte au second siége, et je n'ai aucune autre donnée pour prouver qu'il a assisté à la reddition de la place [3]), quoiqu'il fût à Damas

1) Belâdh. ١٢٤ avec les *Addenda*. 2) II, 281.

3) Comp. néanmoins Belâdh. ١٢٠, 15 et suiv.

en Rabî^c II de l'an 15 et qu'il signât comme témoin le traité renouvelé [1]). Ce qui plaide contre sa présence, ce sont les relations de Khâlid avec le couvent de ce nom [2]), dont il eût été séparé par l'armée d'Amr, si celui-ci eût été campé près de la porte de St.-Thomas.

Les historiens arabes s'accordent à dire que la prise de Damas eut lieu en Redjeb 14 [3]). Abou Ma^cshar [4]) précise la date: dimanche le 15 du mois. Comme le 15 de Redjeb était un lundi, l'un des deux, du jour ou de la date, doit être fautif. Je crois que c'est la date. Selon le fragment syrien les Romains — probablement, comme pense M. Nöldeke, la garnison impériale — s'enfuirent de Damas le 10, soit d'août, soit de septembre, le nom du mois étant illisible. Si nous en croyons Eutychius, la fuite des soldats romains eut lieu le jour même de la reddition [5]). Comme le 10 septembre 635 était réellement un dimanche, il semble probable que c'est là la véritable date et qu'Abou Ma^cshar eût dû écrire dimanche le 21 Redjeb.

Selon les historiens arabes, Khâlid et Abou Obaida se dirigèrent bientôt après vers le Nord sur Balbek et Emèse, laissant Yazîd à Damas avec un corps d'armée pour consolider ou achever la prise de la place et ses environs,

---

1) Belâdh. ١٢٣ a Abou Obaida, Yazîd, Shorahbîl et d'autres. Eutychius nomme aussi Amr, Ibn Shaddâd p. 123 d'après Ibn Asâkir donne comme date Rabî' I et nomme comme témoins: Amr, Jyâdh ibn Ghanm, Yazîd, Abou Obaida, Ma'mar ibn Ghiyâth et Shorahbîl.

2) Belâdh. ١٢١, ١٢٩.

3) Belâdh. ١٢٣, Ibn Ishâk chez Tab. I, ٢١٤٦, 18, ٢١٥٥, 3 et suiv., Ibn Asâkir chez Kremer, *Mittelsyrien*, p. 22.

4) Cité dans la *Fotouh* ٢٤٩.

5) II, 278, 281. Comp. aussi Wâkidi chez Belâdh. ١٢٣, 5.

de la Batanée et du Haurân [1]). D'après les mêmes autorités Shorahbîl aurait repris ses opérations dans la province du Jourdain et aurait même fait une expédition sur le littoral de la Méditerranée, contre Çaida et Bairout [2]), mais cette dernière entreprise n'appartient assurément pas à cette époque. Khâlid et Abou Obaida auraient d'abord pris Balbek et Emèse, puis, après s'être emparés d'Hamâth, de Shaizar et d'Apamée [3]), ils auraient continué leur marche le long de l'Oronte jusqu'à la hauteur de Maʿarrat Noʿmân. Belâdhori place même à cette époque le siége de Laodicée. Tout cela ne peut tenir devant un examen rigoureux. Il était inévitable qu'il y eût ici quelque confusion entre les conquêtes d'avant et d'après la prise de Damas, entre celles qui eurent lieu avant la bataille du Yarmouk et plus tard. Nous avons vu plus haut que la prise d'Emèse en Dhou'l-cada, qu'Elias Nisibène place en l'an 14, doit être celle qui selon le fragment syrien eut lieu en 13. A la vérité, il n'est pas certain que Baänès avait son quartier dans la ville d'Emèse elle-même, mais il est absolument inadmissible que l'armée musulmane ait pu remporter des avantages bien au delà de cette ville sans rencontrer de résistance. Du reste, leurs conquêtes, si conquêtes il y a eu, ne pouvaient être que temporaires et devaient être bientôt abandonnées à l'approche de la grande armée romaine. D'après Ibn Ishâk [4]) les Musulmans hivernèrent à Damas. Selon toute

---

1) Belâdh. ١٣٠ et suiv.; comp. Kremer l. c. p. 23, Saif chez Tab. I, ٢١٥٤, 14 et suiv. 2) Belâdh. ١٣٩.

3) Belâdh. ١٣٠—١٣٣. Dans mon édition il faut corriger شيزر en شَيْزَر.

4) Tab. I, ٢٣٤٧, 4.

probabilité, Khâlid, après la prise de Damas, se sera borné à soumettre les environs de la ville et à détacher des corps d'armée sous Yazîd et Shorahbîl pour consommer la conquête du Djaulân, de la Batanée, du Haurân et de la partie orientale de la province du Jourdain.

VII. La bataille du Yarmouk.

Enfin la grande armée d'Héraclius, qui aurait dû prévenir la prise de Damas, avait achevé ses préparatifs, et elle était si imposante qu'il ne resta d'autre parti aux Musulmans qu'une retraite précipitée [1]), malgré les bonnes dispositions des villes conquises. »Lorsque Héraclius eut rassemblé ses troupes contre les Musulmans", c'est ainsi que raconte Sa^cîd ibn Abdalazîz at-Tanoukhi, »et que les Musulmans apprirent leur approche, ils rendirent aux habitants d'Emèse les contributions qu'ils avaient déjà recueillies, conformément au traité [2]), et leur dirent: »nous ne sommes pas en état de vous secourir ni de vous défendre, nous sommes obligés de vous abandonner à vos propres forces". Les habitants d'Emèse répondirent: »Nous aimons mieux votre gouvernement et votre justice que l'oppression et l'injustice auxquelles nous avons été exposés auparavant. Si vous nous donnez un gouverneur des vôtres, nous repousserons sûrement l'armée d'Héraclius". Et les Juifs se levèrent et dirent: »Nous jurons par la Torah

---

1) Belâdh. ١٢٣, ١٣٧.

2) Comp. le *Fotouh* ١٣٧ et suiv.

qu'aucun gouverneur d'Héraclius n'entrera dans la ville d'Emèse que nous n'ayons été d'abord vaincus et abattus". Et ils fermèrent les portes, qu'ils firent garder. Les habitants des autres villes qui avaient capitulé en firent autant, disant: »Si les Romains et leurs partisans vainquent les Musulmans, nous rentrerons dans notre ancienne position [1]), et au cas contraire nous resterons ce que nous sommes à présent, tant que les Musulmans seront les maîtres". Or, lorsque Dieu eut défait les infidèles en donnant la victoire aux Musulmans, ils ouvrirent les portes, vinrent à la rencontre des vainqueurs au son de la musique et payèrent les contributions". En effet, la disposition des esprits en Syrie etait très favorable aux Arabes, et ils l'avaient mérité, car la douceur avec laquelle ils traitaient les vaincus, contrastait fortement avec la tyrannie mesquine des maîtres précédents. Aux Chrétiens qui ne s'étaient pas soumis aux décrets du Synode de Chalcédon, on avait, par ordre d'Héraclius, coupé le nez et les oreilles et on avait rasé leurs demeures [2]). Les Juifs, accusés d'avoir favorisé l'invasion des Perses, avaient été l'objet de persécutions cruelles, bien que Héraclius leur eût promis l'amnestie [3]). Les Arabes, au contraire, guidés par les principes qu'Abou Bekr leur avait inculqués, tâchaient de se concilier les indigènes, en premier lieu en restant fidèles à leur parole [4]). Le fait que nous apprend Sa^cîd at-Tanoukhi, que les contributions ont été rendues, est confirmé

1) C'est-à-dire: le pire qui puisse nous arriver.
2) Barhebraeus, *Chron. Eccles.* ed. Lamy, I, 274.
3) Eutychius II, 242, 246.
4) Comp. Belâdh. ١٥٩, 1—5.

par Makhoul le Syrien [1]), dont voici les paroles un peu raccourcies: »Lorsque les *dhimmi*'s (les Chrétiens et les Juifs) virent que les Musulmans tenaient ce qu'ils avaient promis et se comportaient envers eux avec humanité, ils se mirent avec ceux-ci contre leurs ennemis et, au moyen d'espions, fournirent aux Musulmans les informations nécessaires sur les mouvements des Romains et de leur roi. Les Musulmans surent ainsi que les Romains avaient réuni une grande armée, et Abou Obaida ordonna aux gouverneurs qu'il avait placés dans les villes conquises, de rendre aux habitants ce qu'ils avaient recueilli en fait de capitation et de kharâdj, écrivant aux chefs de chaque ville: »nous vous rendons les contributions, parce que nous avons appris qu'une grande armée a été réunie contre nous. Comme nous ne pouvons vous donner la protection à laquelle vous avez droit, nous vous rendons à présent ce que vous avez payé. Mais si Dieu nous accorde la victoire, vouz rentrerez dans tous les avantages du traité conclu entre nous". Les habitants des villes répondirent: »Puisse Dieu vous nous rendre et vous faire triompher d'eux, car certes à votre place ils ne nous eussent rien rendu, mais pris encore tout ce qui nous restait". La conquête, il n'est pas nécessaire de le remarquer, entraîna des désastres et ne se fit pas sans de grands dommages, et ce n'est que comparativement que je parle de la manière *humaine* dont les Musulmans traitaient le pays conquis. Toutefois, il faut bien se garder de prendre à la lettre ou de confondre avec l'opinion du peuple celle qu'émet l'archevêque Sophronius

---

1) Chez Abou Yousof, *Kit. al-kharâdj* p. ٨١.

dans les passages communiqués dans l'Appendice, qui du reste appartiennent à la première époque de la conquête. Environ quinze ans après, un évêque nestorien écrivit à leur sujet [1]: »Ces Tayites (Arabes), à qui Dieu a accordé de nos jours la domination, sont devenus aussi nos maîtres; mais ils ne combattent point la religion chrétienne; bien plutôt ils protègent notre foi, ils respectent nos prêtres et nos saints hommes et font des dons à nos églises et à nos couvents". Tant il est vrai que dans les premiers temps les Musulmans ne connaissaient point l'intolérance, que dans le grand temple de Damas les Chrétiens et les Musulmans entraient par la même porte, les uns pour entendre l'Évangile dans la partie Ouest, les autres pour entendre le Koran dans la partie Est [2].

Mais revenons à notre récit. L'armée d'Héraclius se composait de plusieurs éléments, de Romains, d'Arméniens, de Syriens et d'Arabes chrétiens. Le commandement en chef avait été confié à Théodore le Sakellarius [3], et sous ses ordres étaient placés Bâhân ou Baänès, Djeredja (Georgius) [4], chef des troupes arméniennes, et Djabala ibn al-Aiham, le prince ghassânite. Belâdhori évalue à

---

1) Assemani *Bibl. Orient.* III, 2, p. XCVI..
2) Kremer, *Topographie* I, 31.

3) Chez Tab. I, ٢٣٨٩, 11 البطريق تونرا, ٢٣٤٧, 7 et 11 خصىّ هرقل.

4) Dans le *Fotouh* ١٣٤, ١٨٨, ١٩٤ et ٢٠٣ on lit جرجير (pour جرجيس selon A. Müller) au lieu de جرجة, cependant à la page ١٥٠ et ١٧٣ on trouve le nom de جرجة (l'auteur a donc fait deux personnes d'une seule). En outre il y est parlé d'un général أبن قُناطر, à la page ١٨٨, ١٩٤ et ٢٠٣. Il faut lire بوقناطر *Buccinator*, v. Théophane I, 528 (de Boor 345).

200,000 le nombre des troupes (ce chiffre est aussi indiqué par Elias Nisib.[1]), Ibn-Ishâk[2]) à 100,000, et celui-ci ajoute que dans ce nombre il y avait 12,000 Arabes chrétiens et autant d'Arméniens. Ils déterminent à 24,000 hommes approximativement l'armée des Musulmans[3]). Théophane rapporte que l'armée avec laquelle le Sakellarius partait d'Antioche pour se joindre à Baänès était forte de 40,000 hommes et que celle de Baänès en comptait autant, tandis qu'il dit des forces musulmanes, que c'était un *πλῆθος ἄπειρόν*. Ce qui est certain, c'est que les Romains l'emportaient de beaucoup en nombre.

La date de l'évacuation d'Emèse par les Musulmans, que Sa^cîd at-Tanoukhi place en 15, au moment de l'approche de la grande armée romaine, n'est pas exacte. Nous avons vu ci-dessus que Baänès avait repris cette ville en 14. Mais lorsque, en Rabî^c II (ou I selon Ibn Shaddâd), les Arabes apprirent que l'armée romaine s'était mise en marche, ils abandonnèrent Damas[4]) et ne se maintinrent qu'au Sud de la Gaulonitis, au Sud-Est du lac de Tibériade, sur les bords du Yarmouk, l'Hiéromax des anciens, où ils étaient mieux à l'abri au cas d'une défaite éventuelle[5]) et où ils pouvaient attendre des renforts de la part du khalife[6]). Ce fut là qu'en Djomâda II les armées se trouvèrent en

---

1) Baethgen p. 110.
2) Tab. I, ٢٣٤٧, 8 et suiv.
3) Tab. I, ٢٣٤٧, 2; comp. Belâdh. ١٠٨.
4) Ibn Ishâk chez Tab. I, ٢٣٤٧, 3 et suiv., Belâdh. ١٢٣.
5) Comp. Kremer, *Mittelsyrien*, p. 10, Haneberg, *Erörterung*, p. 36.
6) Comp. Tab. I, ٢٠٩٥, 3, 7 et suiv., Macrîzî *Mocaffâ* l. c. ci-dessus p. 91, et un passage du *Fotouh* chez Ibn Hobaish, cité dans mon *Mém. sur le Fotouh* p. xxxv de l'Appendice, حتى يقدم مددنا.

présence, et que fut livrée en Redjeb la bataille décisive qui arracha pour jamais la Syrie au pouvoir des Romains.

Avant de procéder à la description de ces événements, j'ai à défendre la place que j'ai assignée à cette bataille dans l'ordre des événements. Quand on lit dans l'histoire des khalifes de Weil la note de la page 47 du tome premier, la chronologie que j'ai cru devoir accepter semble en effet insoutenable. On y lit: »D'après Théophane le siége et la prise de Damas sont représentés aussi comme une suite de la perte de la bataille du Yarmouk, qui eut lieu mardi le 23 juillet ou août, selon qu'on lit 'Ιουλίου ou »Lous". Nous ne saurions douter cependant que la dernière date ne soit la vraie, puisque le 23 août de l'an 634 après J.-C. était en effet un mardi, tandis que le 23 juillet était un samedi. Voilà aussi ce qui nous donne la conviction que Théophane place la bataille du Yarmouk deux ans trop tard, puisque dans les années 635 et 636 ni le 23 juillet, ni le 23 août n'étaient un mardi".

Sans doute, le 23 août 634 était un mardi, mais voilà aussi tout ce qu'il y a de vrai dans ce calcul. Théophane place le commencement de la bataille du Yarmouk le 23 juillet 636 [1]). Et d'après le même calcul chronologique qu'à suivi Weil, ce jour était en effet un mardi; aussi est-il presque inconcevable que ce savant se soit laissé dominer par sa thèse aprioristique (celle de vouloir placer en l'an 13 tous les grands événements de l'expédition de Syrie), au point d'être aveugle à cette concordance et de la

1) La leçon *Loos* d'Anastase, l'épitomateur de Théophane, et que de Boor p. 338 l. 2 a reçu dans le texte, est à rejeter. M. Nöldeke est du même avis; v. sa note 1 à la p. 80.

nier hardiment. D'après les tableaux publiés par Wüstenfeld, le 1 de Djomâda II de l'an 15 (= 11 juillet 636) a été un jeudi et, à moins de le réfuter, on ne pourra nier que 12 jours plus tard on avait un mardi. Du reste le fragment syrien publié par M. Nöldeke assignant à la bataille décisive la date du 20 Âbh de l'an 947 Sel. (= 20 août 636), s'accorde merveilleusement avec les meilleures autorités musulmanes, qui donnent celle de Redjeb 15, en la précisant encore, car le 20 août 636 répond au 12 Redjeb 15.

Théophane dit que Damas fut pris après la bataille du Yarmouk (*παραλαμβάνουσι Δαμασκόν*) et quand on rapproche le récit d'Eutychius, il semble en effet que nous sommes obligés de placer cette conquête à une époque plus reculée que nous ne l'avons fait. Ce qui milite le plus en faveur de cette opinion, c'est que presque toutes les traditions qui ne placent pas la destitution de Khâlid et son remplacement par Abou Obaida à l'époque de la bataille de Fahl [1]), en font mention au moment du siége de Damas; tandis qu'il est presque sûr, comme nous l'avons prouvé plus haut, que Khâlid commandait dans la bataille du Yarmouk.

Si la chronologie de Wâkidi et d'Ibn Ishâk n'était sortie victorieuse de chaque examen, je serais tenté d'admettre sans hésitation la justesse du rapport d'Eutychius, tant cette objection me semble importante. Cependant on ne saurait plus révoquer en doute, surtout après la confrontation de Théophane et le témoignage du fragment syrien, que

---

1) L'ordre dans lequel Madâini nous représente les affaires est entièrement erroné. Voir ci-dessus p. 64.

la bataille du Yarmouk ne fût livrée qu'en Redjeb de l'an 15 [1]), et nous avons vu ci-dessus que tous sont unanimes pour placer la prise de Damas en Redjeb de l'an 14. Wâkidi a vu lui-même le traité que Khâlid avait accordé aux habitants de Damas, notamment le traité renouvelé ou ratifié qu'il avait conclu avec eux lors de son départ pour le Yarmouk en Rabî^c II de l'an 15.

L'auteur grec n'a pu écrire autrement, à moins d'entrer dans les détails les plus minutieux. En effet, aux yeux des Grecs cette prise de Damas était peu importante, et même pour les Musulmans elle n'avait de l'intérêt que parce qu'elle avait rehaussé leur courage et leur confiance et les avait relevés dans l'estime de la population du pays. Car à la première approche de l'armée romaine, ils avaient été obligés d'abandonner toute leur conquête, et la ville de Damas avait ouvert ses portes à ses anciens maîtres sans aucune tentative de résistance. Ce ne fut qu'après la bataille du Yarmouk que les Musulmans devinrent réellement vainqueurs. Aussi le gouverneur ou évêque semble s'être tu sur le traité qu'il venait de faire ratifier, ou peut-être a-t-il représenté toute l'affaire comme une comédie.

Les Musulmans de leur côté considéraient les choses à un point de vue tout différent. Pour eux la bataille du Yarmouk, quelque grande que fût l'inquiétude que leur inspirait l'issue, une fois qu'elle était gagnée, n'était qu'un léger obstacle sur le chemin de la victoire. Aussitôt la bataille gagnée, les vainqueurs vont reprendre leur marche victorieuse de l'année précédente et le commencement de

1) Madâini a la même date, v. Nowairi ms. 2 *g*, p. 169.

l'an 16 les retrouve devant les portes de Balbek. Lorsque Damas et les autres villes soumises avant la bataille s'étaient rendues de nouveau, ils les considéraient comme n'ayant pas cessé d'être sous leur domination, et nous ne nous étonnons pas que les récits de la prise de ces villes d'avant et d'après la bataille se soient confondus dans leur mémoire, comme je l'ai fait remarquer plus haut [1]). D'ordinaire les historiens arabes passent sous silence la seconde conquête, disant simplement [2]) qu'après la bataille du Yarmouk Abou Obaida marcha contre Kinnasrîn et Antioche, sans faire aucune mention de la reprise de Damas, de Balbek, d'Emèse etc. [3]). Mais le récit de Belâdhori [4]), d'après lequel les habitants d'Hamât, de Shaizar, de Maᶜarrat Noᶜmân et d'Apamée vinrent accueillir les vainqueurs au son de leur musique, ne saurait guère se rapporter à la conquête antérieure à la bataille du Yarmouk. Pour prouver que l'on a fondu ensemble les récits de deux différentes conquêtes, je fais remarquer que dans un passage [5]) Belâdhori nomme Obâda ibn aç-Çâmit comme le général laissé à Emèse, et dans un autre [6]), c'est as-Samt ibn al-Aswad qui semble établi comme tel. J'en trouve une autre preuve

1) P. 102.

2) Belâdh. ١٣٧ et ١٤٢; comp. Ibn Ishâk chez Tab. I, ٢٣٤٩, 9.

3) Comp. toutefois Ibn Ishâk chez Tab. I, ٢١٣٩. l. pén. et suiv. M. Wellhausen, p. 60 n. 3, dit à raison que les sources arabes ne parlent pas d'un second siége de Damas, mais il en admet la possibilité. Je ne comprends pas pourquoi il ajoute qu'on n'a pas le droit d'en citer comme preuve la date du traité renouvelé de Damas. Personne n'y a pensé, autant que je sache. Comp. aussi Müller, *der Islam*, p. 256.

4) P. ١٣١.

5) P. ١٣١ et ١٣٢, comp. ١٣٣ et ١٣٤.

6) P. ١٣٧ et suiv., comp. ١٣١. Voir aussi le passage d'Ibn Ishâk cité n. 2.

dans le traité de Balbek [1]), que Belâdhori place, il est vrai, avant la bataille, mais j'ose prétendre que c'est à tort. Ce traité lui-même contient la preuve d'avoir été conclu dans l'un des premiers mois de l'année, car il renferme des conditions qui devaient être remplies aux mois de Rabî^{c} et de Djomâda. Or, nous n'avons le choix qu'entre l'an 15 et 16, et puisqu'il est très invraisemblable, comme nous l'avons vu, que les musulmans aient marché contre Balbek après la prise de Damas en 14, et bien davantage après qu'ils avaient hiverné à Damas, dans un des premiers mois de 15 (qui commença le 14 février), il est évident qu'il faut opter pour l'an 16. Belâdhori dit [2]) que »lorsque Abou Obaida eut terminé ses affaires à Damas, il marcha contre Emèse et passa par Balbek, dont les habitants le supplièrent de conclure un traité avec eux et implorèrent sa clémence". Si l'on met ces paroles en rapport avec la reprise de Damas, la date du traité rentre parfaitement dans le cadre chronologique, et en même temps nous pouvons en conclure que les six mois qui s'écoulaient entre la bataille du Yarmouk et le commencement de l'an 16 ont été employés à reconquérir le pays situé au Sud et à l'Est du mont Hermon et à reprendre la ville de Damas.

Si ce raisonnement est juste et que la différence dans la manière de représenter les choses que nous constatons entre Eutychius et Théophane d'un côté et les auteurs musulmans de l'autre, s'explique ainsi suffisamment par le point de vue différent auquel les auteurs respectifs ont considéré les événements, la seconde difficulté aussi perd

---

1) Belâdh. ١٣٠.

2) P. ١٢٩ et ١٣٠.

beaucoup de son insolubilité apparente, et l'on pourra conclure avec assez de probabilité que la destitution de Khâlid a eu lieu pendant ces six mois, à savoir lorsque les Musulmans assiégeaient Damas pour la seconde fois. Je me propose d'y revenir bientôt. Comparons d'abord les divers récits de la bataille du Yarmouk.

Théophane dit [1]: »le Sakellarius et Baänès, ayant quitté Emèse [2]), rencontrèrent les Arabes, et le premier jour du combat, le troisième de la semaine, le 23 juillet (636), les troupes du Sakellarius essuyèrent un échec, et celles de Baänès se révoltèrent et, abjurant Héraclius, proclamèrent Baänès roi. Les troupes du Sakellarius se retirèrent alors et les Sarrasins, profitant de l'occasion, engagèrent le combat. Un vent du Sud, qui soufflait au visage des Romains toute la poussière, les empêchait de voir l'ennemi en face et cela fut cause qu'ils eurent le dessous. Ils se précipitèrent dans les ravins du Yarmouk et y périrent presque tous. Et chacun des deux généraux avait eu 40,000 hommes sous ses ordres".

Nicéphore [3]), après avoir rapporté que Théodore, intendant du trésor royal et surnommé Trithurius, fut nommé commandant de l'Orient, raconte qu'Héraclius lui enjoignit de ne pas livrer bataille aux Sarrasins. »Mais ceux-ci, c'est ainsi qu'il continue, ayant dressé une embûche, détachèrent une petite bande comme pour une escarmouche et engagèrent les Romains à s'avancer peu à peu. Tout à

---

1) I, 518 (de Boor 338).

2) L'édition de Bonn porte Edesse, mais de Boor a imprimé Emèse sans donner de variante.

3) *De rebus post Mauricium gestis*, p. 27.

coup ceux de l'embuscade fondirent sur eux de deux côtés et tuèrent un grand nombre de soldats et de capitaines romains".

Ibn Ishâk raconte cet événement de la manière suivante [1]): »L'affaire du Yarmouk eut lieu en Redjeb de l'an 15; le combat fut sanglant; une fois même l'ennemi poussa jusque dans le camp des Musulmans, mais alors les femmes aussi saisirent l'épée. — Lorsque les Musulmans marchèrent contre les Romains, quelques hommes de Lakhm et de Djodhâm s'étaient joints à eux, mais quand ils virent la fureur du combat, ils s'enfuirent et se réfugièrent dans les villages voisins, abandonnant ainsi les Musulmans. — Un des Musulmans, les voyant fuir ainsi, prononça ces paroles:

»Les gens de Lakhm et de Djodhâm s'enfuirent,
Pendant que nous combattions les Romains dans le pré.
Si plus tard ils retournent à nous, nous n'en voulons plus comme camarades".

Abdallah ibn az-Zobair, c'est ainsi que continue Ibn Ishâk [2]), raconte ce qui suit: »Dans l'année de la bataille du Yarmouk je me trouvai auprès de mon père az-Zobair. Lorsque les Musulmans se préparèrent au combat, mon père lui aussi mit sa cuirasse et monta à cheval, disant à ses deux affranchis: »Retenez Abdallah auprès de vous dans la tente, car ce n'est qu'un petit garçon". Puis il sortit et se rendit au milieu des combattants. Or, lorsque les Ro-

1) Tab. I, ٢٣٤٧, 13 et suiv.

2) Copié par Nowairi, man. 2 *g*. f. 29. Comp. Macrîzî, *die Kämpfe und Streitigkeiten zwischen den Banū Umaija und den Banū Hāšim* ed. Vos, p. ١٧, 17 et suiv.

mains et les Musulmans en furent venus aux mains, je vis sur une colline quelques hommes qui se tenaient à l'écart sans combattre, j'enfourchai un cheval que mon père avait laissé dans notre tente, je m'élançai auprès d'eux et, m'arrêtant là, je me dis à moi-même: je veux savoir ce que font ces hommes. C'était Abou Sofyân ibn Harb et quelques autres sheikhs de Coraish, des *mohâdjirat al-fath* [1]), qui se tenaient là sans prendre part au combat. Ils m'aperçurent, mais comme je n'étais qu'un petit garçon, ils ne se soucièrent point de moi. Et par Dieu! quand les Musulmans reculaient et que la chance se tournait contre eux et en faveur de l'ennemi, ils s'écriaient: bravo! bravo! Banou 'l-açfar! [3]), et quand les Romains rétrogradaient et que les Musulmans s'avançaient contre eux, ils s'écriaient: Malheur à nous! Banou 'l-açfar! Je fus surpris de leurs paroles et, lorsque Dieu eut défait les ennemis et qu'az-Zobair fut revenu, je lui contai ce qui venait de se passer. Az-Zobair se mit à rire et dit: »Que Dieu les confonde! ils ne peuvent abandonner leur haine; que serait-ce, si les Romains avaient vaincu? Nous sommes meilleurs pour eux que ne le seraient ceux-là". Là-dessus Dieu accorda sa victoire, dit Ibn Ishâk; les Romains et les bandes qu'Héraclius avait rassemblées furent défaits et il périt des Romains, des Arméniens et des Mostarabes [3]) 70,000 hommes, et Dieu tua le Sakellarius et Bâhân. Héraclius avait envoyé ce dernier en avant avec le Sakellarius lorsqu'il était revenu auprès de lui."

1) Habitants de la Mecque qui, après la prise de la ville, embrassèrent l'Islam.
2) Nom par lequel les Arabes désignent les Romains.
3) Arabes chrétiens.

Eutychius [1]) nous donne d'abord quelques détails sur l'attitude que prit Mançour, gouverneur de Damas, vis-à-vis de Bâhân, général d'Héraclius, lorsque celui-ci marcha contre les Musulmans. Bâhân ayant au nom d'Héraclius ordonné à Mançour de payer, au moins en partie, la solde des troupes qui s'étaient portées en avant pour la défense de Damas, celui-ci avait répondu qu'il n'avait point de fonds disponibles; probablement son intention était de causer ainsi une rébellion parmi les troupes et de livrer la ville aux Musulmans. Bâhân se vit donc obligé de continuer sa route sans argent et alla se camper à deux journées de Damas, au bord d'un fleuve appelé Wâdi 'l-ramâd (*rivière de poussière*); le lieu s'appelait Djaulân (Gaulonitis) et porte aussi le nom de Yâcouça. »Le fleuve était entre lui et les Musulmans comme un fossé. Il y avait quelques jours qu'ils étaient campés ainsi en vue des Arabes, lorsque Mançour partit de Damas pour le camp de Bâhân avec l'argent qu'il avait recueilli dans la ville pour payer la solde. Il faisait nuit lorsqu'il s'approcha du camp, et grand nombre des habitants de Damas l'accompagnaient avec des torches. Et lorsqu'ils furent venus près des Romains, ils se mirent à battre du tambour, à sonner de la trompette et à pousser de grands cris; or, c'était une ruse perfide que Mançour avait inventée. A la vue des torches derrière eux et au son des tambours et des trompettes, les Romains se crurent attaqués dans le dos par les Musulmans, se mirent en fuite et se précipitèrent tous ensemble dans cette rivière, le Wâdi 'r-ramâd, qui

---

1) *Annales* II, 273 et suiv.

est un grand fleuve, où ils périrent. Il n'y en eut qu'un petit nombre qui s'échappèrent en fuyant de divers côtés".

Enfin nous lisons chez Belâdhori [1]): »Ils se livrèrent sur les bords du Yarmouk une bataille furieuse et sanglante; or, le Yarmouk est une rivière. Les Musulmans comptaient dans cette journée 24,000 hommes, et les Romains et leurs partisans s'enchaînèrent ce jour-là les uns aux autres, afin de s'ôter jusqu'à la chance de fuir. Dieu leur tua plus de 70,000 hommes, et ceux qui s'échappaient s'enfuirent en Palestine, à Antioche, à Alep, en Mésopotamie et en Arménie. Dans la bataille du Yarmouk il y eut même des femmes des Musulmans qui se battirent bravement et Hind, mère de Moâwia ibn abi Sofyân, s'écria: »coupez avec vos épées les bras à ces incirconcis". Abu Sofyân, son époux (âgé alors de 72 ans), s'était engagé comme volontaire pour l'expédition de Syrie, surtout dans le désir de voir ses fils, et il avait amené son épouse".

De même les prédicateurs musulmans ne cessèrent d'encourager les combattamts: »préparez-vous pour la rencontre des houris aux yeux grands et noirs et pour l'approche de votre Seigneur dans les jardins de la béatitude", s'écria Abou Horaira [2]). Et certes, ajoute le narrateur, jamais on ne vit une journée dans laquelle tombèrent plus de têtes que dans celle du Yarmouk.

Voilà les principaux récits qu'on peut dire authentiques. Saif confond cette bataille avec celle d'Adjnâdîn et avec celle de Fahl, et ne mérite donc pas une entière confiance.

---

1) P. ١٣٥.   2) *Fâik* II, 312.

Voici le sommaire de son récit. Le camp des Romains se trouvait entre les ravins escarpés de Wâcouça et le Yarmouk, qui les séparait des Musulmans comme un fossé. Au moment que, par la trahison de Djeredja, un des chefs [1]), la bataille tournait en faveur des Musulmans, la cavalerie des Romains se mit en fuite et l'infanterie poussée par les Musulmans, s'efforça de se sauver dans leur camp; mais pressée par les ennemis et enchaînée, comme elle l'était, et hors d'état de se défendre, elle se précipita dans les profondeurs de Wâcouça. — Pour ce qui regarde la faute qu'ont commise Madâini et Belâdhori en faisant deux batailles de celle du Yarmouk-Yâcouça, j'en ai parlé plus haut [2]).

Le lieu où l'armée romaine essuya ce terrible échec nous a été révélé par les recherches de Seetzen [3]) qui, le 12 février 1806, dans une excursion hors de Phîk (Apheca) entreprise pour examiner à une lieue et demie vers l'Est la jonction du Rocâd avec le Yarmouk, passa par un petit village désert, nommé Yâcouça et situé sur un wâdi qui se dessèche en été et s'appelle Wâdi-Yacouça. Ce petit village se trouvait éloigné de Phîk d'une demi-lieue seulement. Sur la carte de Van der Velde nous trouvons le Wâdi au Sud-Est de Phîk, mais sans nom [4]). Ce passage nous prouve en même temps que Yâcouça est la véritable orthographe du nom, tandis que la prononciation de Wâcouça ne peut être considérée que comme une corruption postérieure, due à une étymologie populaire (*wacaça* »se précipiter") [5]).

---

1) V. ci-dessus p. I06; comp. Weil I, p. 43 et suiv. note.
2) P. 58, 64. 3) *Reisen* I, 359; v. Haneberg p. 37.
4) V. la carte de Socin-Baedeker: Galiläa.
5) Belâdhori ١١٤ note *a*; Haneberg l. c.

Quelle a été la position des deux armées à cette occasion [1])? Je ne saurais le dire, et il m'est également impossible de donner une description de la bataille elle-même. Chez Eutychius il n'est pas clair si, par le nom de *rivière de poussière*, il désigne le Yarmouk ou le Wâdi Yâcouça; je pense que ce sera le dernier, puisque les divers récits semblent nous représenter le Wâdi Yâcouça comme un ravin profond qui en hiver forme le lit d'un torrent qu'Eutychius pouvait nommer à juste titre une grande rivière. Le nom de *rivière de poussière* nous rappelle le récit de Théophane. Sébéos l'Arménien [2]) dit aussi que les Romains avaient pénétré dans le camp des Musulmans, lorsque l'attaque soudaine d'une troupe qui se tenait en embuscade mit le désordre dans leurs rangs; les sables dans lesquels ils s'enfonçaient jusqu'aux mollets et le soleil brûlant les empêchèrent de fuir et les livrèrent aux glaives de l'ennemi. Tous les chefs périrent et il n'en échappa qu'un petit nombre.

D'après Théophane, ce fut le 13 de Djomâda II 15 (23 juillet 636) qu'eut lieu la première rencontre, qui se termina en faveur des Musulmans, et durant un mois [3]) les armées restèrent en présence. L'auteur grec, dans un autre passage [4]), appelle la bataille *τὸν κατὰ Γαβιθᾶν καὶ Ἰερμουχάν*. Le fragment syrien dit également que la bataille eut lieu à Gâbithâ. M. Nöldeke écrit [5]): »il n'y a point de doute

1) Comp. Wetzstein, *Reisebericht* p. 102, Kremer, *Mittelsyrien*, p. 10, Caussin III, 435.

2) Chez Hübschmann, *Zur Geschichte Armeniens und der ersten Kriege der Araber*, p. 13.

3) Comp. Saif chez Tab. I, ٢٠٩١, 12.

4) P. 510 (de Boor 332 l. 12).

5) P. 79.

que notre auteur n'entende par la bataille de Gâbithâ celle du Yarmouk. Car cette bataille décisive dans laquelle, selon lui, périrent 50,000 Romains, ne peut être différente de celle dans laquelle, selon les auteurs arabes, 70,000 Romains perdirent la vie. Aussi il n'y a pas eu dans cette contrée (à l'Ouest du Haurân) d'autre grande rencontre que celle du Yarmouk. Gâbithâ, à la vérité, est située à une certaine distance du Yarmouk et l'on ne peut écarter la difficulté en supposant qu'il s'agit ici d'un autre combat livré pendant cette lutte de plusieurs semaines — d'après Théophane la bataille commença le 23 juillet, et Ibn Cotaiba emploie aussi l'expression d'»une des journées du Yarmouk" —, car l'auteur syrien parle certainement du dernier combat décisif livré au bord des ravins du Yarmouk à un endroit qui nous est connu par les données précises que nous fournissent les auteurs arabes et par les recherches de Seetzen. Mais Gâbithâ (en arabe الجابية, aujourd'hui encore Ǵâbie) était un endroit connu, célèbre par la résidence des Ghassânides; c'est là qu'Abou Obaida avait son quartier (Tab. I, 114 = édit. de Leide I, ٢١٠٨, 3) et qu'Omar a résidé quelque temps pour organiser les affaires de la Syrie. Il n'est pas sans exemple qu'une bataille a été nommée d'après la place la plus considérable du voisinage". Une autre solution de la difficulté serait de supposer ou que l'armée romaine, avant d'attaquer les Musulmans, aurait campé quelque temps à Djâbia, ou bien que la première rencontre avec les Musulmans aurait eu lieu tout près de là [1]).

1) Comp. Müller, *der Islam*, I, 254 et suiv.

Ce n'est qu'en Redjeb que fut livrée la bataille si funeste aux Romains. La désunion qui s'était mise entre le Sakellarius et Baänès, les intelligences d'autres chefs avec les Musulmans, la rébellion des soldats avaient déjà miné la force de l'armée romaine. Aussi, au jour du combat, jour si bien choisi par les Musulmans, les soldats romains, gênés en outre par un vent violent qui chassait la poussière dans leurs yeux et combattus avec acharnement par leurs ennemis, dont les femmes elles-mêmes avaient pris l'épée — furent obligés de vider le champ, quoiqu'ils fussent de beaucoup supérieurs en nombre; la cavalerie se dispersa dans la plaine et chercha son salut dans la fuite; Djabala le Ghassânite se livra aux vainqueurs en se réclamant de sa parenté avec les Ançârs, et d'après quelques rapports embrassa l'Islam; et l'infanterie, composée en grande partie de groupes enchaînés [1]), devint la proie de l'épée des Musulmans et des précipices de Yâcouça. Les Musulmans, du moins si l'on en peut croire Ibn Ishâk, avaient aussi subi des pertes considérables, même avant la journée décisive, par la lâche retraite des Arabes syriens, leurs alliés [2]); mais parmi eux point de trahison, point de désunion au jour du péril. Quant au récit attribué à Abdallah ibn az-Zobair, il est vrai [3]) qu'az-Zobair prit

---

1) Comp. aussi Bekri ٨٥٣ et Saif chez Tab. I, ٢٠٨٩, 12 et suiv. Dans la description de la bataille de Cadisîya on lit de même que les soldats s'étaient enchaînés, Tab. I, ٢٢٩٤, 13, ٢٣٣٧, 6 etc. Les Arabes eux-mêmes avaient appliqué cette mesure dans la guerre d'al-Fidjâr, *Aghâni*, XIX, ٧٨, 3 a f. et ٧٩, 1.

2) Peut-être que cette anecdote appartient à la bataille de Merdj aç-çoffar.

3) Bokhâri II, ٤٣٨, 3 a f. et suiv., III, ٥٧, 4 a f., ٥٨, 2 et suiv., *Fâïk* II, 391 *bis*.

part à la bataille du Yarmouk — il y reçut même une blessure — et qu'il avait avec lui son fils Abdallah, âgé alors de 10 ans. Mais le seul fait que les deux fils d'Abou Sofyân, Yazîd et Moâwia, avaient de hauts commandements et que leur mère Hind, pleine d'ardeur, encouragea ses compatriotes à tenir ferme [1]), suffit à nous faire considérer tout ce récit comme une vile calomnie, inventée dans le seul but d'exciter la haine et l'aversion contre la famille d'Omaya.

Le Sakellarius périt dans le combat; la plupart des rapports en disent autant de Baänès. Eutychius cependant, qui pouvait être bien informé, nous apprend que cela est inexact. »Après sa défaite, dit-il, Bâhân n'osa pas retourner auprès du roi Héraclius, craignant que celui-ci ne le fît mourir. Il se réfugia donc au mont Sinaï où il se fit moine sous le nom d'Anastasius. Il est l'auteur d'une homélie où il explique le sixième psaume de David". Peut-être faut-il rappeler ici que chez Ibn Ishâk [2]) le commandant de Damas se nomme Bâhân, tandis que le récit de Saif [3]) l'appelle Nestâs, c'est-à-dire Anastase. Le capitaine des troupes arméniennes, qu'Ibn Ishâk [4]) appelle Djeredja (George), est chez Saif celui qui entamait avec Khâlid ibn al-Walîd de perfides négociations.

La défaite des Romains avait été complète. L'infanterie était anéantie et il ne restait que la cavalerie, qui s'était

1) V. ci-dessus p. 117.

2) Tab. I, ٢١٢٦, 9, 17.

3) Tab. I, ٢١٥١, 13, comp. ٢١٥٧, 16, où la leçon de Kosegarten et de IA نسطوس (v. la note *f*) paraît préférable à celle de نسطورس du texte, et p. ٢٠٨٧, 3 الفيقار بن نسطوس.

4) Tab. I, ٢٣٤٧, 9.

sauvée en grande partie, mais seulement en fuyant précipitamment dans toutes les directions, vers Damas, vers Césarée, vers Jérusalem et même vers Antioche. Lorsque la nouvelle de la perte de la bataille arriva dans cette dernière ville, Héraclius perdit tout courage. L'armée sur laquelle il avait compté pour punir les Musulmans, de façon qu'ils ne se montrassent plus dans ses provinces, était détruite, et profondément affligé il quitta Antioche pour retourner à Constantinople. »Adieu, o ma Syrie, s'écria-t-il, ma belle province, tu es à l'ennemi!" Son départ eut lieu au mois de Shaᶜbân de l'an 15 [1]).

Les Musulmans parlent fort peu de leurs propres pertes et à bon droit, car en comparaison de tout ce qu'ils avaient gagné, elles ne valaient pas la peine d'en parler au long. Cependant, dans les dictionnaires biographiques plusieurs noms des héros de ce temps portent la mention: »il périt dans la bataille du Yarmouk", et longtemps après plusieurs guerriers borgnes servaient encore de preuve vivante que l'ennemi ne leur avait pas tourné le dos à la première vue.

Mais il était prouvé maintenant qu'ils valaient bien les Romains et même qu'ils étaient les plus forts, et les peuples du pays qui se seraient peut-être empressés de rétablir la domination des Romains, si les Musulmans avaient été battus, se hâtèrent maintenant d'embrasser le parti des vainqueurs et de les accueillir au son des tambours et au chant des chœurs. Car à leur sentiment, il leur fal-

---

1) Wâkidî chez Tab. I, ٢١٥٥, 9, Ibn Ishâk et Saif ib. ٢٣٩٤, 16 et suiv., Belâdh. ١٣٧, Eutychius II, 281.

lait nécessairement un maître [1]). Et quoique la domination des Grecs s'accordât mieux avec leurs convictions religieuses, ils se disaient que, par contre, celle des Musulmans contribuerait à leur bien-être matériel. Fortem fortuna adjuvat [2]). La victoire du Yarmouk rendit les Musulmans maîtres de la Syrie; il ne restait qu'à achever leur œuvre. En toute vérité Khâlid pouvait dire à ce moment, mais non pas plus tôt: »la Syrie ressemble à un chameau qui s'est couché tranquillement".

Ce fut dans une disposition d'esprit bien amère que le grand capitaine prononça ces paroles, c'est-à-dire avant que l'année de la bataille du Yarmouk fût écoulée, au moment où il venait de recevoir d'Omar l'avis qu'il était relevé de ses fonctions et qu'Abou Obaida ibn al-Djarrâh devait le remplacer. Afin d'être d'accord avec la moitié des rapports au moins, je présume que ceci a eu lieu pendant, ou immédiatement après le second siége de Damas, au moment que les auxiliaires de l'Irâk reçurent l'ordre de quitter la Syrie pour se joindre à Sa^c^d ibn abi Waccâç. Le retour de ces troupes, dont Khâlid avait conduit le noyau en Syrie, peut bien avoir donné lieu à cette destitution. J'ai démontré plus haut que ces deux événements ont dû se passer dans ce temps-là, et je ne crois pas m'avancer trop en établissant ce rapport.

Il n'est pas facile de dire ce qui a déterminé Omar à déposer Khâlid. Que ce n'ait été qu'une antipathie

1) Comp. Max v. Berchem, *La propriété territoriale et l'impôt foncier sous les premiers califes*, p. 25: „une grande partie des terres était habitée par des colons. — Le colon ne faisait que changer de maître."

2) فيحمل الدهر مع الحامل.

personnelle contre Khâlid, je ne saurais le croire; Omar était trop grand pour cela; s'il a nourri contre lui des sentiments hostiles, il les avait réprimés entièrement, et lorsque les intérêts de l'Islam l'avaient exigé, il n'avait point hésité à donner à Khâlid le commandement et d'employer »l'épée de Dieu" à la propagation de la doctrine du prophète et de la suprématie de son peuple. Mais un nouvel ordre de choses avait commencé pour la Syrie. La guerre était terminée, le pays était soumis, l'œuvre du guerrier était terminée. Le sol entamé attendait un cultivateur habile; il s'agissait d'organiser, de ratifier des traités, de régler les rapports de vainqueurs à vaincus, d'encourager la reprise des travaux. L'empire de *l'épée de Dieu* avait fait son temps, celui *du fidèle gardien du peuple* [1]) devait le remplacer: Khâlid devait céder la place à Abou Obaida. Voilà, à mon avis, les véritables motifs qui ont guidé Omar. Pourtant on pourrait faire entrer aussi en ligne de compte ce que rapporte Ibn Ishâk [2]), qui dit qu'Omar, qui exigeait de ses fonctionnaires la plus stricte probité et qui vérifiait exactement ce qu'ils avaient pu gagner dans le temps de leurs fonctions, jugeait que Khâlid s'était enrichi aux dépens des Musulmans et des vaincus; mais on ne peut nullement y voir le motif principal, comme le fait Ibn Hadjar [3]). On dit aussi que Khâlid, à l'avis d'Omar, faisait trop de largesses [4]). Enfin on attribue à Omar ce motif que l'éclat

1) أمين الأمّة, surnom honorifique d'Abou Obaida.

2) Tab. I, ٢١٤٨, 10—٢١٥٠, 3, Comp. Saif ib. ٢٥٢٦ et suiv.; Wüstenfeld *Register* p. 123, Caussin III, 516 et suiv.

3) I, ٨٥٣.

4) Tab. I, ٢٥٢٦, 11 et suiv., ٢٨٦٦, 2 et suiv.

du nom de Khâlid serait nuisible à la religion. D'après un passage du *Kitâb al-kharâdj* d'Abou Yousof [1]) il aurait dit: »Je destituerai Khâlid, afin qu'il sache que c'est Dieu qui aide sa religion, et non pas lui". De même chez Saif [2]): »Je ne l'ai pas destitué parce que je le soupçonnais, mais parce que les gens avaient une telle vénération pour lui que je craignais qu'ils ne missent leur confiance en lui (non en Dieu seul)". Le même auteur [3]) dit que, lorsque Khâlid parut devant Omar, celui-ci récita le vers:

»Tu as fait des exploits comme nul autre avant toi, mais de tout ce que fait l'homme Dieu est l'auteur".

Puis il lui imposa une amende, mais le gratifia en même temps pour le dédommager. Ensuite, pour le réhabiliter aux yeux des Musulmans et pour les engager à réfléchir, il publia cette lettre: »Je n'ai pas destitué Khâlid parce que j'étais irrité contre lui ou parce qu'il avait outrepassé ses droits, mais ses mérites éblouissaient les hommes et je craignais qu'ils ne se fiassent en lui et qu'il ne devînt une pierre d'achoppement pour leur foi. J'ai voulu leur faire comprendre que Dieu est l'auteur de tout, et les préserver d'un aveuglement impie".

Selon toute probabilité, Khâlid, peu après sa destitution, fut appelé à Médine pour rendre compte de son administration. Nous avons là-dessus le témoignage d'Ibn Ishâk qui, comme nous l'avons vu [4]), a placé ces événements à une fausse date, mais qui pour les choses essentielles mérite notre confiance. Une anecdote puisée à bonne

---

1) P. ٨٧.

5) Tab. I, ٢٣٩٣, 15 et suiv.

3) Tab. I, ٢٥٢٨, 3 et suiv.

4) P. 70, 82.

source [1]) nous le confirme. Alcama ibn Olâtha, Coraishite noble et puissant, était rentré à Médine après son apostasie et avait obtenu son pardon. Lorsque Khâlid, après sa destitution, fut venu à Médine, Alcama, au crépuscule du matin, rencontra dans la mosquée Omar qu'il prit pour Khâlid, car Khâlid et Omar, qui étaient cousins germains, se ressemblaient parfaitement. Alcama le salua et lui dit: »Eh bien, Abou Solaimân (c'était la conya de Khâlid), Omar t'a destitué?" — »C'est cela". — »Il ne l'a fait que parce qu'il était jaloux de toi". — Omar dit: »Ne peux-tu rien faire contre lui?" — »A Dieu ne plaise; nous avons juré d'obéir et nous tiendrons notre promesse". Le même jour, de grand matin, Omar donna audience et Khâlid et Alcama étaient présents; alors il s'adressa à Khâlid avec la question: »qu'est-ce qu'Alcama t'a dit?" Khâlid répondit: »il ne m'a dit rien du tout" et il jura qu'il ne l'avait pas même vu avant l'heure présente. Alcama voyant passer un sourire sur le visage d'Omar, comprit qu'il s'était trompé de personne et fit des excuses. Omar alors le chargea du gouvernement du Haurân. Je ne veux pas entrer dans un examen de la question qui se pose au sujet de cette nomination [2]), mais l'établissement d'Alcama dans le Haurân, qui est certainement postérieur à cette rencontre à Médine, suppose que la conquête de la Syrie était un fait consommé.

Il n'est pas improbable que Khâlid, après avoir été relevé du commandement suprême, ait été nommé gouverneur

---

1) *Aghâni* XV, ١٢, 9 a f. et suiv., ٥٨, 5 a f. et suiv, Ibn Hadjar II, ١٢٠١ et suiv.

2) Voyez Goldziher *Hutai'a* p. 30, mais comp. Belâdh. ١٢٨ l. dern. et suiv.

d'Emèse et de Kinnasrîn[1]). C'est selon Ibn Sa^cd, comme nous l'avons vu[2]), à Emèse qu'il prononça les paroles qui auraient été cause qu'il fut cité devant Abou Obaida par ordre d'Omar, afin de se justifier[3]). Ibn Ishâk et Saif[4]) ont un récit détaillé de cette enquête. Le voyage de Khâlid à Médine aurait eu pour but de protester chez Omar contre ce procédé. Nous ne savons pas au juste quand il en est revenu. Mais nous le retrouvons en Syrie en 17 lorsqu'il signa comme premier témoin le traité accordé par Omar aux habitants de Jérusalem. A l'occasion de sa visite à Médine, l'ancienne prévention ou le nouveau mécontentement semble être effacé pour jamais de l'esprit du khalife. Dorénavant nous voyons Khâlid, sous le gouvernement d'Abou Obaida, concourir sans murmurer à la conquête de la Syrie, et lorsqu'en 21 il mourut à Emèse, il nomma Omar son héritier[5]), et Omar non seulement ne désapprouva pas les actions de deuil des habitants de Médine[6]), mais il pleura sa mort de manière qu'on lui en dit des choses désagréables[7]).

On cite encore un autre motif qui aurait amené sa destitution, mais Belâdhori[8]) le rejette comme faux: Khâlid en

---

1) Comp. Belâdh. ١٤٤, 4 a f. 2) P. 69.

3) Comp. Ibn Ishâk chez Tab. I, ٢١٤٨, 12, Abou Yousof ٨٧, 9 a f.

4) Tab. I, ٢٥٢٩ et suiv.

5) Belâdh. ١٧٣, Wâkidî chez Tab. I, ٢٦٤٥, 5 et suiv., Ibn Hadjar I, ٨٥٣.

6) *Aghâni* XV, ١٢, XIX, ٨٩, *Fâith* II, 579, *Osd al-ghâba* II, ١٠٤, Nawawi ٢٢٥; comp. Goldziher, *Muh. Stud.* I, 248.

7) *Agh.* XIX, ٨٩, Ibn Hadjar l. c.

8) P. ١٧٧ et suiv. Comp. Saif chez Tab. I, ٢٥٢٥, 8—16.

prenant un bain se serait servi d'un onguent préparé au vin. Omar lui aurait écrit à ce sujet: »j'ai appris que vous vous êtes baigné en Syrie et que les barbares de la ville vous ont préparé un onguent au vin. Je vous regarde, o famille d'al-Moghîra, comme des enfants de l'enfer" [1]). Si Khâlid n'avait fait que cela, je pense qu'Omar le lui eût pardonné aisément. Du reste, une autre tradition [2]) raconte que Khâlid écrivit à Omar: »les hommes sont si adonnés au vin qu'ils ne se soucient point de la punition qu'on leur inflige". — Eutychius [3]) rapporte qu'Omar le destitua parce que le siége de Damas durait trop longtemps.

Il ne sera guère difficile de soulever des objections contre la date à laquelle je place la démission de Khâlid, mais puisqu'il y a tant d'arguments solides qui plaident pour moi, je pense qu'on a le droit de ne pas en faire trop de cas, surtout à cause de la confusion qui règne dans les récits. Tel est le cas entre autres pour celui de Belâdhori [4]), quand il dit qu'Âmir ibn abi Waccâç, »étant venu en Syrie comme porteur de la lettre d'Omar à Abou Obaida qui contenait sa nomination", périt dans la bataille du Yarmouk. Dans son livre *Ansâb al-ashrâf* [5]) le même auteur dit seulement qu'il mourut en Syrie sous le khalifat d'Omar

1) Abou Obaid, *Gharîb al-hadîth*, f. 237 r. et Zamakhshari *Fâik* I, 364 et suiv. ne mentionnent pas le vin. Donc, selon eux, seul le luxe immodéré est désapprouvé.

2) *Fâik* I, 369.

3) II, 277.

4) P. ١٣٩, comp. p. ١١٥, où il faut lire à la ligne 3 وإِمْرَةِ الأُمَرَاءِ dépendant de la préposition ب en بولاية.

5) Ms. de feu M. Schefer f. 126 r.

et c'est ce que nous lisons aussi chez Ibn Hadjar [1]), mais la tradition rejetée par Belâdhori, d'après laquelle il fut tué à Adjnâdîn, confirme celle qui le fait périr dans la bataille du Yarmouk, à cause de la confusion des deux batailles [2]), et nous porte à rejeter une troisième tradition, que donc Belâdhori et qui fait de lui une victime de la peste d'Emmaüs. Mais au lieu d'Âmir, Madâini [3]) nomme trois autres porteurs de la missive: Shaddâd ibn Aus, Mahmia ibn Djaz et Yarfâ, l'affranchi d'Omar. Abou Mikhnaf [4]) ne nomme que Yarfâ, Saif [5]) seulement Mahmia, Yacoubi [6]) dit que Yarfâ apporta la nouvelle de la mort d'Abou Bekr, Shaddâd la nomination d'Abou Obaida comme commandant en chef et celle de Khâlid à la place d'Abou Obaida. Il ne me semble guère difficile de concilier les deux traditions. Âmir aura porté à Khâlid sa nomination comme généralissime, les trois autres lui auront apporté la nouvelle de sa destitution [7]). En effet, si la tradition d'après laquelle Âmir aurait péri dans la bataille du Yarmouk est exacte, nous sommes obligés d'admettre qu'il est arrivé avant ou pendant cette bataille et, au dernier cas, qu'il a pris part au combat dès son arrivée. Comme Khâlid commandait dans cette bataille, nous serons obligés encore de supposer ou bien que Khâlid a mis de côté la lettre contenant sa destitution [8]), ou bien qu'Abou Obaida ne lui

---

1) II, ٩٣٨. 2) Ci-dessus p. 60.

3) Tab. I, ٢١٤٥, 10 et suiv. 4) Chez Ibn Hadjar III, ١٣٨٧, 2.

5) Tab. I, ٢٠٩٧, 3 où son père est appelé زنيم. 6) II, ١٥٨.

7) Shaddâd ibn Aus accompagna Omar à Jérusalem en l'an 17, v. Journ. R. As. Soc. XIX, 275.

8) Comp. Saif chez Tab. I, ٢٠٩٧, 2.

en a dit mot. Mais presque toutes les traditions qui ne placent le remplacement de Khâlid par Abou Obaida ni immédiatement après la bataille d'Adjnâdîn [1]) ni à l'époque du siége de Damas, portent que cet événement eut lieu au milieu de la bataille de Fahl [2]).

Il ne saurait être question d'une bataille de Fahl après la prise de Damas, quoi qu'en disent Abou Mikhnaf [3]) et Saif, à moins de la mettre, avec ces deux auteurs, à la place de la bataille du Yarmouk. La description de Saif prouve clairement qu'il identifie la bataille antérieure de Fahl et celle du Yarmouk. Chez lui aussi le Sakellarius commande les Romains dans cette bataille et y périt; sa journée de Fahl a les mêmes conséquences importantes que, d'après le récit des autres, celle du Yarmouk. Or, il n'est pas difficile d'expliquer cette confusion comme la conséquence d'une erreur antérieure qui avait identifié la bataille d'Adjnâdîn-Yarmouk (Yarmouth) et celle du Yarmouk (Hiéromax). Il est possible cependant que leur manière de représenter les choses ait contribué à faire naître le récit qui fait coïncider la démission de Khâlid avec la journée de Fahl, puisque d'autres la placent au temps de la bataille de Yâcouça—Yarmouk [4]). L'opinion toutefois qu'Omar aurait pris cette résolution au moment où il savait ou devait supposer les deux armées en présence, est trop absurde pour qu'on y ajoute foi.

Ce que les Musulmans avaient de plus pressé à faire après la bataille du Yarmouk, c'était naturellement de

---

1) Ci-dessus p. 64.
2) Ci-dessus p. 81 et suiv.
3) Belâdh. ۱۱۸.
4) Ci-dessus p. 64.

réoccuper le terrain qu'ils avaient soumis déjà, mais qu'ils avaient été obligés d'évacuer à l'approche de l'armée romaine, et de reconquérir les places fortes qui servaient de refuge aux fuyards. Damas, la capitale, fut la première qu'ils tâchèrent de reprendre. Il semble qu'ils aient été arrêtés pendant quelque temps devant cette ville et qu'en dépit des bonnes dispositions des habitants, la garnison ait réussi à repousser leurs premiers efforts. Cependant, comme les faits qui précèdent ou suivent immédiatement la victoire du Yarmouk font un terrible imbroglio dans la mémoire des Musulmans, nous ne saurions guère être trop affirmatifs. Peut-être faut-il chercher là l'explication de tout ce qu'il y a de contradictoire dans les récits de la première conquête. Je n'oserais pas même assurer qu'Amr et Shorahbîl ont assisté à cette seconde conquête. Assurément les Musulmans n'ont pas emporté la ville sans coup férir, si du moins on peut admettre l'authenticité de l'entretien que Khâlid et Abou Obaida auraient eu à l'occasion de la destitution du premier, tel que Belâdhori nous le rapporte[1]). D'après lui, Abou Obaida reçut sa nomination comme gouverneur de la Syrie pendant le siége de Damas, mais il n'en fit pas part à Khâlid, parce que celui-ci avait le commandement de l'armée. Après la prise de la ville Khâlid lui dit: »Quel était ton motif pour agir de la sorte?" Abou Obaida répondit: »Je craignais de nuire à ton autorité, tant que tu te trouvais en face de l'ennemi". Quoi qu'il en soit, on maintint les principaux articles du premier traité; seulement, il paraît que comme amende les

1) P. ۱۱٥.

habitants ont été obligés de céder quelques églises, entre autres la moitié de l'église de St.-Jean. Selon Ibn Asâkir [1]) ils conservèrent quinze églises, parmi elles celle de Maxillât.

La reprise de Damas introduit un nouvel ordre de choses dans ces contrées. Les auxiliaires de l'Irâk quittent la Syrie, Abou Obaida devient gouverneur du pays, Amr retourne en Palestine, Shorahbîl au Jourdain et Yazîd ibn abi Sofyân est envoyé au littoral de Damas [2]), chacun pour mettre la dernière main à la conquête de sa province, tandis qu'Abou Obaida accompagné de Khâlid [3]), qui cependant le quitte bientôt pour se rendre à Médine, se dirige vers le Nord sur Balbek et Emèse, et de là sur Kinnasrîn, Alep et Antioche. Amr mit le siége devant Aelia (Jérusalem) [4]), Shorahbîl s'empara d'Acca, de Çour et de Çaffouria [5]), tandis que Yazîd, avec son frère Moâwia, prit Çaida, Irca, Djobail et Bairout [6]). Nous ne suivrons pas Abou Obaida dans sa marche victorieuse; Belâdhori y consacre plusieurs pages [7]). Une ligne tracée d'Antioche à Manbidj sur l'Euphrate indique à peu près les limites de ses conquêtes.

Il nous reste encore à examiner les traditions relatives au départ des auxiliaires de l'Irâk, qui, selon Saif [8]), arrivèrent à Câdisîya un mois après la (seconde) prise de Damas. Belâdhori [9]) dit que Cais ibn al-Makshouh partit avec 700

---

1) Chez Ibn Shaddâd, p. 123.
2) Belâdh. ۱۲۹, comp. ۱۱۹ et suiv. et ۱۳۱.
3) Belâdh. ۱۴۴, 4 a f.
4) Belâdh. ۱۴۰. Comp. Le Quien, *Oriens christianus* III, 277.
5) Belâdh. ۱۱۹.
6) Belâdh. ۱۲۹.
7) P. ۱۳۰—۱۳۴, ۱۴۴—۱۵۰.
8) Tab. I, ۲۳۰۵, 2 et suiv.
9) P. ۲۵۹.

hommes et fait mention des traditions qui les font arriver durant la bataille de Câdisîya, à laquelle ils auraient pris part, et de celles qui les font arriver immédiatement après. Un vers de Cais qu'il cite [1]) plaide pour les premières:

»Puis, après un mois, nous arrivâmes à Câdisîya, nos chevaux ayant la croupe tâchée de sang.

Nous y tînmes tête aux troupes du Chosroès et aux fils des nobles merzbân;

Et lorsque je vis la cavalerie faire une volte, je me dirigeai vers le lieu où se tenait le roi puissant (Rostam); je frappai sa tête de mon glaive, ni ébréché ni émoussé, et il tomba mort.

Dieu était bon pour nous ce jour-là, car les bonnes actions sont profitables auprès de Dieu".

Ibn Ishâk dit [2]) qu'Omar envoya Cais ibn al-Makshouh à la tête de 700 hommes; ils partirent du Yarmouk — il veut dire après la bataille du Yarmouk — et arrivèrent chez Saʿd ibn abi Waccâç avant la bataille de Câdisîya [3]). Puis il ajoute qu'Omar écrivit à Abou Obaida pour le prier d'envoyer des renforts à Saʿd, et que celui-ci expédia 1000 hommes sous les ordres d'Jyâdh ibn Ghanm al-Fihri. Jyâdh arriva après la bataille [4]), mais il eut avec les siens sa part du butin et prit une part active à la poursuite des ennemis [5]). Hâshim ibn Otba al-Mircâl commandait alors l'avant-garde.

Nul autre ne parle de cette expédition d'Jyâdh, sauf Saif [6]), qui cependant ne le nomme pas parmi les capitaines de l'armée envoyée de Syrie, dont selon lui Hâshim

1) P. ٢٩١. 2) Tab. I, ٢٣٥٠, 2. 3) Ib. ٢٣٥١, 5, ٢٣٥٣, 15.
4) Ib. ٢٣٥٧, 8. 5) Ib. ٢٣٥٨, 10, ٢٣٥٩, 5.
6) Ib. ٢٣٠٠, 3 et suiv.

ibn Otba était le général en chef. Mais elle est tout à fait inadmissible, si la tradition que le même Ibn Ishâk mentionne [1]) et d'après laquelle Abou Obaida confia à Jyâdh le mandat de poursuivre les fuyards du Yarmouk, tandis que celui-ci poussa alors jusqu'à Malatia, est authentique. Or, cette tradition — sauf la dernière partie — est confirmée par le détail que nous lisons chez Belâdhori [2]), qu'Jyâdh commanda l'avant-garde de l'armée avec laquelle Abou Obaida prit Alep et Antioche [3]). Saif dit qu'en 17 Sa^cd ibn abi Waccâç reçut l'ordre de renvoyer Jyâdh à Abou Obaida et qu'Jyâdh prit la route de l'Euphrate. Selon Ibn Ishâk [4]), Sa^cd expédia Jyâdh en 19 pour la conquête de la Mésopotamie. Cette tradition est également à rejeter. Car nous savons par Belâdhori [5]) qu'Jyâdh avait été envoyé par Abou Obaida. Puis, Eutychius dit [6]) qu'Abou Obaida, quand il alla à la rencontre d'Omar, désigna Jyâdh comme son vicaire. Omar vint en Syrie en 17, mais selon Belâdhori [7]) Abou Obaida quitta Kinnasrîn déjà en 16. En 18, Abou Obaida, au moment de sa mort, désigna Jyâdh pour le remplacer. Dans cette même année, en Sha^cbân, Omar le nomma gouverneur d'Emèse, de Kinnasrîn et de la Mésopotamie [8]). Cais, dans sa poésie, s'attribue l'honneur d'avoir tué Rostam. Ibn Ishâk [9]) et Saif [10]) nomment à sa place Hilâl ibn Ollafa. Le plus sûr semble être de nous en tenir au récit de Belâdhori [11]):

1) Tab. I, ٢٣٤٩, 8. 2) P. ١٤٩, 3 a. f., ١٤٧, 3, ١٤٩, 9, ١٥٠, 7, 3) Comp. aussi Abou Yousof p. ٢٣. 4) Tab. I, ٢٥٠٥. 5) P. ١٣٩ l. dern., ١٤٠, 11, ١٧٢. 6) II, 282. 7) P. ١٣٨, 4 a f. 8) Comp. aussi Eutychius II, 294 et Théophane 520 (de Boor 339); Wellhausen p. 87 et suiv. 9) Tab. I, ٢٣٥٩, 13 et suiv. 10) Ib. ٢٣٣٩, 10. 11) P. ٢٥٨ l. pén. et suiv.

»Cais ibn al-Makshouh s'écria (dans la bataille de Câdisîya): »O hommes! la mort dans la mêlée est le sort des nobles; ayez soin que ces incirconcis ne vous surpassent en constance et ne soient plus prompts à verser leur sang que vous". Puis il combattit vaillamment. Dieu tua Rostam: son corps fut trouvé criblé de coups d'épée et de lance; on ne sait pas à qui revient l'honneur de l'avoir tué". Ensuite il nomme diverses personnes qui revendiquent cet honneur, et parmi eux Hilâl ibn Ollafa.

VIII. Omar en Syrie.

Les auteurs arabes [1]) s'accordent généralement à raconter ceci: Abou Obaida, après s'être avancé jusqu'à la limite que je viens de tracer, retourna sur ses pas, en l'an 16 encore [2]), pour secourir Amr ibn al-Âci au siége de Jérusalem. Bientôt les habitants de cette ville vinrent offrir leur soumission aux mêmes conditions qu'avaient stipulées les autres villes, ajoutant toutefois qu'ils n'accepteraient le traité que d'Omar lui-même. Pour satisfaire à leur demande, Abou Obaida engagea Omar à venir en Syrie et celui-ci se rendit à Djâbia pour passer ensuite à Jérusalem. — Eutychius rapporte au contraire [3]) que ce fut la nouvelle de l'arrivée d'Omar qui détermina Abou Obaida à s'en retourner et à confier à Jyâdh ibn Ghanm la conduite ultérieure de la conquête. Laquelle de ces deux

1) Belâdh. ١٣٨ et suiv.

2) Théophane semble placer plus tôt l'expédition d'Omar, mais il confond Omar et Amr, v. ci-dessus p. 24 n. 2 et 54. 3) II, 282.

traditions est la vraie? Je ne pense pas que le choix est difficile. D'abord, le premier récit renferme une grande invraisemblance, qui fait douter de son exactitude. C'est la circonstance qu'Omar, étant invité à venir à Jérusalem, où se trouve Abou Obaida, vient d'abord à Djâbia, où il mande celui-ci pour se rendre ensemble avec lui à la Ville Sainte. Le fait qu'Omar alla d'abord à Djâbia et s'y arrêta quelque temps est absolument hors de doute. Or, peut-on supposer que s'il n'avait pas eu d'autre affaire que le traité de Jérusalem qui l'appelât en Syrie, il ne s'y fût pas rendu directement? Non certes, il avait bien d'autres choses à y faire, et le traité de Jérusalem n'était qu'une seule de ses occupations. Et ainsi, lorsque d'un côté on prend en considération la tradition d'Ibn abi Habîb [1]), d'après laquelle Omar envoya Khâlid ibn Thâbit le Fahmite avec une armée de Djâbia à Jérusalem pour prêter main forte aux assiégeants, et d'un autre côté celle qui dit qu'Abou Obaida accompagnait Omar déjà lors de son entrée à Adhriât (Edreï), situé bien plus au Sud [2]), on ne saurait guère hésiter à donner la préférence au récit d'Eutychius.

Le voyage d'Omar en Syrie avait pour but de prendre solennellement possession du pays, d'établir, de concert avec Abou Obaida et son conseiller Moᶜâdh ibn Djabal [3]), la position définitive des contrées conquises, de reviser les traités et de fixer les obligations respectives des vainqueurs

---

1) Belâdh. ١٣٩ et une semblable dans le *Mothîr al-ghorâm* ms. de Leide 931, f. 37 v., Ibn Hadjar I, ٨٢٥.

2) Belâdh. ١٣٩; comp. Wetzstein, *Reisebericht*, p. 77, Socin-Baedeker², p. 304.

3) Belâdh. ١٥١.

et des vaincus. Ces réglements d'Omar sont devenus pour ces provinces la base du droit foncier et fiscal et ont par conséquent une importance qui nous oblige de nous y arrêter quelques instants.

Par rapport aux taxes, les pays se divisent en deux classes, les *oshrîya* et les *kharâdjîya*. La première se compose des contrées dont les habitants ont embrassé l'islamisme dès le commencement, qui ont été défrichées par les Musulmans et qui ont été conquises et réparties entre eux. La seconde comprend celles dont les habitants se sont soumis par traité. Omar, selon Belâdhori [1]), avait d'abord l'intention de considérer toute la Syrie comme une province conquise et de la partager entre les Musulmans; l'avis contraire de Mo'âdh prévalut et tout devint *kharâdjîya*, sauf quelques rares exceptions à savoir les terres dont les habitants avaient émigré et qu'on donnait en fief à quelque Musulman, et encore les terres en friche sans possesseur légitime et exploitées par les Musulmans. D'après Makhoul le Syrien [2]), Abou Obaida écrivit à Omar que ses soldats demandaient que les villes avec leurs habitants et les terres avec les arbres et les blés fussent distribuées entre les vainqueurs, mais qu'il avait refusé d'en rien faire avant d'avoir demandé l'avis du khalife. Omar, après avoir consulté les principaux compagnons du prophète, décida que le pays conquis resterait la possession indivise de la communauté musulmane [3]). La conquête a

---

1) P. ١٥١ et suiv. 2) Chez Abou Yousof p. ٨١ et suiv.

3) La consultation a été décrite par Abou Yousof p. ١٤ et suiv., mais il la place après la conquête de l'Egypte. D'après Belâdh. ٢٦٥ et suiv. Sa'd ibn abi Waccâç

converti tout le pays en domaine public, *ager publicus*, et l'occupant n'en a que l'usufruit (possessio), pour lequel il paye annuellement pour chaque *djarîb* (36 ares) une certaine quantité de fruits ou une redevance en argent [1]. Aussi la vente etc. ne peut aliéner que l'usufruit; le domaine (*ricâb al-ardhi*) demeure à l'Etat [2]. C'est pourquoi le carache continue d'être levé quand même l'occupant devient Musulman [3]. Outre cette taxe foncière (census soli), les infidèles (en Syrie: les Chrétiens, les Juifs et les Samaritains) avaient à payer une capitation (census capitis), appelée *djizya*. En l'acceptant, la communauté musulmane s'engage non seulement à tolérer le libre exercice du culte des contribuables avec les restrictions stipulées, mais aussi à leur garantir la sûreté pour leurs personnes et leurs biens, et à les défendre contre les attaques de l'ennemi. Cette obligation s'appelle en arabe *dhimma*; ceux qu'elle concerne sont nommés *ahl ad-dhimma* ou *dhimmî*'s. Les savants mahométans [4] considèrent cette djizya comme un rachat de la mort (ou de l'esclavage) accordé à ceux qui ont un livre sacré (y compris les Mages), en opposition aux idolâtres qui n'ont que le choix entre la conversion et

---

écrivit à Omar dans les mêmes termes qu'Abou Yousof attribue à Abou Obaida. Comp. aussi Max van Berchem l. c. p. 23 note.

1) „Si levava ... sul frutato presunto, in razion composta della extensione del terreno et maniera della cultura", paroles d'Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia* I, 475.

2) Dans Mawerdi p. ٢٥٥, l. 6 a f. il faut lire بيع رقابها au lieu de بيع رقابهم. Comp. aussi Max van Berchem p. 29.

3) Mawerdi en donne une exception p. ٢٥٩ et ٢٩٩; comp. Enger dans l'introduction p. 23 et 24. V. aussi Max van Berchem p. 37.

4) V. surtout le *Kitâb al-kharâdj* de Codâma ibn Dja'far, Manzil VII, chap. 8 (ms. de feu M. Schefer). Comp. Max van Berchem, p. 17 n. 2.

le glaive[1]). On en excepte les femmes, les enfants et les personnes incapables de pourvoir à leur propre entretien. Elle est payée uniquement par les hommes adultes et qui sont en état de porter les armes. »Ne l'exigez, dit Omar, que de ceux qui se font la barbe"[2]). Au commencement on avait levé sur chaque contribuable un djarîb (grande mesure) de froment et un dénare. Omar en disposa autrement. Les riches, c'est-à-dire les possesseurs de biens fonds et les autres propriétaires, payeraient annuellement 4 dénares ou 40 drachmes; les gens aisés, 2 dénares ou 20 drachmes; tous les autres, 1 dénare ou 10 drachmes[3]). En outre chacun avait à payer chaque mois une certaine quantité de froment, d'huile, de vinaigre, de miel et de graisse, destinée à l'entretien des Musulmans qu'on était encore obligé d'accueillir hospitalièrement pour trois jours lorsqu'au cours d'un voyage ils venaient à passer. Mawerdi[4]) nous décrit plus particulièrement en quoi consistait cet accueil: l'écurie pour les chevaux, sans l'obligation toutefois de leur fournir de l'avoine (de l'orge), et puis la table ordinaire, cependant sans qu'on fût tenu de tuer une brebis ou même une poule. La déclaration des frais de réception se faisait une fois par an et ils étaient répartis sur tous[5]). La djizya des habitants de la Syrie était plus élevée

---

1) Codouri restreint ceci aux idolâtres arabes et aux apostats (Rosenmüller, *Analecta arabica*, I, 15). Les autres sont réduits en esclavage.

2) Belâdhori ١٢٥ et ١٥٢.

3) Belâdhori ١٢٤, Abou Ishâk as-Shirâzi ٢٩٥, 15 et suiv. Le tarif d'Abou Hanîfa est plus haut; voir Mawerdi ٢٤٩ et Hâmisch Abou Yousof ٢٢.

4) P. ٢٥..

5) Abou Ishâk as-Shirâzi ٢٩٦, 4.

que celle des dhimmi's du Yémen, parce qu'ils étaient plus riches [1]).

D'après le système de Mawerdi, les rapports de ces dhimmi's avec les Musulmans se réduisent à six conditions nécessaires et six autres qui ne sont que désirées. Les six premières sont: ils ne se serviront point du livre de Dieu par raillerie, ni n'en fausseront le texte [2]); ni ne parleront de l'envoyé de Dieu en termes mensongers ou méprisants; ni du culte de l'Islam avec irrévérence ou dérision; ils ne toucheront point à une femme musulmane, ni par paillardise ni sous le nom de mariage; ils ne tâcheront pas de détourner un Musulman de la foi, ni ne tenteront rien contre ses possessions ou sa vie; et ils ne secourront point l'ennemi ni n'hébergeront les espions [3]). La transgression d'une seule de ces six conditions anéantit le traité et leur enlève la protection des Musulmans. Les six autres conditions, dont la violation est punie d'amendes ou d'autres pénalités, sans annuler le traité, sont: 1⁰ ils auront un vêtement distinctif et porteront le *ghiyâr* [4]) et le *zonnâr* (ceinture); 2⁰ ils ne bâtiront point de maisons

---

1) Belâdh. ٧١٣, Bokhâri II, ٢٩١.

2) P. ٢٥٠, 6 a f. il faut lire تحريف au lieu de تحريق.

3) Le texte porte اغنياءهم; qu'on lise اعينهم; comp. Abou Ishâk as-Shirâzi ٢٩٨, 12 او آوى عينًا للكفّار او دلّ على عورة المسلمين.

4) Pièce d'étoffe qu'ils devaient coudre sur leurs habits, ordinairement de couleur jaune pour les Juifs, de couleur bleue pour les Chrétiens, selon Mahalli dans son comm. sur le *Minhâdj* III, 285 الغيار ما يخالف لونه لونها (الثياب) يخيط عن الكتف ونحوه والاولى باليهودى الاصفر وبالنصرانى الازرق. Comp. de Sacy *Chrest.* I, 146, Belin *Fetoua d'Ibn en-Naqqâch*, p. 47, 89, Abou Ishâk as-Shirâzi ٢٩٩ et suiv.

plus hautes que celles des Musulmans; tout au plus d'égale hauteur; 3° ils ne feront point entendre leurs *nâcous* (cloches en bois) [1]) et ne liront pas à haute voix leurs livres, ni ce qu'ils racontent d'Ozair (Ezra) [2]) et du Messie; 4° ils ne boiront pas de vin en public, ni ne montreront leurs croix et leurs pourceaux; 5° ils enseveliront leurs morts en silence et ne feront pas entendre leurs lamentations ou leur cris de deuil; 6° ils ne se serviront point de chevaux, de race noble ni commune [3]), mais il leur est permis de monter des mulets ou des ânes.

Pour le fond, ces articles s'accordent avec les conditions du célèbre contrat conclu entre Omar et les Chrétiens de la Syrie, dont le texte et la traduction ont été déjà publiés plusieurs fois [4]), et qui a la forme d'une déclaration que les Chrétiens des villes soumises avaient à signer. Une clause à la fin du document nomme comme auteur Abdarrahmân ibn Ghanm (+ 78), élève dévoué de Moᶜâdh ibn Djabal et *fakîh* de grande renommée [5]). Celui-ci le récita à Omar, qui l'approuva, se contentant d'y ajouter quelques mots.

Je croyais autrefois que l'authenticité de ce document ne saurait être revoquée en doute. Telle était aussi l'opinion d'Amari, qui en publia une traduction dans son »Histoire

---

1) V. Hamaker, *Incerti auctoris liber de expugn. Memphidis*, p. 167, Belin l. c. p. 82.

2) قالت اليهود عزير ابن الله „Ezra est le fils de Dieu". La traduction *Minhâdj* III, 286 „en parlant à haute voix d'Esdras ou du Messie" est fautive.

3) عتاقا وهجانا.

4) Lemming, *Comm. philolog.* p. 9 et suiv., 53 et suiv.; Hamaker l. c. p. 165 et suiv., Rosenmüller, *Analecta* I. 20 et suiv.; Belin l. c. p. 130 et suiv., 141 et suiv. (trad. p. 78 et suiv., 103 et suiv.), Amari *Storia* I, 477 et suiv.

5) *Osd al-ghâba* III, ٣١٨ et suiv.

des Musulmans de la Sicile" d'après Ibn Khaldoun, Codouri, Ibn ar-Naccâsh etc., et de Kremer, qui en a donné une traduction dans sa »Culturgeschichte"[1]), d'après Ibn Asâkir. Mais M. Muir[2]) en doutait, parce que, d'après lui, ce serait calomnier le tolérant Omar que de lui attribuer la plupart de ces prescriptions, et M. Arnold[3]) partage son opinion. Le dernier ajoute, s'appuyant en cela sur l'autorité de M. Steinschneider, qu'aucun auteur antérieur au huitième siècle de l'hégire ne paraît connaître cette pièce. C'est une erreur. Zamakhshari (+ 538) en cite, dans son *Fâik* sur les expressions difficiles de la tradition[4]), le passage qui contient les mots *callâya* (cellule), *bâᶜout* (proprement prière; la signification de Pâques n'est pas certaine, selon Fränkel[5])) et *saᶜânîn* (palmes). Soyouti, dans son *Canz al-ᶜommâl*[6]), donne le contrat d'après les *Gharâib Shoᶜba* d'Ibn Mendeh (+ 395) et les *Shorout an-Naçâra* d'Ibn Zabr, qui vivait probablement au second siècle[7]). Puis, Abou Yousof, dans son *Kitâb al-kharâdj*, qui a la forme d'une lettre à Haroun ar-Rashîd, écrit sur le costume des dhimmi's[8]): »il convient de leur sceller le cou au moment de la perception de la capitation; après l'inspection, les sceaux doivent être brisés s'ils le demandent, comme le faisait Othmân

1) I, 102—104. 2) *The Caliphate*, p. 146 et suiv.

3) *The preaching of Islam*, p. 52.

4) II, 364; v. aussi la *Nihâja* d'Ibn al-Athîr I, ٨٥.

5) *Die aramäischen Fremdwörter im Arabischen*, p. 277.

6) En marge du *Mosnad* d'Ahmed ibn Hanbal II, ٣١٠.

7) C'est probablement Abdallah ibn al-Alâ ibn Zabr de Damas (Dhahabi, *Mîzân*, II, ٥٣) qui selon le TA est un des تابعو التابعين. Il mourut en 164, selon Abu'l-Mahâsin I, ۴۴۱ où il faut restituer زبر au lieu de زيد.

8) P. ٧٣, 2 et suiv.

ibn Honaif (du temps d'Omar). Il leur est défendu, à tous sans exception, de s'assimiler aux Musulmans dans leur habillement, leur monture et tout leur extérieur. Ils doivent porter pour ceinture (*zonnâr*) une corde nouée au milieu; leurs chapeaux doivent être piqués; au lieu d'arçons leurs selles auront une pommette en bois; les courroies de leurs sandales doivent être pliées et les sandales elles-mêmes se distinguer par la forme de celles des Musulmans; leurs femmes ne feront pas usage de selles de femme (*rihâla*); ils ne bâtiront ni ne restaureront d'église ni de synagogue, à l'exception de celles qu'ils possédaient avant la conquête et qui leur ont été laissées par contrat; l'entretien de celles-ci ne leur est pas défendu. Cela est également applicable aux pyrées (des Persans). Ils auront la liberté de demeurer dans les villes des Musulmans et de trafiquer dans leurs marchés, mais il leur est défendu de vendre du vin et des pourceaux. Il ne leur est pas permis de faire exhibition de leurs croix dans les villes; leurs chapeaux doivent être hauts et piqués. Vous devez ordonner aux gouverneurs de vos provinces de les obliger à porter ce costume; Omar en fit autant, jugeant nécessaire qu'on pût distinguer par l'habillement les dhimmi's des Musulmans". Les dernières paroles prouvent qu'au temps de Hâroun ar-Rashîd on connaissait des prescriptions semblables à celles du contrat et qu'on les attribuait à Omar.

Toutefois, je partage les doutes de M.M. Muir et Arnold pour deux raisons, l'une formelle, l'autre matérielle. Quant à la première, nous possédons plusieurs rédactions du contrat, dont chacune présente des variantes plus ou moins considérables, de sorte qu'il est difficile, sinon im-

possible, d'en restituer l'original. Or, s'il eût été composé réellement par l'ordre d'Omar et sanctionné par lui, on se serait bien gardé d'y supprimer, changer ou ajouter des mots. Le fait qu'on s'est permis tout cela prouve qu'on n'a pas considéré la pièce comme authentique [1]). La raison matérielle est que nous connaissons les conditions qu'Abou Obaida imposa aux Syriens et qui furent approuvées par Omar. Abou Yousof nous a conservé [2]) un récit de Makhoul le Syrien (+ 113), savant distingué [3]) qui avait des traditions de Shaddâd ibn Aus [4]), d'Abou Omâma al-Bâhili [5]) et d'autres gens qui avaient pris part à la conquête, et qui est cité aussi par Belâdhori [6]) comme une bonne autorité sur les affaires de la Syrie: le célèbre az-Zohri l'appelle »le savant de la Syrie". Nous y lisons: »Abou Obaida conclut avec les habitants de la Syrie des traités dans lesquels il leur garantit la possession permanente de leurs églises et synagogues, à la condition qu'ils n'en construiraient pas d'autres. Ils auraient le devoir d'indiquer le chemin aux Musulmans qui s'étaient égarés, de construire et d'entretenir les ponts à leurs frais, d'accorder pendant trois jours l'hospitalité aux Musulmans qui passaient, de ne pas injurier un Musulman ni de le battre, de ne pas élever de croix aux lieux de réunion des Musulmans, d'empêcher leurs pourceaux d'entrer dans la cour qui se trouve devant les maisons des Musulmans, d'allumer des feux pour montrer le chemin aux troupes militaires des

1) Comp. mon *Mémoire sur le Fotouh*, p. 8 et suiv.
2) P. ٨٠. 3) Dhahabi *Mízán* II, ٥٠١. 4) Tab. I, ٩٧٣, 14
5) Ib. ١٣٣٤, 1 et suiv. 6) P. ١٥٢, ١٩٢.

Musulmans dans leurs expéditions contre l'ennemi et de ne pas trahir à l'ennemi les côtés faibles des Musulmans. Ils ne devaient pas battre leur cloches en bois (*nâcous*), ni avant l'appel à la prière des Musulmans, ni au moment de cet appel, ne pas promener leurs étendards aux jours de fête, ne pas sortir armés les jours de fête, ne pas avoir d'armes chez eux. S'ils commettaient un de ces délits, ils seraient passibles d'une punition. C'est à ces conditions qu'on fit la paix. Mais ils dirent à Abou Obaida: »Accordez-nous un jour par an où nous pourrons promener nos croix sans emporter nos étendards", entendant par là le jour de leur fête principale à l'époque du carême [1]). Abou Obaida y consentit et dès lors ils (les dhimmi's) furent obligés de tenir ce qu'ils avaient promis. Lorsqu'ils virent que les Musulmans de leur côté étaient fidèles à leurs promesses et les traitaient bien, ils devinrent les meilleurs auxiliaires des Musulmans contre leur ennemi". Il y a tout lieu d'admettre l'authenticité de ces conditions, parmi lesquelles il y en a qui ne conviennent qu'au temps de la conquête. Or, nous lisons à la fin du récit de Makhoul qu'Omar, approuvant les conditions imposées par Abou Obaida et lui enjoignant de tenir fidèlement tout ce qu'il avait promis, ajouta: »Quant à leur prière de promener leurs croix au jour de leur fête, il n'y a aucun inconvénient à la leur accorder, à la condition qu'ils n'apportent pas leurs étendards ni leurs drapeaux et que la procession se fasse hors de la ville, non pas dans la ville, au milieu des Musulmans et de leurs mosquées".

---

1) الذى في صومهم.

Nous pouvons donc constater qu'Omar, d'accord avec Abou Obaida, permit aux Chrétiens le libre exercice de leur culte, mais exclusivement dans les murs des églises, afin de ne pas blesser les sentiments des Musulmans et qu'il se borna à défendre la construction de nouveaux édifices consacrés à leur culte. La convocation à la messe au moyen du *nâcous* fut permise, sauf immédiatement avant ou pendant l'*adhân* des Musulmans; même une procession solennelle au grand jour de fête fut accordée. Il n'y a pas la moindre trace de ces dures et humiliantes conditions que nous trouvons dans le contrat. Bien au contraire, Omar écrivit à Abou Obaida de veiller à ce que les Musulmans n'opprimassent les dhimmi's, ni ne leur nuisissent en s'emparant de leurs biens sans autorisation légale. Le traité conclu par Omar avec les habitants de Jérusalem s'accorde, comme nous allons voir, avec ce que nous avons avancé. En effet, c'eût été une bien mauvaise politique de la part d'Omar que d'imposer les prescriptions odieuses et avilissantes du contrat aux Syriens, tant chrétiens que juifs et samaritains, qui avaient favorisé plutôt que contrarié les efforts qu'avaient faits les Musulmans pour s'emparer du pays. Elles n'auraient eu d'autre effet immédiat que de changer la bonne entente en haine et d'élever des obstacles sérieux à la pacification de la Syrie. Puis, il ne pouvait y avoir alors aucun motif de les imposer. Les Musulmans n'avaient pas encore cohabité avec les Chrétiens et les Juifs, de sorte qu'ils ne pouvaient pas encore sentir le besoin de voir reconnaître leur supériorité par de semblables marques extérieures. Cette nécessité ne pouvait s'y faire sentir que lorsque la majorité des Syriens avait adopté l'Islam et que les nouveaux

convertis, fiers de leur position de Musulmans, désiraient que la manière dont ils se montreraient au public en rendît témoignage.

Mais entre la conception de pareils vœux et la promulgation d'un décret du souverain qui les réalise il y a un long chemin, que les théologiens avaient à aplanir. Il n'est guère impossible que le contrat d'Omar et les vingt articles publiés dans les *Analecta* de Rosenmüller doivent être considérés comme des ballons d'essai, lancés pour établir l'opinion que de pareilles prescriptions avaient bien été données, mais non exécutées. Chez les premiers khalifes omayades les théologiens n'avaient pas de chance de réussir, mais Omar II, qui était entièrement sous leur influence et pour l'orthodoxie duquel l'idée d'égalité des fidèles et des dhimmi's était insupportable [1]), se rendit à leurs instances et réalisa leurs vœux [2]), croyant probablement ne pas introduire d'innovations, mais rétablir des prescriptions négligées. Heureusement, Abou Yousof nous a conservé une missive de ce prince au gouverneur d'une de ses provinces, dont voici la teneur [3]): »Il faut briser ou effacer toutes les croix sans exception qui se trouvent en public; nul Chrétien ni Juif ne se servira d'une selle, mais seulement d'un bât; de même leurs femmes devront se servir du bât au lieu de la *rihâla* (selle de femme). Vous devez donner des ordres positifs à cet égard. Vous devez

---

1) Comp. Müller, *der Islam* I, 440 „eine seiner Orthodoxie anstössige Gleichstellung von Gläubigen und Schutzgenossen".

2) Comp. Goldziher, *Muh. Stud.* II, 34 sur Omar II: „er versuchte es, der stillen Arbeit der Theologen des 1. Jahrhunderts praktische Wirkung zu verschaffen".

3) P. ٧٣.

encore défendre aux Chrétiens de votre province de porter des tuniques (*cabâ*) et des robes (*thôb*) de soie ou de linge fin. On m'a rapporté qu'il y a chez vous beaucoup de Chrétiens qui ont repris le turban, qui ne portent pas de ceinture et qui, au lieu d'avoir les cheveux ras, portent une chevelure abondante. Par ma vie, si j'ai été bien informé, vous êtes coupable de faiblesse et de connivence. Ils n'oseraient le faire, s'ils ne savaient pas qu'ils n'avaient rien à craindre de votre part. Prenez donc note de tout ce que j'ai défendu et mettez fin à toute infraction. Salut". Nous pouvons conclure de cette pièce qu'Omar II a donné réellement des prescriptions dans le genre de celles dont Abou Yousof recommanda le maintien à Hâroun ar-Rashîd. Il n'est pas vraisemblable que ce prince l'ait écouté. Ce n'est qu'en 235 que Motawakkil, animé du même esprit qu'Omar II, renouvela les prescriptions [1]), qu'il rendit encore plus sévères en 239 [2]). C'est alors que fut édictée la défense des chevaux qu'on trouve chez Mawerdi et dans les livres de *fikh*.

Revenons au temps de la conquête. Les Juifs et les Samaritains étaient soumis aux mêmes conditions que les Chrétiens [3]), mais jusqu'à l'avénement de Yazîd, fils de Moâwia, les Samaritains, en récompense des services qu'ils avaient rendus aux Musulmans lors de la conquête, ne payaient pas le carache [4]).

Les affaires financières avaient été réglées provisoirement par les traités particuliers que les généraux avaient accordés aux villes soumises. Omar se contenta de les reviser

1) Tab. III, ١٣٨٩ et suiv.

2) Ib. ١٤١٩.

3) Belâdh. ١٢٤, 5 a f. et suiv.

4) Belâdh. ١٥٨.

d'après le plan général dont nous avons parlé plus haut. Voici un exemple. Un jour le seigneur de Bosra se présenta devant Omar, le priant de ratifier [1]) le traité que les Musulmans avaient conclu avec lui. Il prétendait que la fourniture d'une certaine quantité de froment, de vinaigre et d'huile avait été exigée comme prix de rachat pour lui et sa ville. Mais Abou Obaida nia cela et le réclamant fut obligé de se soumettre comme tous les autres aux conditions générales, le paiement du carache et de la capitation, tels qu'ils avaient été fixés pour les diverses classes. Nous voyons par là qu'au commencement du moins, ces traités n'étaient point mis par écrit.

Les actes d'Omar et de ceux qu'on pourrait appeler ses ministres ne nous sont connus qu'en partie. Saif [2]) lui attribue le règlement de plusieurs choses qui appartiennent positivement à un temps postérieur. Mais voici un détail rapporté par Belâdhori [3]). Lorsqu'Omar entra à Djâbia, il vint à rencontrer quelques Chrétiens lépreux et ordonna qu'on leur distribuât une partie de la taxe des pauvres (*zacât*) et qu'on pourvût à leur subsistance. Cette ordonnance cependant semble être bientôt tombée en oubli, car le droit canonique interdit de faire participer les infidèles à la zacât; Abou Hanîfa permet cela uniquement pour la taxe qui s'appelle *zacât al-fitr* et qu'on avait coutume de distribuer aux pauvres à la fin des jeûnes [4]). Dans ce temps Omar eut aussi une conférence avec Djabala ibn

---

1) Belâdh. ١٥٢, comp. ١٣٩.
2) Chez Tab. I, ٢٥٢٣.
3) P. ١٣٩.
4) Mawerdi ٢١٤.

al-Aiham, le prince ghassânite [1]). Certains auteurs affirment qu'ayant embrassé l'Islam après la bataille du Yarmouk, il aurait apostasié à l'époque dont nous parlons, furieux contre Omar qui avait permis à un homme de la tribu de Mozaina que Djabala avait frappé sur l'œil, d'user de la loi du talion, après quoi Djabala se serait écrié: »son œil vaut-il donc autant que le mien? Par Dieu, je ne demeurerai point dans un pays où je suis soumis à un tel affront!" et aurait fui à Constantinople. Une autre tradition, qui a plus de vraisemblance, dit que Djabala resta chrétien, qu'il ne fut épargné qu'à cause de son parentage avec les Ançârs et qu'il ne parut devant Omar que pour traiter des conditions auxquelles il pourrait demeurer en Syrie, lui et les siens. Son but était de ne pas être obligé d'embrasser l'Islam, tout en payant seulement la taxe du Musulman (la zacât). Omar refusa. Il ne lui laissa le choix qu'entre l'Islam, la capitation ou l'exil. Djabala se mit en colère, et, quittant la Syrie avec 30,000 [2]) de ses sujets, il alla s'établir à Kharshana dans l'Asie-Mineure, non loin de Malatia, où l'on trouvait encore leurs descendants au commencement du 4e siècle [3]). Omar ne tarda pas à se repentir de sa sévérité, et lorsqu'en l'an 21 Omair ibn Saᶜd fit en Asie-Mineure l'expédition au cours de laquelle il s'empara d'Arabessus [4]), il était

1) Belâdh. ١٣٩. Comp. sur lui Nöldeke, *Die Ghassânischen Fürste,* p. 46.

2) Sic.

3) Istakhri ۴٥, 1 „On trouve à Kharshana dans le pays des Roum des gens aux cheveux et aux yeux noirs, qui disent être d'origine arabe et appartenir à la tribu de Ghassân. Ils y seraient venus avec Djabala ibn al-Aiham".

4) Belâdh. ١٥٩ l. dern. et suiv.

pourvu des instructions nécessaires pour engager Djabala à revenir en Syrie aux conditions qu'il avait demandées avant sa fuite. Mais Djabala refusa [1]. Et lorsque les Taghlibites en Mésopotamie menacèrent également d'émigrer, si on leur imposait la taille, Omar et ses conseillers se hâtèrent de renoncer à leur principe et de leur proposer des conditions qui ne révoltaient point leur fierté arabe [2].

Peut-être pourrait-on rapporter à ce temps la division provisoire de la Syrie en districts militaires (*djond*) et certaines nominations [3]; ainsi, c'est peut-être alors que Mo^câdh, Abou Dardâ et Obâda ibn aç-Çâmit ont été appelés à enseigner et à expliquer le Coran en Syrie [4].

Nous voyons donc que la prise de Jérusalem n'a pas été le seul but de l'expédition d'Omar en Syrie. Cependant on ne s'avance pas trop en prétendant qu'il nourrissait le désir d'être parmi les premiers à entrer dans la Ville Sainte et de visiter les lieux auxquels se rattachaient tant de pieux souvenirs et que le prophète avait vus en songe dans son voyage nocturne.

Voici maintenant le traité qu'Omar conclut à Djâbia avec les habitants de Jérusalem, d'après la tradition de Saif, qui l'avait par l'intermédiaire d'Abou Hâritha et d'Abou Othmân, de Khâlid (ibn Ma^cdân al-Calâ^ci) et d'Obâda (ibn Nosay) [5]:

»Au nom du Dieu de miséricorde et de grâce.

Voici la sûreté que le serviteur de Dieu, Omar, le prince

1) Comp. Caussin III, 506—511. 2) Belâdh. ١٨٧ et suiv.

3) Comp. Saif chez Tab. I, ٢٥٢٣, 9 et suiv. 4) Nawawi ٣٦٠.

5) J'omets les variantes que j'avais données dans la première édition, parce que M. Prym les a notées dans son édition du traité chez Tab. I, ٢٤٠٥ et suiv.

des fidèles, accorde aux habitants d'Aelia. A tous, sans distinction, qu'ils soient bien ou mal disposés [1]), il garantit la sécurité pour eux-mêmes, leurs possessions, leurs églises, leurs croix et tout ce qui concerne leur culte. Leurs églises ne seront pas transformées en habitations, ni ne seront détruites, et on n'enlèvera rien ni aux églises elles-mêmes ni à leur territoire, ni aux croix ou aux possessions des habitants. Ils ne seront point contraints en matière de religion et personne d'entre eux n'aura la moindre vexation à craindre. Les Juifs n'habiteront pas Aelia conjointement avec les Chrétiens. Les habitants d'Aelia seront obligés de payer la taille comme ceux des autres villes. Les Romains et les brigands devront quitter la ville, mais on leur accorde un sauf-conduit pour eux et pour leurs biens, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés en lieu sûr. Cependant, ceux qui préfèrent rester pourront le faire à la condition de payer la même taille que les habitants d'Aelia. Les habitants d'Aelia qui désirent partir en compagnie des Romains, abandonnant leurs chapelles et leurs croix, auront le même sauf-conduit que ceux-ci [2]), jusqu'à ce qu'ils soient arrivés en lieu sûr. Les campagnards qui se trouvent dans la ville [3]) pourront y rester, à condition de payer la taille comme les habitants d'Aelia, ou s'ils le désirent ils pourront partir avec les Romains ou retourner à

---

1) Littér. „ses malades et ses sains". Le pronom se rapporte à Aelia; mais les mots ont été intervertis dans le texte.

2) Le texte ajoute „aussi pour leurs chapelles et leurs croix"; ces mots sont sans doute à biffer.

3) Le texte de Tab. ajoute „avant le meurtre d'un tel". Je ne sais comment expliquer ces mots, qui semblent signifier que cette permission ne concernait que les campagnards qui étaient venus à Jérusalem avant cet événement.

leurs familles. On n'aura rien à payer jusqu'à ce que la première moisson soit mûre. Pour leur garantir tout ce que renferme ce traité, il prend Dieu pour témoin et leur promet la protection de l'envoyé de Dieu et celle des successeurs et des fidèles, tant qu'ils payeront la taille qui est due. Ont signé comme témoins Khâlid ibn al-Walîd, Amr ibn al-Âci, Abdarrahmân ibn Auf et Moâwia ibn abi Sofyân, le dernier aussi en qualité de secrétaire. L'an 15".

Il est à regretter que pour le texte de ce traité nous n'ayons d'autre autorité que celle de Saif. Yacoubi [1]) dit seulement que le traité qu'Omar conclut avec les habitants de Jérusalem était ainsi conçu »Au nom du Dieu de miséricorde et de grâce. Voici le traité qu'Omar ibn al-Khattâb accorde aux habitants de Jérusalem. Vous aurez sûreté pour vos personnes, vos possessions et vos églises. Celles-ci ne seront ni détruites ni transformées en habitations, tant que vous ne vous serez pas rendus coupables de révolte générale". Il ajoute que ce contrat fut signé par les témoins. Eutychius [2]) cite presque les mêmes termes. On les retrouve dans le document de Saif, sauf la condition mentionnée par Yacoubi. Quant aux témoins, il semble étrange que nous ne trouvions pas Abou Obaida parmi eux et que Khâlid ibn al-Walîd soit le premier signataire. Toutefois je ne sais si l'on a le droit d'y attacher quelque importance. La circonstance que Moâwia fonctionne comme secrétaire est incompatible avec le détail rapporté par Eutychius [3]), que Moâwia avait été laissé par son frère Yazîd à Damas comme son lieutenant, lorsque celui-ci s'était empressé d'aller au

1) II, ١٩٧. 2) II, 285. 3) II, 282.

devant d'Omar. Mais les termes du traité touchant les Romains établis à Jérusalem et les campagnards sont à leur place dans un traité conclu lors de la soumission. Et qu'à cette époque on ait imposé aux Juifs la défense de demeurer à Jérusalem s'explique comme une concession faite aux Chrétiens, dont la disposition envers les Juifs était tout autre que bienveillante [1]). Enfin, nous n'y trouvons aucune de ces prescriptions humiliantes pour les Chrétiens, qui ne manqueraient point dans une pièce fabriquée plus tard. Mais le texte paraît avoir subi quelques modifications et quelques interpolations dont j'ai pu signaler une comme certaine.

La date de la pièce, qui ne se trouve pas chez Modjîr-addîn et Soyouti, est indubitablement fausse. Saif dit même ailleurs [2]) que la prise de Jérusalem eut lieu en Rabîᶜ II de l'an 16. Cette dernière date, quoiqu'elle semble être confirmée par Ibn Ishâk [3]), doit être rejetée également. Le témoignage de Belâdhori, qui dit qu'Amr ibn al-Âci commença le siége de Jérusalem après la victoire du Yarmouk [4]), c'est-à-dire dans la dernière moitié de 15, qu'Abou Obaida arriva pour lui prêter assistance en 16 [5]) et que la ville se rendit en 17 [6]), est appuyé par celui de Théophane [7]), qui raconte que le siége dura deux ans. Puis, nous apprenons que l'archevêque Sophronius mourut de chagrin peu de temps après la reddition de la ville. La date de

1) Entychius II, 242—246; comp. Belâdh. ١٢٤, 5 a f.

2) Tab. I, ٢٤٠٨, 5.

3) Tab. I, ٢٣٩٠, 14 et suiv.

4) P. ١٤٠, 6 a f. et suiv.

5) P. ١٣٨, 4 a f.

6) P. ١٣٩.

7) P. 519.

sa mort est, suivant Papenbroch [1]), le mois de mars 638 = Rabî^c II de l'an 17. Eutychius [2]) dit que Sophronius au moment de sa mort avait été archevêque depuis quatre ans. Or, il fut nommé en 634.

Ce résultat nous oblige de fixer l'arrivée d'Omar à Djâbia au commencement de l'an 17, conformément à ce que dit Belâdhori. Saif [3]) parle de quatre voyages d'Omar, deux en 16, deux en 17; seulement le premier voyage de l'an 17 aurait été interrompu à Sargh près de Tabouk, à cause de la peste. C'est au cours du premier voyage de l'an 16 qu'aurait eu lieu selon lui la reddition de Jérusalem [4]); le but du dernier voyage de l'an 17 aurait été de régler diverses affaires administratives. Nous n'avons d'Ibn Ishâk que le récit du voyage interrompu à Sargh [5]), et nous ne savons pas dans quels termes Wâkidi mentionnait le voyage d'Omar de l'an 17 [6]). Quant au voyage interrompu à Sargh, je crois avec M. Wellhausen [7]) que Saif l'a emprunté à Ibn Ishâk et que les trois autres doivent être réduits à un seul. Sur le second voyage de l'an 16 Saif n'a absolument rien à rapporter; celui au cours duquel la reddition de Jérusalem eut lieu est placé par lui en 16, pour le faire rentrer dans le cadre de sa chronologie; le second voyage de l'an 17 prouve que Saif trouvait dans ses sources qu'Omar avait visité la Syrie en 17, et quelques détails que donne son récit de ce voyage, notamment celui du costume d'Omar, appartiennent réellement au voyage qu'il fit à l'époque de la reddition de Jérusalem;

1) Acta Sanctorum II Mart. *ad diem* 11, p. 71.
2) II, 290.
3) Tab. I, ٢٤٠١, 7 et suiv., ٢٥١٥, 11 et suiv.
4) Ib. ٢٤٠١ note *c*.
5) Ib. ٢٥١١.
6) Ib. ٢٥١١, 10.
7) P. 67 n. 5.

seulement, le nom d'Aelia (Jérusalem) a été changé en Aila (Elath). Quant à la date du récit d'Ibn Ishâk, elle ne peut pas être exacte. Car si la peste s'était déjà manifestée en Syrie au commencement de 17, de sorte qu'on s'était cru obligé alors de s'opposer énergiquement à une visite du khalife, il est absolument inadmissible qu'il ait entrepris son voyage quelques mois plus tard, et a fortiori en 18, qui est l'année de la peste [1]). Nous serions donc forcés de placer le voyage d'Omar en 16, ce qui est contraire au résultat obtenu.

Enfin Omar pouvait donc faire son entrée solennelle dans la ville des prophètes. Le voilà qui arrive, celui qui avait osé arracher le sceptre à la main des Césars et des Khosroès et qui faisait trembler des milliers de cœurs, monté sur son dromadaire et revêtu de son simple manteau usé, fait de poil de chameau! Les traditions nous disent que ses propres sujets, décrassés tant soit peu par leur séjour de trois ans en Syrie et croyant mieux connaître les convenances, rougirent et se scandalisèrent de voir leur prince se montrer de la sorte à ses nouveaux sujets et qu'ils l'engagèrent à endosser un meilleur vêtement et à changer son humble monture pour un cheval. Sur ce dernier point Omar se laissa persuader et monta sur un coursier, tenant toujours la bride de son chameau à la main. Mais l'allure du cheval lui parut trop commode. »Cela me rend un autre homme, dit-il, et j'ai peur de trop grandir à mes propres yeux et de changer à mon désavantage", et ayant dit cela il remonta sur son chameau [2]).

---

1) Tab. I, ۲٥۷۰

2) *Mothîr al-ghorâm* f. 34 v., 35 r. Comp. Saif chez Tab. I, ۲۴۰۷, 19 et suiv.

Théophane [1]) nous décrit l'impression que son extérieur produisit sur les Chrétiens: »Il entra dans la Ville Sainte, dit-il, couvert d'habits usés, faits de poil de chameau, et montrant un masque diabolique de piété; il demanda à voir le temple des Juifs que Salomon avait fait construire, afin d'en faire un lieu d'adoration pour ses propres blasphèmes. Sophronius (l'archevêque) en le voyant, s'écria: »Voilà en vérité l'abomination de la désolation que prophétise Daniel, se tenant dans le saint lieu". Et ce champion de la piété versa des larmes sur le peuple chrétien. Omar étant dans la ville, le patriarche l'invita à accepter de sa main un vêtement de linge et une chemise; mais il refusa de les mettre. C'est à grand'peine qu'on obtint qu'il les porterait jusqu'à ce que ses propres habits fussent lavés. Plus tard, il les rendit à Sophronius et reprit les siens".

Tout cela confirme dans les grandes lignes ce que les Musulmans rapportent à ce sujet, quoique leurs anecdotes soient légèrement suspectes; en effet, il est tout naturel que leurs pensées aimassent à se reposer sur la simplicité et la grandeur d'âme du célèbre khalife, et cela a facilement pu les pousser à embellir les récits. D'après une tradition [2]), Omar vint en Syrie monté sur un chameau couvert d'une peau de mouton noire; sa bride était faite de fibres de palmier. D'après une autre [3]), les Syriens qui rencontraient Omar, commencèrent à chuchoter dans leur langue, ce qui l'ennuya beaucoup; il dit à Aslam (son affranchi): »Ces gens se moquent de ce que ton maître ne porte pas le

1) II, 520 (de Boer 339).
2) Zamakhshari *Fāik* I, 203. 3) Ib. I, 621.

costume de ceux contre qui Dieu est en colère". Citons encore celle-ci [1]): »Lorsqu'Omar arriva en Syrie, les émirs de ce pays, par égard pour lui, s'empressèrent d'affecter une simplicité virile dans leurs vêtements et leur nourriture". Saif raconte [2]), cette fois sur l'autorité de Hishâm ibn Orwa, qui le tenait de son père Orwa ibn az-Zobair, qu'Omar, étant venu à Aila [3]), donna à l'évêque sa tunique d'étoffe grossière, qui s'était déchirée par derrière par suite du long voyage à dos de chameau, en le priant de la faire laver et raccommoder. L'évêque prit la tunique et la donna en réparation, mais en même temps il lui en fit faire une autre, qu'il lui porta. »Qu'est-ce là?" demanda celui-ci. L'évêque répondit: »C'est votre tunique, que j'ai fait nettoyer et réparer, mais voici un autre habit que je vous présente". Omar l'inspecta et passa la main sur l'étoffe, puis il endossa sa propre tunique et rendit l'autre à l'évêque, en disant: »La mienne est meilleure pour absorber la sueur". Ce récit s'accorde presque entièrement avec celui de Théophane.

Sur l'autorité de Tarîk ibn Shihâb on raconte [4]) qu'Omar, dans son voyage à Djâbia, devant passer un gué, descendit de son chameau, se déshabilla et traversa la rivière, tenant ses habits à la main et suivi de sa monture. Abou Obaida lui dit alors: »Aujourd'hui vous avez commis un scandale aux yeux des habitants de ce pays", et Omar en fut profondément choqué. »O Abou Obaida! s'écria-t-il,

---

1) Ib. II, 244. 2) Tab. I, ٢٥٢٣.

3) Ancienne faute pour Aelia, comme l'a déjà fait observer M. Wellhausen, p. 66 n. 3.

4) *Mothîr al-ghorâm* f. 25 r., Mohibb addîn at-Tabarî ms. de Leide 358*b*, f. 35 r.

je voudrais qu'un autre que toi m'eût dit cela. Voyez, vous autres, vous étiez les plus obscurs et les plus méprisés des hommes et les plus faibles en pouvoir, et Dieu vous a glorifiés par l'Islam; si vous cherchez la gloire par une autre voie, Dieu vous humiliera". Chez Masoudi au contraire on lit [1]: »Abou Obaida se montrait en public vêtu d'une robe de bure; on lui en fit des reproches: »Vous êtes, lui dit-on, commandant en chef des armées de Syrie et les ennemis nous environnent; changez donc votre habit et prenez en un meilleur". Mais Abou Obaida répondit: »Je n'ai pas l'intention de rien changer à ce que j'étais du vivant de l'envoyé de Dieu".

Je ne m'arrêterai pas aux récits de la découverte faite par Omar du temple de Salomon, à laquelle Eutychius et les auteurs des histoires de Jérusalem ont consacré plusieurs pages. La plus ancienne relation de cet événement est celle de Saif [2], puis vient celle d'Eutychius [3], enfin celle du *Mothîr al-ghorâm* (écrit en 752), qui est attribuée à Shaddâd ibn Aus et dont M. Guy Le Strange a donné une excellente traduction [4]. Comme ces relations s'accordent entre elles et avec celle de Théophane pour la matière principale, je crois qu'elles ont un fondement historique, et je ne saurais admettre la conjecture de M. Guy Le Strange [5] d'après laquelle le récit du *Mothîr al-ghorâm* n'est qu'un développement romanesque des paroles de Théophane. Du reste, M. Riess a fait observer [6] que l'exactitude des

---

1) *Moroudj* IV, 196 et comp. le *Fotouh* p. ٢٣١.

2) Tab. I, ٢٤٠٨ et suiv.

3) II, 286, 289.

4) Journ. R. As. Soc. XIX, 275 et suiv.

5) P. 251 note 1.

6) Zeitschr. D. Palaest. Ver. XI, 208.

grands traits de ces relations est confirmée par Arculf, *De locis sanctis*, qui visita Jérusalem trente ans après le séjour d'Omar dans cette ville, donc avant que le temple fut fondée par Abdalmelik, et qui trouva là où fut jadis le temple de Salomon: »quadrangulam orationis domum, quam subrectis tabulis et magnis trabibus super quasdam ruinarum reliquias construentes, vili fabricati sunt opere". Cet édifice pouvait contenir environ 3000 hommes.

Je ne rappellerai qu'en passant les événements qui eurent lieu en Syrie pendant les deux années qui suivirent le séjour d'Omar en ce pays. L'an 18, la Syrie fut désolée par un fléau terrible; je parle de la peste qui, d'après le lieu où elle se manifesta d'abord, a été appelée la peste d'Emmaüs. Saif, cité par Soyouti [1]), dit qu'elle sévit d'abord en Moharram et Safar, puis diminua, pour reprendre bientôt de plus belle. Elle fit des ravages horribles [2]), et l'on rapporte qu'en Syrie elle enleva 25,000 hommes [3]). Les Musulmans eurent plusieurs pertes à regretter. J'en cite trois [4]): Abou Obaida ibn al-Djarrâh, Moâdh ibn Djabal et Shorahbîl ibn Hasana, personnages respectés par leurs contemporains et par la postérité, au point que leurs tombeaux sont restés jusqu'à nos jours des lieux de pèlerinage. Le tombeau d'Abou Obaida se trouve un peu au Sud d'Amata, l'ancienne Amathus [5]),

1) Kremer, *Ueber die grossen Seuchen des Orients*, p. 79.

2) Tab. I, ٢٥١٩—٢٥٢١, ٢٥٧٠, 14, 18. Comp. Caussin III, 519 et suiv.

3) Madâini chez Acouli ms. de Leide 555, f. 84, Wâkidi chez Tab. I, ٢٥٧٨, 6.

4) Belâdh. ١٣٩ et suiv.

5) Nawawi ٧٤٨ (au lieu de عميبا on rectifie عمتا, comme porte très exactement le ms. de Leide). Ibn Shaddâd p. 282 écrit عَمَتَّا. Burckhardt, *Tra-*

et celui de Shorahbîl près du Wâdi Yâbes en face de Baisân [1]) — on dit qu'il mourut le jour du décès d'Abou Obaida [2]); celui de Moᶜâdh, comme les deux autres, se trouve dans le Ghaur de Baisân, non loin d'al-Coçair, c'est-à-dire Coçair Amîn-addîn [3]). Belâdhori dit qu'il mourut à al-Okhowâna qui est située, selon Yacout, près du lac de Tibériade, ce qui est confirmé par Bekri [4]). Nawawi, Nowairi et l'auteur de l'*Ithâf al-akhiçça* disent tous les trois qu'ils ont visité ces tombeaux plusieurs fois.

D'après Ibn Ishâk [5]), la première invasion de la peste daterait de 17. Il donne une tradition détaillée d'Ibn Abbâs [6]) d'après laquelle Omar se serait mis en marche pour la Syrie accompagné de plusieurs compagnons du prophète. Mais à Sargh (la station qui suit Tabouk sur

---

vels in Syria, p. 346 a امتا; comp. la préface de Lees au ps.-Wâkidi p. 34; Buckingham, *Reise durch Syrien* II, 18 et suiv., où l'on trouve des non-sens épouvantables (Abou Obaida y est un puissant sultan du Yémen qui est mort dans un voyage à Damas); Ibn Batouta, I, 129; *Ithâf al-akhiçça* f. 149 r. وموضع قبره ظاهر مقصود بالزيارة فى قرية يقال لها عمتا تحت جبل عجلون بين فقارس والعادلية بزاوية دير علا من الغور الغربى وقد زرته مرارا.

1) Burckhardt 345, où on lit Scherhabeib, ce qui probablement n'est qu'un lapsus calami.

2) *Osd al-ghâba* II, ٣٩١, Nawawi ٣١٢. La distance entre les deux tombeaux est d'environ une journée de marche (Nowairi). Ibn Ishâk chez Tab. I, ٢٥٢٠, 12 le fait mourir après Yazîd, ce qui est évidemment faux.

3) Nawawi ٥٥٩, Ibn Batouta I, 129; *Ithâf al-akhiçça* f. 150 r. ثم روى الحافظ (ابو محمد القاسم) ايضا بسنده الى عثمان بن عطاء عن ابيه قال قبر معاذ بقصر خالد من عمل دمشق اقول قبر معاذ — بالقصير الذى من الغور.

4) P. ١١٧, 8. 5) Tab. I, ٢٥١١, 13.

6) Ib. ٢٥١٢ et suiv., Mohibb-addîn at-Tabari f. 8 v.

la route de Médine à Damas) Abou Obaida, Yazîd et Shorahbîl, étant allés à sa rencontre, lui auraient dit que le pays était malade. Là-dessus il y aurait eu des consultations, les uns étant d'avis que nulle considération ne devait le faire reconcer à ce qu'il avait entrepris au service de Dieu, les autres trouvant qu'il serait téméraire qu'il s'exposât, lui et les siens, à ce grand danger. Omar se serait rangé du côté des derniers et aurait donné l'ordre du retour. Mais Abou Obaida aurait dit: »Veux-tu fuir loin du décret divin?" Omar aurait répondu: »Oui, je fuis loin du décret divin vers le décret divin. Dis-moi, si de deux personnes l'un fait paître ses troupeaux sur la rive stérile d'un fleuve, l'autre sur la rive abondante en herbe, n'agissent-ils pas tous deux selon le décret divin? Ah! je voudrais qu'un autre que toi, Abou Obaida, m'eût dit cela". Heureusement Abdarrahmân ibn Auf serait survenu, armé d'une tradition du prophète, portant: »Si vous êtes informé que la peste a envahi un pays, il ne faut pas y entrer, mais si vous vous y trouvez, il ne faut pas vous enfuir" [1]). Là-dessus les Médinois seraient revenus sur leurs pas.

Nous avons vu que la date qu'Ibn Ishâk assigne à cet événement doit être fausse. Le récit lui-même a l'air d'un roman d'assez mauvaise composition. Le rôle attribué à Abou Obaida est incompatible avec la circonstance qu'il avait fait le long voyage à Sargh dans le but exprès d'avertir Omar. Mais il s'accorde avec la tradition d'Abou Mousa al-Ashʿari, donnée également par Ibn Ishâk [2]), qui porte qu'Omar, tâchant de sauver Abou Obaida du danger, le manda à

---

1) Comp. Kremer l. c. p. 27 et suiv. 2) Tab. I, ٢٥١٧ et suiv.

Médine, et que celui-ci le pria de lui permettre de partager le sort de ses soldats; que là-dessus Omar se contenta de lui ordonner de laisser le pays bas et malsain du Jourdain pour le climat salubre de Djâbia [1]), où Abou Obaida mourut aussitôt après son arrivée, puis Moᶜâdh et beaucoup d'autres. Selon le récit d'Abou Mousa, tel qu'il a été conservé chez Tabari, Abou Obaida serait arrivé à Djâbia. Le texte dit: »Au moment qu'Abou Obaida (étant encore près du Jourdain) plaça le pied dans l'étrier de son chameau, il fut atteint de la peste et s'écria: »Par Dieu, je suis frappé". Puis il partit avec les hommes jusqu'à Djâbia, où il campa; et l'épidémie cessa". Il est très invraisemblable qu'Abou Obaida, atteint de la maladie, ait pu faire le voyage de la vallée du Jourdain, au Sud du lac de Tibériade, jusqu'à Djâbia. Puis, nous savons qu'il succomba près d'Amata et que sa mort fut suivie de celle de Moᶜâdh, dont le tombeau est un peu plus vers le Nord. Ainsi, il n'est pas improbable qu'ils sont morts l'un après l'autre dans le voyage à Djâbia. Je présume donc qu'il y a une lacune dans le texte du récit d'Abou Mousa qu'il faut combler par le récit de la mort d'Abou Obaida et de Moᶜâdh et par le détail qu'après leur mort Amr ibn al-Âci prit la conduite des affaires [2]). Il paraît qu'à Djâbia succombèrent aussi plusieurs autres Musulmans, et que c'est à cause de cela qu'Abou Mashᶜar [3]) parle de la peste d'Emmaüs et de Djâbia. Puis Amr, sans se

---

1) Tab. I, ٢٥١٨, 7 et suiv.; cette tradition se trouve aussi dans le *Fâik* de Zamakhshari II, 232 et suiv.

2) Comp. Tab. I, ٢٥١٩, 11—16. 3) Tab. I, ٢٥١٩, 15.

soucier des protestations énergiques de quelques Musulmans (Ibn Ishâk nomme Abou Wâthila al-Hodhali, d'autres, mal à propos, Shorahbîl [1])) conduisit les troupes dans les montagnes, où ils étaient à l'abri de la contagion [2]). Omar ne désapprouva pas ce qu'Amr avait fait [3]).

Il paraît qu'à l'occasion de cette peste, on a soulevé la question de savoir s'il était permis au vrai croyant de tâcher de se dérober au danger en quittant le foyer de contagion, ou bien s'il fallait rester, le décret de Dieu étant inéluctable. Cette discussion se perpétua dans les cercles des théologiens et le récit d'Ibn Abbâs doit être considéré comme un essai d'appuyer l'opinion libérale par l'autorité d'Omar [4]). Reste la question de savoir si le récit dans son entier est une fiction ou bien s'il a un fond historique. J'incline vers la dernière alternative. Car les recueils des traditions qui contiennent des expressions rares et difficiles, nous ont conservé la tradition suivante [5]): Lorsqu'Omar voulut se rendre en Syrie où la peste régnait, les compagnons du prophète lui dirent: »Les compagnons du prophète qui sont avec vous n'ont pas encore été exposés à des maladies infectieuses (littéralement: n'ont pas encore eu la variole [6])). Donc, il ne faut pas entrer en Syrie". Cette tradition, qui n'a pas de tendance religieuse, semble indépendante du récit d'Ibn Abbas. Ceux qui donnent le conseil de retourner ne peuvent être que les envoyés des

1) *Osd al-ghâba* V, ٣١٩, Ibn Hadjar IV, ٤٠٨.

2) Comp. *Fotouh* ٢٤٧ قد استاذنونى فى التنحّى عنه الى البرّ.

3) Tab. I, ٢٥١٩ l. dern. et suiv.

4) Comp. Kremer l. c. p. 28 et suiv.

5) Abou Obaid f. 83 r., *Fâik* I, 549.

6) En arabe قرحان.

émirs syriens. Il n'est donc pas improbable qu'Omar ait voulu se rendre en Syrie en 18 pendant la peste, mais le but qu'il se proposait nous est absolument inconnu. Le rôle attribué à Abdarrahmân ibn Auf, d'avoir déterminé Omar au retour, au moyen d'une tradition remontant au prophète, peut bien être historique aussi, puisqu'une autre tradition [1]) la confirme.

Après la mort d'Abou Obaida, Yazîd ibn abi Sofyân fut nommé gouverneur de la Palestine et du Jourdain, tandis qu'Abou 'd-Dardâ devint gouverneur de Damas et Obâda ibn aç-Çâmit d'Emèse. Voilà ce que nous lisons chez Belâdhori [2]); il serait peut-être plus exact de dire que ce fut Yazîd qui eut le commandement militaire dans toute la partie centrale et méridionale de la Syrie, tandis qu'Abou 'd-Darda et Obâda furent revêtus, comme auparavant [3]) et plus tard sous Moâwia, de la dignité de câdhi. Au Nord et à l'Est Jyâdh ibn Ghanm continua ses conquêtes [4]), tandis que Khâlid ibn al-Walîd se retira à Emèse.

Restait toujours la ville de Césarée qu'on n'avait pu soumettre. Au dire de quelques uns, Amr l'avait déjà attaquée avant la bataille d'Adjnâdîn [5]); mais ce qui paraît certain, c'est qu'il tourna ses armes contre cette place immédiatement après la prise de Jérusalem [6]). Cependant, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, les Arabes

1) Tab. I, ٢٥١٣, 11 et suiv.   2) P. ١٤٠ , comp. p. ١٤١.
3) Ci-dessus p. 90, 152.   4) Belâdh. ١٧٢.
5) Belâdh. ١٤٠ ; comp. ci-dessus p. 54.
6) Belâdh. ١٤٠ , 5 a f, ٢١٣; Eutychius II, 301.

n'étaient pas passés maîtres dans l'art de prendre des villes, et Césarée était forte, bien pourvue de garnison et en état d'obtenir toujours de nouveaux secours du côté de la mer. Il n'est donc pas étonnant que le siége durât longtemps et qu'à la fin la ville ne tombât que par la trahison. Quelques-uns disent, il est vrai, qu'Amr s'empara de la place, mais que plus tard, s'étant révoltée, elle fut reprise par Moâwia. Cependant, d'après la tradition ordinaire et la plus accréditée, Yazîd, ayant été nommé gouverneur après la mort d'Abou Obaida, vint prendre lui-même la conduite du siége, mais pour peu de temps seulement; une maladie l'obligea à se rendre à Damas, où il succomba à la fin de l'an 18. Selon Ibn Ishâk [1]), il mourut de la peste, ce qui peut être vrai [2]), pourvu seulement que nous n'inférions pas du texte d'Ibn Ishâk que sa mort était simultanée avec celle d'Abou Obaida et de Mo'âdh. Al-Walîd ibn Moslim dit qu'il mourut en 19 après avoir pris Césarée [3]). La date — c'est-à-dire le commencement de 19 — peut être exacte, mais non pas ce qu'il ajoute. Car tous les autres — même Saif, qui place la prise de Césarée en 15 [4]) ou en 16 [5]) — disent que c'est Moâwia qui en fit la conquête et que celui-ci, nommé successeur de son frère, continua le siége énergiquement et, aidé par la trahison d'un Juif, s'empara de la place, en Shawwâl de l'an 19. C'est là la tradition la plus digne de confiance [6]). Ibn Ishâk place la prise de la

1) Tab. I, ٢٥١٩, 12, ٢٥٢٠, 10.
2) Comp. Belâdh. ١٤٠, 3 a f.
3) *Osd al-ghâba* V, ١١٣, 1 et suiv.
4) Tab. I, ٢٣٩٩ et suiv.
5) Ib. ٢٥٧٩, 6 et suiv.
6) Belâdh. ١٤٢, 4 a f., Tab. I, ٢٥٧٩, 1.

ville en 20 [1]), comme aussi Eutychius [2]), qui dit »dans la septième année du khalifat d'Omar".

Nous ne savons pas avec certitude quel général byzantin commandait à Césarée. Saif [3]) le nomme Abni, mais dans un autre passage [4]), à ce qu'il semble, Michaël. M. Wellhausen [5]) voit dans la mention faite de ce Michaël, qu'il prend pour l'empereur Michaël de l'an 161 [6]), un curieux anachronisme. Je crois à tort. Voici la traduction du texte: »Moâwia retenait chez lui, avant et après la prise de Césarée, les prisonniers de guerre, disant: »Ce que Michaël fera de nos prisonniers, nous le ferons des leurs". Par là il l'empêcha de faire aucun mal aux prisonniers musulmans, jusqu'à ce qu'il eût pris la ville". Il n'y a que les mots »avant et après la prise de Césarée" qui causent quelque difficulté, mais les derniers mots »jusqu'à ce qu'il eût pris la ville" semblent prouver clairement qu'après cet événement ce Michaël n'était plus à craindre. Je ne nie point que Saif s'est rendu plus d'une fois coupable d'anachronismes, par exemple là où il parle de Ramla à l'occasion des événements de l'an 15 [7]), tandis que cette ville n'a été fondée que par Solaimân ibn Abdalmelik [8]), mais je crois que nous ne devons pas lui imputer l'anachronisme de Michaël.

Wâkidi rapporte que la ville comptait 700,000 soldats, 30,000 Samaritains et 200,000 Juifs; qu'elle avait 300

---

1) Belâdh. l. c., Tab. I, ٢٥٧٩, 5 et suiv. 2) II, 297.

3) Tab. I, ٢٣٩٧, 9. 4) Ib. ٢٣٩٨, 9. 5) P. 66 n. 2.

6) Belâdh. ١٩٠, 5 et suiv. 7) Tab. I, ٢٣٩٨, 18, ٢٤٠٣, 12, 16.

8) Marquart *Ērānšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i*, p. 127 fait mention d'un autre anachronisme de Saif.

marchés et que chaque nuit 100,000 soldats montaient la garde sur les remparts. Ces chiffres sont sans doute très exagérés. Le nombre des femmes et des enfants qu'on prit et envoya à Médine n'était que de 4000 [1]). Toujours est-il que le siége de Césarée fut un des plus pénibles que les Arabes aient eu à faire en Syrie, et que la nouvelle de sa chute causa une grande joie à Médine. »Césarée est tombée, Dieu est grand!" s'écria Omar transporté de joie, et les Musulmans de crier après lui »Dieu est grand!" Le principal boulevard de la domination romaine était tombé. Bientôt après on s'empara d'Ascalon. Et lorsqu'Amr quitta la Syrie pour aller cueillir de nouveaux lauriers en Egypte, Moâwia resta en Syrie comme défenseur et gouverneur de cette belle conquête; il commença dès lors à y affermir sa puissance, qui devait lui permettre après la mort d'Othmân d'en faire la base d'un trône.

---

1) Belâdh. ۱۴۲.

APPENDICE.

I.

فقال زياد بن حنظلة (a

ونحن تركنا أَرْطَبون مطيّرا (b
الى المسجد الاقصى وفيه حُسور

عشيّةَ اجناديِنَ لما تتابعوا (c
وقامت عليهم بالعَراء نُسور

عَطَفْنا له تحت العَجاج بطعنة
لها نَشَجٌ نائى الشهيق غزير

فطمنا به الرومَ العريضةَ بعده
عن الشام أَدْنَى ما هناك شطير

تولَّتْ جموعُ الروم تَتْبَعُ اثْرَهُ
تكاد من الذُّعْر الشديد تطير

وغودر صرعى فى المَكَرّ كثيرة
وعاد اليه الفلّ وهو حسير

---

a) Yacout I, ١٣٧, 11 et suiv. *b*) Var. مطرّدا. *c*) Peut-être faut-il lire تتايعوا.

وقال كُثيّر بن عبد الرحمن (a

الى خير احياء البريّة كلّها
لذى رَحِمٍ او خُلّة متآسّن
له عهدُ وُدّ لم يكدَّر يريبة
وَدّا (b قولٍ معروفٍ حديث ومُزْمِنِ
وليس امرء من لم ينَلْ ذاك كامرءٍ
بدا نصحُه فاستوجب الرِّفْدَ محسنِ
فان لم (c تَكُنْ بالشّام دارى مُقيمَةً
فانّ بأَجْنادينَ مِنّى ومَسْكِنِ (d
مشاهدَ لم يَعْفُ التناءى رسومها (e
واخرى بمَيّافارقين فموزنِ

وقال ايضا (f

الى اهلِ اجنادينَ من ارض مَنْبِجٍ
على الهول انْ ضَقَرُ القُوَى مُتلاحِمُ

وقال القعقاع بن عمرو يذكر مسيرة خالد بن الوليد من العراق الى الشام بعد ابيات (g

بدأنا بجمع الصُّفَّرين فلم ندع
لغسّان انفًا فوق تلك المناخر

---

a) Yacout l. c. 18 et suiv. *b*) Var. ردا. Fleischer corrigea وفا. *c*) Bekri فالّا ٧٢. *d*) Yacout ومَسْكَن (وهو موضع معسكر من ارض العراق. منازلَ صِدْقٍ لم تُغَيَّرْ رسومُها. *e*) Bekrí قديمها, Yacout (مصعب وبه قتل.

f) Chez Bekrí, l. c. (ومنبج بالجزيرة). *g*) Yacout IV, ١٠١٦, 8 et suiv.

صبيحة صاح الحارثان ومن به
سوى نفر نجتذّهم (a) بالبواتر
وجئْنا الى بصرى وبصرى مقيمة
فالقت الينا بالحشا والمعاذر
فضضنا بها ابوابها ثم قابلت
بنا العيس (b) فى اليرموك جمع العشائر

II.

Gharîbo 'l-Hadîth ms. n. 298 f. 132 r., Zamakhshari *al-Fâik* ms. n. 307*a*, p. 108.

قال ابو عبيد فى حديث خلد بن الوليد حين خَطَبَ النَاسَ فقال انّ عُمَرَ استَعْمَلَنى على الشامِ وهو له مُهِمٌّ فلمّا أَلْقَى الشامُ بَوَانِيَهُ وصارَ بَثَنِيَّةً وعَسَلًا عَزَلَنى واستَعْمَلَ غيرِى فقال رَجُلٌ هذا واللهِ الفِتْنَةُ فقال خالدٌ أَمّا وابنُ الخَطّاب حَىٌّ فلا ولكِنْ ذاك اذا كان [الناس] بذى بَلّيٍّ وذى بِلّيٍّ [وروى بذى بِلّيَانٍ .Zam] قال حدّثنيه عِدّةٌ عن الاعمش عن ابى وائل عن عَزْرَةَ بن قيس قال خَطَبَنا خالدٌ فذكر ذلك، قوله القى الشام بوانيه انما هو مثل يقال للانسان اذا اطمأنّ بالمكان واجتمع له امره قال قد أَلْقَى بَوَانِيَهُ وكذلك يقال أَلْقَى أَرْوَاقَهُ والقَى عَصَاهُ قال الشاعر

فَأَلْقَتْ عَصَاها واستقرّتْ بها النوى
كما قرَّ عينًا بالايابِ المُسَافِرُ

---

a) Les mss. يجتهدم. *b*) Les mss. العيش.

[البوانى اضلاعُ الزَّوْر (والزور فوق الصدر) لتضامّها الواحدة .Zam
بانية ويقال القى البعيرُ بوانيَهُ كما يقال القى بركَهُ والقى كَلْكَلَهُ
اذا استناخ فاستعاره لاطمئنان الشام وقرار اموره (a)] وقوله صارَ بَثَنِيَّةً
وعَسَلًا فيه قولان يقال البثنية حنطة منسوبة الى بلاد معروفة بالشام
من ارض دِمَشْق يقال لها البَثَنِيّة [البَثْنَة .Zam] والقول الاخر انه اراد
بالبثنية [الارض] الليّنة وذلك انّ الرملة الليّنة يقال لها بَثْنَة
تصغيرها بُثَيْنَة وبها سُمّيت المراة بُثَيْنَة واراد خالد ان الشام
لمّا اطمئنّ وهَدَأَ وذهبت شوكته وسكنت الحرب وصار لَيّنًا لا
مكروه فيه انّما هو خِصْبٌ كالحنطة والعَسَل عزلنى واستعمل غيرى ؞
قال ذلك كلّه او عامّته الامويّ وكان الكسائى والاصمعى يقولان
نحو ذلك ؞ وامّا قوله وكان الناس بذى بِلّى وذى بَلّى (b) فانّه
اراد تَفَرُّقَ الناس وان يكونوا طوائفَ مع [من .Zam] غير امام
يَجْمَعُهم وبَعُدَ بعضهم من بعض [من بلّ فى الارض اذا ذهب .Zam
والمعنى ضَيَاعُ امور الناس بَعْدَهُ (اى بعد عمر) وتشتُّت كلمتهم
(يعنى اذا كانوا طوائفَ وفرقًا من غير امام)] وكذلك كلُّ من بَعُدَ
منك حتّى لا تعرفَ موضعه فهو بذى بلّى وفيه لغة اخرى بذى
بِلّيان هكذا يُرْوَى عن عاصم بن ابى النَّجُود عن ابى وائل بذى
بِلّيان قال ابو عبيد والّذى يرويه عن عامر يقول بذى بَلَيّان
والصواب بِلّيان وكان الكسائى ينشد هذا البيت فى وصف رجل
يطيل النومَ قال

---

a) Comp. Freytag, *Proverbia*, II, 409, 410 et 463.
b) بامالة snr la marge. Djauharî sous بلل a copié tout ce passage.

يَنَامُ وَيَذْهَبُ ٱلْأَقْوَامُ حَتَّى يُقَالَ أَتَوْا عَلَى ذِى بِلِّيَانِ

يعنى انّه اطال النومَ ومَضَى اصحابُه فى سَفَرِهم حتّى صاروا الى موضع لا يَعْرِفُ مكانَهم من طول نومه ؛ قال ابو عبيد وقد رواه بعضهم أَلْقَى الشامُ نَوَاتِيَهُ وليس هذا بشىء انّما النَوَاتى فى كلام اهل الشام المَلَّاحُون الّذين فى البحر خاصةً (والواحد نُوتىّ) ۞

III.

Oratio S. Sophronii Archiepiscopi Hierosolymitani in Christi Servatoris natalitia, quae tum in dominicum diem inciderant, dans la *Maxima Bibliotheca veterum Patrum, Lugduni* 1677, Tom. XII, p. 206—214.

La date de ce discours est par conséquent le 25 décembre de l'an 634 = 27 Shawwâl de l'an 13 [1]).
— p. 207 »nos autem propter innumera peccata nostra gravissi-

1) Dans sa courte préface M. Usener dit avec raison: „Die Bestimmung des Jahres ist dadurch ermöglicht, dass das Geburtsfest damals, wie in der Einleitung nachdrücklich betont wird, auf einen Sonntag fiel. Ohne der Schwierigkeiten bewusst zu sein, welche das Zeugniss des Kosmas entgegenstellt, dass die Kirche von Jerusalem die Geburt Christi am Epiphanientag feiere, hat der Orientalist de Goeje in seinem ausgezeichneten *Mémoires d'histoire et de géographie orientale* t. III (*Mémoire sur la conquête de la Syrie*, Leide 1864) p. IX ohne weiteres vorausgesetzt, dass Christi Geburtsfest und Weihnachten identisch sei, und danach als Tag der Predigt den 25 December 634 bestimmt. Dass mit dieser Voraussetzung und Zeitbestimmung in der That das Richtige getroffen ist, dies zu erweisen erheischt eine ausführlichere Erörterung, die ich hier um so eher unterlassen kann, als ich sie in meinen demnächst erscheinenden Untersuchungen über das Weihnachtsfest (Abschn. III, z. E.) gegeben habe. Die Predigt fällt also in die Zeit nach der Schlacht bei Aǵnádain (25 Juli 634), nicht in die erst Ende des Jahres 636 begonnene Belagerung Jerusalems".

maque errata, earum rerum contemplatione indigni effecti, cursu illuc (Bethléhem) contendere praestoque adesse prohibemur, sed vel inviti et nolentes domi manere cogimur; nullis sane corporis vinculis astricti, verum Saracenico metu absterriti et compediti; — quandoquidem civitatem Bethlehem quae Deum excepit vicinam habemus, neque in ipsam tamen ingredi permittitur; non quidem ardentem illam versatilemque paradisi romphaeam conspicantes, sed efferatum, planeque barbarum, atque omni reverâ diabolicâ crudelitate plenum Saracenorum gladium extimescentes. Hic enim gladius horrendum fulminans, caedemque spirans et intentans, beatae illius visionis exortes nos reddit, domique citra ulteriorem progressionem manere compellit. At vero, licet Agarenorum sica aeque nunc fulminet ac romphaea illa quae paradisi ostium quondam asservabat; attamen si nos voluerimus, hoc est, si conversi Deum nostri causa natum per studiosa opera ex animo quaesiverimus, ut antea fuerat, sedata mox et mitis evadet . . . . ."
— p. 208 »Si itaque paternam illius voluntatem fecerimus, veramque et orthodoxam fidem constanter retinuerimus, Ismaëlitarum romphaeam facili negotio amoliemur; Saracenicamque sicam a nobis avertemus; et Agarenorum arcum confringemus; et divinam Bethlehem non longo post tempore contemplabimur; et quae in illa sunt admirabilia contuebimur . . . . ."
— p. 290 »Etenim impiorum Agarenorum statio aeque nunc, ut dictum est, illustrem Bethlehem occupat et obsidet, ut quondam (tempore Davidis) Philistaeorum; nec ullum prorsus transitum ad illam indulget. Interminatur enim caedem et interitum, si quis ad sanctam illam civitatem egredi, divinissimaeque ac nobis optatissimae Bethlehem appropinquare ausus fuerit. Quare intra civitatis hujus portas conclusi, necnon in divino hoc Dei Genetricis templo constituti festum hunc diem anniversariamque solemnitatem, non citra tristitiam publiceque celebramus . . . . ."

Lettre de Sophronius à Sergius et Honorius, dans *Binii Concilia generalia, Col. Agripp.* 1618, *tom.* II *Sexti Synod. Constantin. Act.* XI p. 131. La date de cette lettre est antérieure à celle du discours de Noël [1]), postérieure au combat de Dâthina.

— τὴν ἴσην δὲ ὑμῖν πλουσίαν ἄγω παράκλησιν ἵνα ἐκτενῆ ποιῆσθε καὶ ἄπαυστον τὴν πρὸς θεὸν ἱκετείαν καὶ δέησιν ὑπερ τῶν Φιλοχρίστων καὶ γαληνοτάτων ἡμῶν βασιλέων, τῶν θεόθεν τῆς βασιλείας λαχόντων τοὺς οἴακας· ὅπως αὐτοῖς ὁ Φιλοικτίρμων θεὸς καί Φιλάνθρωπος, — νίκας τε μεγίστας κατὰ βαρβάρων δοίη καὶ τρόπαια, καὶ παίδων παισὶν αὐτοὺς στεΦανώσειε καὶ εἰρήνῃ θεϊκῇ χαρακώσειε, καὶ σκῆπτρα παράσχοι κραταιὰ καὶ ἐνδύναμα, βαρβάρων μὲν ἁπάντων, μάλιστα δὲ Σαρακηνῶν ὀΦρὺν καταθραύοντα, τῶν δι' ἁμαρτίας ἡμῶν ἀδοκήτως νῦν ἡμῖν ἐπαναστάντων, καὶ πάντα ληϊζομένων ὠμῷ καὶ θηριώδει Φρονήματι, καὶ δυσσεβεῖ καὶ ἀθέῳ τολμήματι.

Acta Sanctorum II *Mart. ad diem* 11, p. 69.

— »Saraceni fidem Sophronio datam non servantes simul et sancto Patriarchae, sancta a canibus conculcata videre non sustinenti, vivendi finem ex moerore attulerant; et libris quoque ac rebus omnibus sacris vastitatem maximam, primo barbaricae irruptionis impetu: nam postea, constabilito in Syriâ ac Palaestinâ imperio egere modestius".

---

1) Baronius la rapporte en partie à l'an 633, voyez Le Quien *Oriens Christianus* III, p. 272, mais à tort, car Modestus, le prédécesseur de Sophronius ne mourut qu'en 634 (*Acta Sanct.* II, *Mart. ad diem* 11, p. 69).